Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Sans queue ni tête

L'Épine, Ernest L.

Paris, 1875

urn:nbn:de:hbz:5:1-25248

Visual Library

P. G. B.

DEUXIÈME ÉDITION

QUATRELLES

2938

SANS QUEUE NI TÊTE

RÉCITS

734 —

EXTRAVAGANTS

T
T 1875 L
L

PARIS
J. HETZEL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

SANS
QUEUE NI TÊTE

DU MÊME AUTEUR :

LA VIE A GRAND ORCHESTRE, 1 vol. 4e édition. 3 fr.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE, 1 vol. 5e édition. 3 fr.

Paris. — Typ. Georges Chamerot, rue des Saints Pères, 19.

QUATRELLES

SANS QUEUE NI TÊTE

RÉCITS

EXTRAVAGANTS

1875

PARIS
LIBRAIRIE J. HETZEL ET Cie
18, RUE JACOB, 18

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

K. UNIVERSITÄTS-BIBLIOTH.
PRINZ
GEORG-BIBLIO-
THEK
* BONN *

PRÉFACE

EN DEUX ACTES ET SIX TABLEAUX

PERSONNAGES

LA RAISON.

LA FOLIE.

L'AUTEUR.

PREMIER PORTIER.

DEUXIÈME PORTIER.

UN SUISSE.

UN HUISSIER.

UN PAGE.

UNE FEMME DE CHAMBRE.

Valets, Singes et Perroquets.

PRÉFACE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Une loge de concierge.

SCÈNE PREMIÈRE ET DERNIÈRE

L'AUTEUR, LE PREMIER PORTIER.

L'AUTEUR. — La Folie, s'il vous plaît?

LE PREMIER PORTIER. — C'est pas ici.

L'AUTEUR. — Pourriez-vous me dire où elle demeure?

LE PREMIER PORTIER. — La porte à côté.

L'AUTEUR. — Comment!... Ce grand et magnifique hôtel...

LE PREMIER PORTIER. — Est celui de la Folie.

L'AUTEUR. — Pas possible!...

LE PREMIER PORTIER. — Fermez donc la porte; ça fait des courants d'air dans ma loge.

Cet ordre est immédiatement exécuté. L'auteur passe ses doigts dans ses cheveux, rajuste sa cravate, lustre son chapeau, donne à ses bottes un coup de mouchoir. Puis, après avoir toussé trois ou quatre fois, il sonne chez la Folie.

DEUXIÈME TABLEAU

L'hôtel de la Folie.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AUTEUR, LE SUISSE.

L'AUTEUR (*à part*). — Ce n'est pas une porte, c'est un arc de triomphe. Ma modestie souffre en passant sous cette arcade.

Un suisse blasonné se présente sur le seuil.

L'AUTEUR. — Pardon, monsieur... Je désirerais parler à la Folie.

LE SUISSE. — Madame la comtesse ne reçoit pas.

L'AUTEUR. — Ce n'est pas madame la comtesse que je désire voir... c'est la Folie.

LE SUISSE. — J'entends bien. Madame la comtesse de la Folie ne reçoit pas. Elle est indisposée.

L'AUTEUR. — Elle m'avait pourtant écrit de venir ce matin chez elle. Peut-être que si vous lui faisiez passer mon nom...

LE SUISSE. — Donnez-moi votre carte.

L'AUTEUR. — La voici.

LE SUISSE. — C'est différent; vous pouvez entrer. Madame la comtesse vous attend.

L'auteur traverse une cour sablée encadrée de fleurs et d'arbustes. Deux grilles, non moins blasonnées que le suisse, permettent aux équipages d'entrer à la file et de sortir sans se croiser. Des candélabres, auprès desquels ceux de la Concorde sont des flambeaux de cuisine, forment autour de ce carrousel une colonnade de bronze. Le perron, haut de dix marches, est du marbre blanc le plus pur. Une marquise vitrée l'abrite. Un tapis, non moins armorié que le

suisse et les grilles, trace un chemin velouté de la cour à l'antichambre. Deux statues sont en faction au bas du perron. Elles représentent l'Économie et la Prévoyance.

L'auteur arrive abasourdi au pied des marches. Ce qu'il voit, ce qu'il entend, est si imprévu qu'il ne peut plus trouver une idée sensée.

Un formidable coup de timbre retentit. Le suisse prévient à la fois l'antichambre et la maîtresse du logis qu'un visiteur arrive.

TROISIÈME TABLEAU

L'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AUTEUR, L'HUISSIER, LE PAGE, LA FEMME DE CHAMBRE, VALETS, SINGES, POISSONS ROUGES, PERROQUETS, ETC.

Sur le seuil apparaissent huit valets de pied non moins blasonnés que le tapis, la grille et le suisse. Leur habit de velours tourterelle est encadré d'un large galon d'or écussonné ; leur culotte et leur gilet sont cramoisis, leurs bas sont de soie rose. Est-il besoin de dire qu'ils sont poudrés et qu'ils ont l'air insolent? Ils se rangent de chaque côté de l'antichambre. Un huissier les précède, un groom les suit. Sans qu'une parole soit prononcée, un valet prend le paletot, un autre la canne. L'huissier fait demi-tour à droite et de sa main gantée indique à l'auteur l'escalier. La valetaille reste immobile, le groom se tient sur la première marche. Là, l'huissier s'incline ; il n'ira pas plus loin. Le page, pilote d'antichambre, prend les devants.

Parlerai-je des tapis qui ouatent le chemin ? des fleurs qui le parfument? des mille détails somptueux qui l'égayent? des perroquets au plumage éclatant qui caquettent sur leurs perchoirs? des poissons nacrés ou pourprés qui ondulent et étincellent dans leur aquarium ? des roquets au poil soyeux et ambré qui cherchent à exciter les singes à l'abri sur leurs trapèzes ? A quoi bon cet inventaire qui ne peut être qu'imparfait et insuffisant?

Au premier étage le groom s'arrête. Les hommes n'ont plus rien à faire ici. Une femme de chambre à la Lancret écarte une draperie. Elle incline si imperceptiblement la tête, elle joue si doucement de la prunelle, qu'on ne saurait dire si elle a salué ou indiqué le chemin.

QUATRIÈME TABLEAU

La Folle du logis.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AUTEUR, LA FEMME DE CHAMBRE.

L'auteur suit. Il traverse un petit salon gris et bleu, un boudoir mauve, un fumoir grenat, un premier grand salon vert et or, une salle de bal blanc et or, un second grand salon pensée et argent, une serre encombrée de plantes impossibles, tapissée de lianes insensées. C'est là que la Folie apparaît à l'auteur.

SCÈNE II

LA FOLIE, L'AUTEUR.

La Folie avoue trente ans ; elle en paraît trente-cinq et en a quarante. Elle est potelée et encombrée de fossettes. Elle appartient à la grande famille des femmes bien conservées. Son nez en trompette, ses lèvres souriantes, ses dents blanches, son teint clair, ses cheveux bouclés, ses doigts effilés terminés par d'adorables ongles roses, ses pieds cambrés soigneusement chaussés, tout concourt à lui donner l'air le plus appétissant du monde.

L'AUTEUR, qui tremblait en songeant à l'accueil qu'on allait lui faire, se trouve subitement rassuré, et s'élançant vers son hôtesse. — Folie, dit-il, je suis à toi. Je t'ouvre mes bras, je t'ouvre mon cœur, je t'ouvre...

LA FOLIE. — Voulez-vous bien refermer tout cela? — Est-ce que je vous connais? — Vous ai-je jamais vu? — Qui êtes-vous? — D'où venez-vous? — Pourquoi venez-vous?

L'AUTEUR. — Madame, je suis l'auteur d'un manuscrit que vous avez dû recevoir hier.

LA FOLIE. — Eh bien! je ne vous en fais pas mon

compliment. Dans quel cabanon charentonnais avez-vous écrit ces extravagances ?

L'AUTEUR. — Madame !...

LA FOLIE. — Il n'y a pas dans tout ce que j'ai lu deux lignes de raison. Et vous vouliez me dédier ça ?

L'AUTEUR. — J'avais pensé que...

LA FOLIE. — Pour qui donc me prenez-vous ?

L'AUTEUR. — Je vous avoue que je n'en sais plus rien, madame. Je croyais entrer chez la Folie ; je vois que je me suis trompé.

LA FOLIE. — Mon cher monsieur, vous êtes chez la Folie du jour. Vous pensiez me trouver comme autrefois, grelottant dans une mansarde et fredonnant en manière de passe-temps :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Fort obligée !

Ils sont passés, ces jours de fête;
Ils sont passés, ils ne reviendront plus.

La Folie songe à l'avenir. En bas, en haut, à droite, à gauche, en avant, en arrière comme au centre, la Folie est prévoyante. J'ai mis fin au dévouement absurde de ces pauvres filles du passé qui vous sacrifiaient leur jeunesse, et auxquelles vous ne léguiez que des tortures. J'ai remplacé par *la cocotte*, une femme forte, celle-là ! cette folle de grisette à laquelle vous faisiez payer si cher quelques heures de joie mensongère. Au lieu de finir à l'hôpital, dans quelque maison mal famée, ou à la Morgue, mes folles d'aujourd'hui raisonnent, tripotent et amassent. — « Bonnes gens qui fauchez, à qui est cette superbe villa ? — A mademoiselle Alice X. — Bonnes gens qui balayez, à qui est ce magnifique hôtel ? —

A mademoiselle Cora Y. — Bonnes gens qui boursicotez, à qui sont ces splendides actions du Crédit foncier? — A mademoiselle Constance Z. » — Voilà ce qu'on vous répondra sur toute la ligne.

La Folie n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.

Il est grand temps que la cigale se chauffe, que la fourmi grelotte. Les coquines font leur 93; gare là-dessous!

L'AUTEUR. — Autrefois, du moins, vous encouragiez les lettres, et j'avais pensé...

LA FOLIE. — Que je vous encouragerais à écrire des sottises comme celles qui ont glissé de votre plume? Nenni! Certes, j'aime les écrivains, et mes salons en sont pleins chaque soir; mais la Folie que je préfère a une tout autre allure. Elle prend des dehors sévères, et le public n'y voit que du feu. Celui-ci proclame des principes philosophico-politiques à bouleverser le monde en moins de six mois. Ce qui est à droite, il le veut voir à gauche, et réciproquement. La société est pour lui une salade qu'il retourne sans pitié. Il donnerait, si on le laissait faire, des coups de fourchette et de cuiller à vider le saladier au profit de la nappe. Il sait mieux que qui que ce soit jouer de l'alinéa, et se sert à merveille du vocabulaire politique. C'est un des miens. — Celui-là, trouvant sans doute que nous avons plus de consolations que de maux, se donne autant de peine pour arracher de notre cœur toutes nos croyances, qu'un autre s'en donnerait pour les entretenir et les fortifier. C'est le balai à la main qu'il entre dans le paradis, et, comme Jésus a chassé les

vendeurs du temple, il veut chasser Jésus de son palais étoilé. Son style est pur, brillant, persuasif; il s'attendrit à chaque coup qu'il porte. C'est encore un des nôtres.

L'AUTEUR. — Vous ne me persuaderez pas que la Folie n'a plus jamais le rire ou le sourire aux lèvres. On rit encore en France, et...

LA FOLIE. — Vous allez me citer le théâtre! J'ai là mes féaux aussi. Avez-vous assisté à la confection d'une pièce bouffe ? C'est lugubre à entendre, je vous l'assure. Est-ce un besoin d'expansion qui met la plume aux doigts de nos auteurs comiques ? Jugez-en d'après cet échantillon officiel de mise en œuvre :

« Crois-moi, petit, lâche les Français; c'est un moulin à misère. La ciselure, vois-tu, c'est passé de mode. N'en faut plus. Entreprenons « *l'Amour à la crapaudine* » : ça vous a dans le ventre 300 représentations à 300, moyenne. Conséquence, 90,000 balles à couper en deux, soit 45,000 fr. pour chacun de nous.

« — Merci! cela ne m'amuse pas à faire.

« — Eh bien! et moi, donc? — Est ce que tu crois que c'est pour mon plaisir que j'ai écrit : *Trois Femmes sans tête* et *le Poussah mélancolique*? — Non, mais je leur dois une honnête aisance, et c'est à cela que tout homme pratique doit viser. »

L'AUTEUR. — Qu'entendez-vous prouver, madame?

LA FOLIE. — Que la Folie n'a pas d'uniforme. J'ai vidé mes grelots dont le carillon me trahissait, et soigneusement caché ma marotte. Mes adeptes exploitent à leur profit le capital de folie que je leur ai

confié, et j'en touche de gros intérêts. Il faut que tout le monde vive. Il n'est plus de denrée qui se donne, et chaque éclat de rire qui sonne doit faire tinter un écu.

L'AUTEUR. — Me direz-vous que ces idéologues politiques et religieux que vous me citiez tout à l'heure ont l'argent pour mobile ?

LA FOLIE. — Non, certes, mais en vous les citant, je voulais vous rappeler que la sagesse est dans le fond et non pas dans la forme ; que tel livre d'allure extravagante peut être, en somme, affreusement triste ; que tel ouvrage au maintien raide et guindé peut n'être, au fond, que folie. Votre manuscrit ne vous rapportera pas une obole, et il me semble que vous n'agitez votre crécelle que pour couvrir le bruit des sanglots. Vous n'êtes pas de la maison. Allez trouver ma sœur la Raison ; peut-être pourra-t-elle faire quelque chose pour vous. Je vous préviens, par exemple, qu'elle a sagement renoncé au nom ridicule qu'elle portait. Demandez l'Extravagance : c'est son pseudonyme. Dites-lui, si vous le voulez, que vous venez de ma part. Adieu.

Ainsi parle la Folie. Elle a peu à peu poussé l'auteur du côté de la porte, et, quand arrive sa péroraison, le pauvre diable a les talons dans l'antichambre.

Elle sonne. La même femme de chambre, le même groom, le même huissier, les mêmes valets, le même suisse, exécutent leur même manœuvre en sens inverse.

L'auteur et son manuscrit sont bientôt sur le pavé.

ACTE DEUXIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Une seconde loge de concierge.

SCÈNE UNIQUE

L'AUTEUR, LE DEUXIÈME PORTIER.

LE DEUXIÈME PORTIER. — Chez qui que vous demandez?

L'AUTEUR. — N'est-ce pas ici que demeure l'Extravagance?

LE DEUXIÈME PORTIER. — C'est-y pour une facture?

L'AUTEUR. — Non, ce n'est pas pour une facture.

LE DEUXIÈME PORTIER. — Alors, vous pouvez monter. Vous comprenez qu'on n'aime pas à voir salir ses escaliers inutilement.

L'AUTEUR. — A quel étage?

LE DEUXIÈME PORTIER. — Au sixième, au-dessus de l'entre-sol, au fond du couloir, à droite, une porte basse. Sonnez fort, parce que, n'ayant pas grande habitude d'entendre sa sonnette, la bourgeoise pourrait bien vous oublier sur le paillasson.

L'AUTEUR. — Merci.

LE DEUXIÈME PORTIER. — Ya pas de quoi.

L'AUTEUR. — C'est vrai.

SIXIÈME TABLEAU

La Raison.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AUTEUR, LA RAISON

La Raison habite les cimes. L'auteur monte, monte, monte et arrive à destination, fort essoufflé. Au fond d'un interminable couloir, il découvre une petite porte grise couverte d'inscriptions à la craie mal effacées :

« Je suis chez La Vertu, à la Glacière.
« Je dîne chez l'Abstinence ; viens m'y chercher. Etc., etc. »

L'auteur sonne, la porte s'ouvre. Sur le seuil, paraît une femme aux traits corrects. Elle est grande et admirablement faite. Ses mains, ses pieds, sont pieds et mains de race. Ses vêtements noirs, les plus simples du monde, sont rehaussés par le linge le plus blanc. Quoique bien des reprises témoignent du peu de fortune de la dame, on sent qu'elle est de grande maison.

L'AUTEUR. — La Raison, s'il vous plaît?

LA RAISON. — Ce n'est pas ici ; je ne connais personne de ce nom...

Et l'on s'apprête à refermer la porte, que l'auteur retient d'une main.

L'AUTEUR. — Pardonnez-moi de m'être trompé, madame. C'est à l'Extravagance que je désire parler. Je viens de la part de sa sœur la Folie.

LA RAISON. — Entrez vite, alors, et donnez-moi de ses nouvelles, car nous ne nous voyons plus que bien rarement depuis que nous avons changé de logis.

L'AUTEUR. — Quoi ! cet hôtel où je l'ai vue était le vôtre ? cet appartement était le sien ?

LA RAISON. — Mon Dieu ! oui, monsieur, mais il y a longtemps de cela ! J'ai pris depuis l'habitude de

la médiocrité. Entendons-nous, toutefois, car si je trouve la médiocrité propice au bonheur pour ce qui est de l'ordre matériel, je la redoute et la repousse pour tout ce qui est de l'ordre moral. Je vis ici modestement, au milieu d'amis fidèles qui ne craignent pas de monter sept étages — cent quarante marches ! — pour visiter une pauvre femme déchue. La pauvreté devient luxe lorsqu'on se sent ainsi entourée. S'il est toujours doux de se sentir aimé, c'est dans la pauvreté qu'on apprécie surtout cette suprême félicité. Ah ! pardonnez-moi, monsieur, de ne vous avoir pas encore demandé si je puis vous être bonne à quelque chose. Je n'ose pas y croire, mais je serais ravie qu'il en pût être ainsi.

L'AUTEUR. — Madame, vous pouvez beaucoup pour moi. J'ai écrit un livre que je croyais gai et que l'on trouve triste. Je voulais vous le soumettre et vous en offrir la dédicace.

LA RAISON. — Ah ça ! pauvre garçon, voulez-vous donc porter votre livre en terre? Quoi ! c'est sous le patronage de la Raison que vous songez à le placer, et cela effrontément, dès la première page?

L'AUTEUR. — Madame, j'aime mieux tomber sous votre drapeau que vaincre sous tout autre.

LA RAISON. — Cela est du dernier galant; mais je vois que vous ne me connaissez pas. Mes beaux jours sont passés, monsieur, et si bien passés que c'est à douter qu'ils reviennent jamais. Où est-il ce temps de glorieuse misère, de luttes incessantes, alors qu'inspirant les plus brillants esprits, je révolutionnais le monde et, renversant des abus séculaires, conquérais la place qui m'est due? Que j'étais choyée en ce

temps-là ! On aimait la Raison à la folie et malgré moi on m'élevait des autels. Je n'acceptai pas cette divinité frauduleuse et pleurai les excès dont je fus le prétexte. Un jour enfin, l'Ordre vint me chercher au fond de la retraite où je m'étais cachée et je fus fêtée de nouveau. Combien ma fortune a varié depuis ce temps ! Si je vous contais mes aventures, si je vous avouais mes espérances, et si je vous initiais à mes déceptions, si je vous disais mes bonnes fortunes, si je vous énumérais mes douleurs, vous refuseriez d'y croire. Jamais la Raison n'a reçu en même temps plus de baisers et de morsures. Aujourd'hui mes mauvais jours sont revenus ; non pas qu'on repousse ce drapeau sous lequel vous parliez de combattre, mais chacun s'en sert pour couvrir ses folies ou sa duplicité. C'est une navrante mascarade, une calomnie incessante dont je suis la victime. C'est au nom de la Raison que cette coquine thésaurise et bourre ses poches du fruit de son immonde pillage ; — c'est au nom de la Raison que ce prudent spéculateur passe la frontière et assure son avenir au détriment de commettants aveugles ; — c'est au nom de la Raison que se vident les cœurs faibles, que se remplissent les coffres-forts ; — c'est au nom de la Raison que chacun pille, dévaste et déraisonne. Tout le monde m'invoque, personne ne me respecte. Ah ! tenez, monsieur, vous me voyez navrée et ce n'est pas sans motif que je me cache sous le sobriquet que ma sœur vous a révélé. Je n'ose plus porter un titre que chacun traîne dans la boue. Sous le masque de l'extravagance, je puis du moins encore faire entendre, de loin en loin, quelques vérités. Pauvre, pau-

vre génération, quand donc comprendras-tu qu'on te trompe?

La Raison a les yeux pleins de larmes.
L'auteur embarrassé tourne et retourne son manuscrit.
Au bout de quelques secondes de silence :

LA RAISON. — Excusez-moi, monsieur, et revenons au but de votre visite. M'avez-vous apporté le livre que vous voulez me dédier ? Je serais curieuse de le lire.

L'AUTEUR. — Je l'ai là, mais je n'ose plus vous le soumettre.

LA RAISON. — Bon !... voilà que je vous ai fait peur avec mes colères et mes larmes. Je vois qu'on n'a pas eu absolument tort de me comparer à Croque-Mitaine.

L'AUTEUR. — Ah ! madame !...

LA RAISON. — Si l'on savait combien, pourtant, je suis accommodante et bonne personne quand on ne me contrarie pas! Mon Dieu ! toutes les femmes sont les mêmes : charmantes quand on fait leur volonté, terribles dès qu'on les contredit. La Raison est bien femme en cela. Voyons, avez-vous encore quelques instants à me donner? Je vais, si vous le voulez bien, parcourir votre manuscrit et vous répondre séance tenante.

La Raison s'installe près de la fenêtre; l'auteur s'assied en face d'elle pour ne rien perdre de ses impressions. A chaque éclat de rire, il sourit modestement; à chaque « oh ! » il disparaît sous son fauteuil; — à chaque « bien ! » il se félicite d'être venu; — à chaque froncement de sourcil, il regarde la porte d'un œil langoureux. Enfin, il passe si souvent du septième ciel au septième dessous, qu'il est en nage à la fin de la lecture.

LA RAISON. — Il y a de bonnes choses dans tout cela, mais il y en a plus encore de mauvaises. Vous

craignez trop d'être banal et nous servez à chaque instant de l'extravagance pour de l'originalité. Votre style s'en ressent et gagnerait à être plus simple. Vous n'ouvrez jamais les portes qu'à coups de pieds et de poings et vous prodiguez les gros mots de telle façon qu'on ne s'en peut garer qu'en fermant le livre. Comme la beauté, les idées saines demandent à être simplement vêtues; vous empanachez tellement les vôtres qu'on pourrait bien se demander si tant de plumes et de rubans ne cachent pas des difformités. Vous prenez plaisir à mettre à nu les plaies sociales; vous crossez, vous frondez sans ménagement aucun, mais l'on ne voit pas toujours clairement où vous en voulez venir. Vous paraissez, enfin, avoir plus souci de fouiller les blessures que de les guérir. Je vous dirais bien de recommencer votre livre, mais il n'en vaut vraiment pas la peine, et comme personne ne le lira, ce serait du temps mal employé. Pardonnez-moi si je vous parle ainsi, mais qui interroge la Raison doit faire bon marché de son orgueil. Déployer ma bannière, celle des grands jours, ce serait vous faire rire au nez. Prenez plutôt, comme je l'ai fait, les couleurs de l'extravagance. Sous cet uniforme vous passerez inaperçu. C'est ce que je vous souhaite.

L'AUTEUR. — Ainsi sera-t-il. Merci de vos avis, Madame et bonne Déesse; j'en tiendrai compte. Il faut, si je vous ai compris, que le public s'imprègne à son insu des bonnes et saines choses. Il sable le poison aussi impunément que le fit Mithridate; un doigt de Raison l'étourdit. J'appellerai donc ce livre aussi saugrenu dans la forme que raisonnable dans le fond :

SANS QUEUE NI TÊTE.

(L'auteur salue. La toile tombe.)

LA POMME VERTE

— Faites entrer la femme Combémorel.

La femme Combémorel entre timidement dans le salon de la baronne de Saint-Claude, à Navarette... Vous savez?... Navarette, dans l'Oise. Elle s'arrête sur le seuil, roulant son tablier bleu du bout de ses gros doigts rouges. Elle a fait plusieurs révérences bien perpendiculaires; comme si elle eût été montée sur un ressort de sommier, et qu'on lui eût appuyé brusquement la main sur la tête. Les registres de la mairie lui donnent cinquante ans; son visage flétri, son corps déformé, courbé par le dur travail, en accusent au moins soixante; elle en a trente pour la vigueur, la santé et l'ardeur à l'ouvrage.

C'est une grosse Picarde, hâlée, raboteuse comme l'écorce des chênes, aux pommettes rouges, aux cheveux rebelles, aux dents rares. Ses yeux brillants se démènent à l'étroit entre leurs paupières dru frangées. Appelée en hâte par la baronne de Saint-Claude, elle n'a pas eu le temps de faire un brin de toilette. Un mouchoir de Cholet est sanglé autour de son crâne. Une pointe nouée serrée dans le dos, croisée sur la poitrine comme les buffleteries d'un gendarme, trace perpendiculairement sur ses seins abondants deux profondes ornières. Sa robe courte

laisse voir les deux poteaux mal équarris qui lui servent de jambes et qui disparaissent à la base dans une paire de gros chaussons de drap. Elle a laissé ses sabots dans la cuisine. La femme Combémorel est la patronne de *la Pomme verte*, une fameuse auberge dont je vous parlerai tout à l'heure.

— Je me suis tant pressée, pour obéir aux ordres de madame la baronne, que cela m'a un peu fait perdre la tête. Je n'ai pas ôté mon tablier. Si madame la baronne le désire, je vais le retirer et le porter dans l'antichambre.

— Il s'agit bien de cela !... J'en apprends de belles sur votre compte.

— Sur mon compte ?... Bonté de Jésus! Qu'est-ce que cela peut donc être ?

— Vous mariez votre fille.

— Oh !... c'est pas encore fait, madame la baronne.

— Je ne suis donc plus sa marraine? Pourquoi ne m'en avez-vous pas dit un mot?

— Nous n'étions pas encore d'accord... et alors j'avais pensé...

— Il sera bien temps de me consulter quand tout sera fini! Voyons !... Que lui faites-vous épouser?

— C'est un Pétauton.

— Qu'est-ce que c'est que cela, un Pétauton?

— Anselme Pétauton. Madame la baronne sait bien... Le fils du *Coq sans queue*,... de Villers-Cotterets,... dans le faubourg; une bonne auberge bien achalandée par où il faut que tous les fardiers passent.

— Ainsi c'est une auberge que vous voulez faire épouser à votre fille?... à ma filleule ?

— Une bonne auberge, oui, madame la baronne.

Il y a au moins quatre pièces à feu, et une batterie de cuisine toute neuve... Le linge ne manque pas dans les armoires ; sans compter les morceaux de terre qui vont avec le reste.

— Voilà précisément ce que je ne voulais pas.

— Quoi donc, madame la baronne?

— Que vous donniez comme cela ma filleule au premier butor venu, pour des raisons d'intérêt. Et le cœur, madame Combémorel, et le cœur, qu'en faites-vous dans tout cela? Dites... dites... dites donc!

— Le cœur... le cœur... madame la baronne, moi, je ne sais pas. Ce n'est pas le cœur des filles qu'on marie. On n'épouse pas un cœur.

— Horreur!

— Ce n'est pas mon cœur que Joseph a épousé. Le cœur, cela fait partie du corps. C'est du même lot, comme on dit. Nous n'avons ni les moyens, ni le temps d'avoir le cœur bavard. Ça ne nous a pas empêchés d'avoir dix enfants : six garçons et quatre filles grouillants et grouillantes. Et des gros encore !

— Ah ! tenez, vous me faites frémir. Vous me donnez le frisson.

— Madame la baronne veut-elle que j'appelle?

— Avancez plutôt, et écoutez-moi bien. J'aime ma filleule et je n'entends pas voir une chose aussi grave que son mariage s'accomplir sans m'en mêler.

— Madame la bâronne doit bien se douter que je lui en aurais parlé.

— Pour un cadeau, n'est-ce pas?

— Ce qui fera plaisir à madame la baronne. Madame la baronne est si généreuse... si bonne... si peu regardante !...

— Le cadeau n'est pas la plus importante des obligations que ma charge de marraine m'impose.

— Oh! que si! madame la baronne; oh! que si!

— Je dois assurer le bonheur de ma filleule.

— Madame la baronne n'a qu'à grossir la somme, et alors...

— Je veux causer avec elle, je veux voir son futur.

— Ce sera bien de l'honneur pour eux.

— Je veux... oui, c'est cela, je veux assister à vos débats matrimoniaux.

— Motri... moiniaux?... J'ai pas compris, à mon grand regret, madame ia baronne. Bien fachée de vous faire répéter.

— A vos discussions à propos du mariage.

— Ah! c'est ça que ça veut dire : motri... moinaux? Faites excuse; mais personne n'osera parler devant vous. C'est si timide, les pauvresgens comme nous!

— Bah! Vous ferez boire le futur. Vous ne traitez pas une aussi grosse affaire sans boire, je suppose?

— Boire fait glisser les paroles du cerveau sur la langue, et de la langue sur les lèvres, comme on dit.

— Vous mettrez votre meilleure feuillette en perce.

— La meilleure? C'est beaucoup dire. L'affairea n'auraitqu 'à manquer!

— Je couvrirai vos avances. Allez! madame Combémorel. Retournez chez vous. Dans une heure, je serai à *la Pomme verte*. Je causerai d'abord avec ma filleule, puis, ensuite, avec le futur et les parents.

La Picarde remercie, salue et s'éloigne. Sur le seuil, elle s'est arrêtée. Elle hésite avant de tourner le bouton de la porte.

— Avez-vous eneore quelque chose à me dire?

— Je voulais vous demander...

— Me demander ?

— Si ça vous serait égal que nous appelions notre fille Françoise.

— Françoise ?... Oh ! fi !

— C'est que Dinorah, voyez-vous, personne n'y comprend rien. Le curé dit comme ça que ce n'est pas un nom de chrétienne.

— Ah ! il dit cela, l'abbé ! Il se permet de critiquer le nom que j'ai choisi pour ma filleule. Je lui parlerai. Je ie prierai de se mêler de ce qui le regarde. Je n'entends pas qu'une personne que j'aime s'appelle Françoise. Vous m'entendez ?

— Cela suffit, madame la baronne.

— Je ne veux plus m'occuper de votre fille, si elle porte un autre nom que celui que je lui ai donné.

— On se le tiendra pour dit.

— Allez prévenir Dinorah. Vous m'entendez?..... Di-no-rah.

La femme Combémorel va reprendre ses sabots à la cuisine. Elle ne les chausse qu'une fois sortie du parc. Là, elle respire. Les splendeurs de Navarette l'oppressent.

Vous avez sans doute oublié Navarette : Navarette, la terre de la baronne de Saint-Claude? Cette terre-là, c'est la terre promise. Elie est située au plus profond de la forêt de Cuise, dans un cadre de futaies quatre fois centenaires. Près du mur d'enceinte, à cent pas du potager, sont éparpillées les frente-cinq maisons dont se compose le village de Saint-Pierre-aux-Bois. Au centre de la petite commune, s'élève *la Pomme verte*, résidence des Combémorel.

Ah! dame! ce n'est pas l'hôtel du Louvre, l'auberge de la Pomme verte; non! c'est mille fois mieux que l'hôtel du Louvre, suivant moi. Mille fois!... ce n'est pas assez. C'est une maison jadis blanche, verte à présent, sur laquelle se cramponnent le lierre et la vigne folle. Au-dessus de la porte, se balance une enseigne et s'étale un écriteau. Sur l'enseigne de tôle, un peintre de passage a tracé, au-dessus d'un rond verdâtre aujourd'hui rongé par la poussière et lavé par la pluie, le nom de l'auberge, le nom de l'aubergiste au-dessous. L'écriteau porte encore, malgré plusieurs années d'essai loyal, cette mention factieuse : *N° 74... Débit de tabac des manufactures impériales.* On entre dans une grande pièce bien fraîche l'été, bien chaude l'hiver. Les volets sont clos. Les jointures mal assemblées laissent filtrer un mince rayon de soleil au milieu duquel dansent les mouches. Sur un comptoir, à gauche, sont étalés des cartons pleins de cigares pâles, maladifs, nerveux et velus; une boîte à compartiments dans laquelle la main blanche de Dinorah puise alternativement le *caporal* pour les fumeurs, le *râpé* pour les priseurs, le *bitord* pour les... (Vous savez ce que je veux dire). Dans des bocaux alignés, des pipes de terre, des paquets de cigarettes, etc., attendent les amateurs. — A droite, une table longue et deux bancs composent tout le mobilier meublant du cabaret. Aux murs sont suspendus des ronds de drap vert poissés, brûlés par la ceddre des pipes, constellés de ronds de suif, sur lesquels se livrent les parties de cartes, et quatre images coloriées, encadrées de bois jaune : *Némorin rencontre Estelle pour la première fois*, — *Némo-*

rin offre une houlette à Estelle, — Estelle est heureuse de l'amour de Némorin, — Estelle pleure la mort de son petit oiseau. Le tout rempli d'allégories plus ou moins fines. Trois portes donnent : celle de gauche dans la salle de bal, celle de droite dans la salle de billard, celle du fond dans la cuisine. J'oubliais une horloge, qui n'a plus que sa grande aiguille qui retarde pour deux, et une étagère sur laquelle sont rangés en bataille des flacons de couleurs variées : huile de noyau, crème de menthe, essence de Vénus, etc., dont le contenu a varié cent fois sans jamais changer d'étiquette. Vous n'avez que faire de connaître aujourd'hui le reste de l'auberge. Peut-être y reviendrons-nous.

Le panier de la baronne s'est arrêté devant la porte. Les poneys piaffent et secouent la tête, désappointés de s'arrêter si tôt. Le groom s'est placé devant eux et les calme, pendant que sa maîtresse met pied à terre. Sur le seuil, sont groupés Joseph Combémorel, un grand gaillard, charretier de forêt, et dame Claudine Combémorel, hôtelière, son épouse; Luc Pétauton, marchand de bois à Villers-Cotterets, et Anselme Pétauton, du *Coq sans queue,* fils du précédent : un garçon de vingt-huit ans, aux yeux éteints, aux oreilles velues, aux dents en bec de lièvre; un petit être noué, noueux, rabougri, mal raboté, duveté de roux sur les doigts et le bout du nez.

— Et Dinorah?

— Elle est dans sa chambre, madame la baronne. Je vais la chercher.

— Non, je préfère aller la trouver. Nous serons

plus à l'aise pour causer. Je veux savoir exactement ce que la chère petite a dans le cœur.

Elle monte. La voilà dans une petite chambre tendue de papier gris-bleu, plus gentiment meublée que le reste de la maison, grâce aux largesses de la marraine. La fenêtre a des rideaux. Ce sont les seuls du pays. Le lit est tout enveloppé de mousseline. La table a un tapis de reps, et sur la cheminée sont alignés des flambeaux de plaqué, un émouchet empaillé tant bien que mal par le curé, fixé de travers sur un morceau de bois mort, et deux vases de porcelaine que recouvrent des globes. Dans un cadre noir gît un certificat de première communion ; dans un cadre rouge s'épanouit une grosse maman enluminée qualifiée d'*Automne*. Dans un cadre doré, une photographie de la baronne de Saint-Claude repose à l'abri des mouches sous un voile de gaze. La marraine qui trouvait les chaises de paille de sa filleule un peu trop dures, lui a envoyé un fauteuil dans lequel elle s'assied.

— Eh bien, petite, on me dit que tu vas te marier. Est-ce vrai, cela ?

— Avec votre permission, madame la baronne.

— Appelle-moi donc « ma marraine ». C'était convenu. Et qui épouses-tu ?

— Un Pétauton de Villers-Cotterets, du *Coq sans queue ;* Anselme.

— Est-ce qu'il est bien, ce garçon ?

— On ne peut pas dire qu'il est bien, non, ma marraine. Est-ce que vous ne l'avez pas vu tout à l'heure ?

— Où cela ?

— Devant la porte, avec son père... quand vous êtes descendue de voiture.

— Attends donc!... Est-ce que ce serait cet ourson mal léché, au poil fauve, qui m'a ouvert la porte?

— Un petit rousseau avec du poil plein les oreilles, une cravate bleue et un pantalon gris.

— Fi! l'horreur! Tu ne vas pas épouser ce monstre, je suppose?

— Que voulez-vous, ma marraine! on ne prend pas un mari comme on prend un bon ami. C'est pas pour s'amuser qu'on entre en ménage. Papa et maman me l'ont assez répété pour que je m'en souvienne. Les Pétauton sont considérés à Villers-Cotterets. Ils ont une bonne auberge bien achalandée, avec une batterie de cuisine tout reluisant neuf et du linge plein les armoires. C'est fait pour flatter une femme! Sans compter qu'il y a un valet pour l'écurie et le dehors, et une servante pour le dedans. C'est pas comme ici, où il faut tout faire. Il y a moins d'ouvrage et plus de profit. Et puis, c'est la ville.

— Mais, petite malheureuse, tu n'as donc jamais aimé?

— Oh! si on peut dire! Il n'y a personne qui aime plus facilement que moi. J'en suis bête, ainsi! C'est pour vous dire...

— Tu ne me comprends pas. Je te demande s'il n'y a jamais eu aucun gentil garçon, aucun beau gars qui t'ait fait rêver, que tu aies préféré, dont la vue t'ait fait battre le cœur, qui te donnait le frisson quand il touchait ta main... Allons, voyons, réponds-moi sans crainte. Il y a de beaux hommes dans la forêt.

— Il y a de beaux hommes, mais j'en ai assez de la forêt. J'aime mieux habiter la ville. C'est joli, Villers-Cotterets.

— Tu n'es qu'une bête, et tu peux bien épouser qui tu voudras.

— Oh ! ma marraine !

Dinorah s'est mise à pleurer. C'était une gentille fillette, aux yeux frangés de noir, aux lèvres rouges, à la chair fraîche, bien tassée dans son corset, et plus soigneuse qu'on ne l'est d'ordinaire dans sa condition, grâce aux cadeaux et aux avis de sa marraine.

— Allons, Dinorah, finis de pleurer ; je ne t'ai rien dit qui mérite tant de larmes. Vous n'avez tous que des casseroles en tête ; va pour des casseroles !

— Je ne vous comprends pas, ma marraine. Vous me demandez si j'ai un amoureux. On m'a toujours dit qu'il ne fallait pas en avoir. Je n'en ai pas eu, et vous me grondez.

— J'ai eu tort. Allons ! tout cela est fini. Viens m'embrasser et descendons auprès de ta mère. J'avais rêvé pour toi mieux que tu ne désires. C'est peut-être toi qui es dans le vrai. Viens.

Et toutes deux descendirent. Dinorah resta dans la pièce d'entrée.

On prit place dans la salle de billard. Les Pétauton disputèrent aux Combémorel l'honneur d'essuyer avec leur mouchoir le siége de la baronne. Les Combémorel l'emportèrent. Le futur était si laid, si disgracieux, si pataud, que la pauvre marraine se sentit toute découragée. Les mères ne voient jamais un mariage se préparer, se faire ou se rompre, sans se représenter leur enfant dans un cas semblable. Bien qu'il y eût une distance incommensurable entre sa fille, sa Geneviève bien-aimée, et sa filleule, la baronne fut révoltée. Sa voix n'avait rien de bienveil-

lant lorsqu'elle dit au futur imparfait qu'on venait de lui présenter :

— Ainsi, c'est bien vous qui voulez épouser ma filleule?

— Oui, madame la marraine. J'y suis tout disposé si l'affaire peut s'arranger. Seulement, je compte sur vous pour dire au père Combémorel qu'il n'est pas raisonnable. Il voudrait me voir faire tous les sacrifices; ça n'est pas juste, non plus.

— Je donne le trousseau, le repas et deux chevaux en plus. Vous trouvez que ça n'est rien, vous? Ah! bien, merci!

— Ce sont des chevaux de dix ans; la belle affaire! J'ai vu leurs dents. Je sais ce qui en est. C'est une couple de mille francs qui nous divise, madame la marraine, une couple de mille francs, pas autre chose.

— Est-ce que vous aimez Dinorah? demande brusquement la baronne à l'hôtelier de Villers-Cotterets.

— Dinorah?... Qui ça, Dinorah?...

— Ma filleule.

— Ah! bon!... Faites excuse. Ce nom-là, je ne puis pas m'y habituer. Nous appelons la petite tout simplement, entre nous, la fille Combémorel.

— Enfin, l'aimez-vous?

— Pourquoi donc que je ne l'aimerais pas, cette enfant? Elle ne m'a jamais fait de mal. C'est un gentil brin de fille; pas tout à fait aussi forte que je l'aurais voulu, parce qu'il y a de l'ouvrage chez nous, grâce à Dieu! Mais elle a d'autres bons côtés.

— On nous a dit que vous l'avantagiez, reprend M. Pétauton père, en appuyant ses coudes sur ses genoux, pour humer de plus près la réponse de la

baronne. C'est-il conséquent, ce que vous offrez à la petite?

— Cela dépend. Je serai d'autant plus généreuse que le futur me conviendra davantage.

— Oh! bien, alors, nous finirons par nous entendre, reprend le prétendant en avançant sa chaise. Je suis un bon enfant, tout rond, d'humeur égale, sachant manier la clientèle comme un escamoteur fait de ses muscades. Il n'y a pas de mauvaise chambre, de mauvais vin, de viande faisandée, de linge usé, de meubles boiteux, que je ne fasse accepter à mes pratiques.

— Pour ce qui est de cela, on sait que vous êtes un malin, ajoute la mè re Combémorel, l'œil humide d'admiration. Une femme sera heureuse avec vous!

— Et, qu'est-ce que l'enfant aura à faire chez vous? demande le père.

— Les écritures, d'abord. Je lui apprendrai la manique des maniques. Puis le raccommodage et la lessive. Elle recevra les voyageurs et surveillera le service dans toute la maison. Personne d'autre qu'elle ne descendra à la cave et ne touchera aux provisions.

— C'est dans un caveau que vous les placez?

— Dans un caveau pour ceci; dans un grenier pour cela.

— Combien qu'il a de marches, votre caveau?

— Quatorze.

— C'est deux de moins qu'ici, ça peut s'accepter. Mais vous, qu'est-ce que vous allez faire, alors, si notre enfant fait chez vous tout ce que vous dites?

— Je vais me reposer, tiens! Chacun son tour.

Depuis quelques instants la baronne n'écoutait

plus le marchandage dont sa filleule était l'objet. A travers la porte vitrée, elle venait de voir entrer un garde forestier, beau garçon, haut de taille, bien d'aplomb sur ses hanches, l'œil clair, le nez droit, la moustache et la barbiche épaisses, blondes et soyeuses, un ancien sous-officier de spahis, ou quelque chose comme cela. Il portait bien le costume vert au passe-poil d'argent, la culotte courte, la botte haute et molle. Il se dirigea vers le comptoir, son chien sur les talons, mit le fusil au pied et choisit des cigares dans une boîte que lui présenta Dinorah.

— Un vrai beau garçon! pensa la marraine.

Ce qu'elle vit dut lui paraître bien intéressant, car ses regards ne quittèrent plus la porte. A l'intérêt succéda la surprise, puis l'ébahissement; son front se colora, ses yeux se baissèrent...

— Hum!... fit-elle en s'essuyant le front, voilà qui est édifiant. Voyez-vous la petite masque! Nous allions faire de jolie besogne. Elle réfléchit quelques secondes, puis s'adressant à l'hôtelière :

— Faites-moi le plaisir, madame Combémorel, de dire à ce jeune homme qui vient d'entrer, que je le prie de ne pas s'en aller avant que je lui aie parlé. C'est un garde d'ici près?

— Il est du poste de la *Lande-Rousse,* du côté de *Chevigné,* oui, madame la baronne.

— Est-il marié, ce garçon-là?

— Marié! Bonté de Jésus! Qui épouserait cela?

— Vous êtes difficile.

— Sept cents francs et le logement pour tout potage. De la misère en veux-tu, en voilà, et une vraie vie de loup.

— Il me fait l'effet d'être apprivoisé, votre loup, madame Combémorel. Est-ce un bon sujet?

— Pour ce qui est de la conduite, il n'a pas son pareil. Un brave garçon, mais propre à rien.

— Comment! propre à rien?

— Par propre à rien, j'entends qu'il n'a pas de ressources.

— A la bonne heure! Allez lui dire de m'attendre et revenez.

Au bout de deux minutes, l'hôtelière rentra. Le garde avait salué, s'était assis et attendait.

— Un gentil couple! se dit la baronne.

Quand la mère Combémorel eut repris sa place dans le cercle :

— Nous voilà cette fois à peu près d'accord, dit l'hôtelier de Villers-Cotterets. Il ne nous reste plus à savoir qu'une chose. Que donne madame la baronne à sa filleule?

— Mon cher monsieur, vous me rendrez cette justice que je vous ai laissé parler tout à votre aise. Loin de vous interrompre, je vous ai écoutés, monsieur votre père et vous, avec le plus grand soin. Sans méconnaître ou dédaigner les qualités que vous pouvez avoir, vous ne me convenez pas du tout pour ma filleule.

— Comment?...

— Cela équivaut à vous dire que je ne lui donnerai pas l'ombre d'un centime, si elle lie son existence à la vôtre.

— Oh! mais... Voilà qui change les affaires du tout au tout, et je suis bien votre serviteur, s'écria l'ex-prétendant.

— On nous avait fait miroiter devant le nez les écus de M^me^ la baronne comme autant de piéges à alouettes; mais nous ne sommes pas de ces gens qui se laissent engluer pour un brin de poix.

— Je vous jure, monsieur Pétauton, que M^me^ la baronne nous avait dit...

— C'était toujours : « et M^me^ la baronne par-ci; et M^me^ la baronne par-là, » et puis le grand moment venu, bernique! bonsoir la compagnie! plus personne!

— Si c'est délicat,... je me le demande.

— N'est-ce pas, madame la baronne, que vous nous aviez promis?...

— D'arrondir la dot de ma filleule? Certainement. Je l'ai dit et le répète. Mais encore faut-il que le futur me convienne. Ne vous désolez pas. Je crois bien avoir un gendre tout prêt pour notre chère enfant.

— Ah bah! s'écrièrent à la fois et les Combémorel et les Pétauton.

— Un beau et brave garçon, de bonne allure, de belle santé, décoré et serviteur de l'État.

— Est-ce que ce serait Laerce, le garde de la Lande-Rousse? demanda la mère Combémorel qui flairait une piste.

— Peut-être.

— Mais il n'a que sept cents francs, madame la baronne, sept cents francs. Que voulez-vous qu'on fasse de cela avec des enfants en perspective?

— Si je lui donne ce champ qui longe le vôtre, du côté de la *Fontaine-aux-Cailles*, il ne sera pas si malheureux.

— Il faut être juste. C'est un beau et bon champ.

— Mais ça ne leur ferait pas encore de quoi vivre, ajoute le père.

Pendant que la baronne plaide sa cause, le garde est loin de se douter que la Fortune s'est prise pour lui d'un beau caprice. Les Pétauton se sont concertés à voix basse.

— Tout peut encore s'arranger, reprend le père Luc. Si madame la baronne nous agrée et donne à sa filleule le champ en question, moi, je donne à mon garçon mes luzernes de la lisière du *Bois-Margot*. Vous savez ce qu'elles valent, père Joseph, puisque je les ai eues sur vous à l'enchère. Mais l'honneur de votre alliance !...

— On ne peut pas dire autrement, ce sont de belles luzernes.

— J'ajoute à mon pré de la *Fontaine-aux-Cailles* cinq arpents de vignes, si ma filleule épouse le futur de mon choix.

— Il faut leur rendre justice, à vos vignes, madame la baronne. On leur tire son chapeau de vingt lieues à la ronde.

— Alors, c'est dit ?...

— Attendez !... J'ajoute encore deux arpents de blé..., mais c'est tout ce que je puis faire, glapit le père Pétauton, enroué par ce suprême effort.

— Et moi, trois arpents de seigle. Je n'en aurai pas le démenti ! s'écrie la baronne. Et qu'on se rappelle bien que Dinorah n'aura jamais rien de moi, si elle n'épouse pas celui que j'ai choisi.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à nous retirer. Et surtout, qu'on ne nous invite pas à la noce.

Les Pétauton sortent sans saluer. Pendant qu'ils remontent dans leur carriole :

— Appelez mon protégé et ma filleule, dit la baronne.

Laerce, le garde de la Lande-Rousse, entra, salua avec une respectueuse aisance, et se tint sur le seuil, attendant qu'on lui adressât la parole.

— Je vous demande un peu si ce garçon-là ne vaut pas mille fois mieux que l'autre pour une belle fille comme la vôtre. Voyez comme c'est campé, sain et de bonne allure. — Le garde ouvrait des yeux démesurés. — Vous vous appelez Laerce, n'est-ce pas, et vous êtes garde au poste de la Lande-Rousse?

— Oui, madame la baronne.

— Vous avez sept cents francs de traitement. Est-ce tout votre avoir?

— J'ai ma croix, madame, et quelques menus profits forestiers. En tout neuf cents francs environ.

— Je vous donne un champ d'avoine de cinq arpents, près de la Fontaine-aux-Cailles.

— A moi?

— Cinq arpents de vigne du côté du Puits-du-Roi.

— Est-ce possible?

— Et trois arpents de seigle à la Garenne-Saint-Martin.

— Bonté divine!... Pourquoi me donnez-vous tout cela?

— Pour que vous épousiez Dinorah, ma filleule.

— Moi! épouser la petite... M^lle^ Combémorel? C'est bien sérieux, ce que vous me dites là?

— On ne peut plus sérieux.

— Si ça vous était égal, madame, j'aimerais mieux autre chose.

— Comment ! s'écrièrent en chœur le père, la mère et la marraine.

— Je suis bien sensible à tant de bonté et d'honneur, mais là, vrai, ça ne me va pas. Et je suis sûr que M^lle^ Combémorel m'approuve.

Dinorah, dont le visage s'était allongé, fait de la tête des signes d'approbation nets et répétés.

— Comment ?... comment ?... Tu ne te soucies pas d'épouser ce garçon-là ?

— Mais non, ma marraine. Pourquoi voulez-vous que je m'en soucie ?

— Pourquoi ?... pourquoi ?... Voilà qui est trop fort et passe tout le reste. Madame Combémorel, emmenez votre mari. Laissez-moi seule avec ces enfants. J'ai à causer avec eux. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

En s'éloignant, le père et la mère font à leur fille des signes auxquels la naïve enfant répond du regard : Laissez-moi faire. N'ayez pas peur.

— Approche, Dinorah. Si je t'ai bien comprise, tu ne te soucies pas d'épouser ce garçon ?

— Si c'est la vraie vérité que vous me demandez, ma marraine, eh bien ! j'aime mieux pas.

— Bon !... Et vous, monsieur Laerce, si je vous ai bien compris, vous ne désirez pas épouser ma filleule ?

— Ça n'est pas dégoût, bien sûr ; mais enfin, j'ai d'autres idées.

— Alors pourquoi étiez-vous dans les bras l'un de l'autre tout à l'heure ?

— Ah !... ma marraine !... vous avez vu ?...

— Oui, petite malheureuse, j'ai tout vu... tout !

— Alors, madame la baronne, d'après le peu que vous avez pu apercevoir, vous comprenez que nous ne soyons pas... impatients de nous marier, reprend le garde. — La baronne ouvrait de grands yeux. — Je suis un beau garçon, à ce qu'on m'a dit ; Dinorah est une belle fille. Je m'en porte garant. Nous serions mal accouplés ensemble, voyez-vous. — Mille exclamations réprobatives se pressèrent sur les lèvres de la pauvre marraine. Interdite, embarrassée, elle n'en proféra aucune. — Pétauton, du *Coq sans queue*, est bien ce qu'il faut à mademoiselle. Ça ne nous empêchera pas de nous aimer. Pas vrai, Dinorette ? Au contraire.

— Mais puisque vous pourriez être heureux ensemble ! reprend la baronne abasourdie.

— Voyez-vous, madame, à vous parler franc, on n'achète pas volontiers le taillis dans lequel on a fait la maraude. Il y a toujours des souvenirs entre le bonheur et vous. Je suis honnête, moi, madame. Je me connais ; je serais défiant. Pour un rien, je lui flanquerais des coups... sauf respect. Tandis que, comme ça va, c'est elle qui m'en donne. Pas vrai, Dinorette ?

— Je ne dormirais pas tranquille, non plus, avec un si beau gars. C'est pas fait pour se marier, les trop beaux hommes. Faut laisser ça aux Pétauton. Et puis, c'est plus fort que moi, ma marraine, j'ai la rage d'habiter la ville !

— C'est votre dernier mot ?

— En toute honnêteté, oui, madame la baronne.

— Alors, faites vos affaires vous-même. Vous avez des façons d'être honnêtes qui me font froid dans le dos.

Et la marraine déconcertée sortit en hâte. Sur le seuil, elle retrouva les Combémorel anxieux.

— Eh bien, avez-vous confessé nos jeunes gens?

— Confessé?... Confessé est bien le mot. Certainement, madame Combémorel, je les ai confessés, et je vous fais mon compliment. Ah! vous avez bien élevé ma filleule.

— Nous avons fait pour elle ce qu'on a fait pour nous. Madame la baronne est bien honnête.

— Ils ne veulent pas entendre parler de mariage.

— Les chers enfants!

— Mariez *la Pomme verte* au *Coq sans queue*, puisque c'est son goût.

— Madame la baronne nous comble. Nous irons demain à Villers-Cotterets renouer l'affaire.

— Je ne me mêle plus de rien.

— Madame la baronne fera exception pour la dot?...

— Je l'ai promise, venez la chercher demain. Après le mariage, par exemple, ne comptez plus sur moi.

— Après le mariage, ça ne nous regarde plus.

— Je souhaite bien du plaisir à M. Pétauton. Tant pis pour lui s'il trouve en la croquant, un ver ou deux dans la pomme verte!

LA MESSE DE UNE HEURE

A SAINT-HILARION.

Rien ne peut en donner l'idée; ni Saint-Philippe du Roule, ni la Madeleine, ni Saint-Thomas d'Aquin, ni la Trinité; rien enfin. A Saint-Hilarion, la messe de une heure est une spécialité.

Tout le long du faubourg et des rues voisines, d'interminables chapelets d'équipages bordent les trottoirs. Le coupé suit le landau, la berline suit le huit-ressorts, la calèche suit le panier. Les chevaux font le grand écart, saluant le passant à chaque caresse du fouet qui les tient en éveil. Laquais poudrés, valets de pied fourrés, grooms à poil ras, cochers ventrus sont en faction, muets et impassibles. A peine voit-on, de loin en loin, quelque domestique de parvenu fumer une cigarette sur son siége, entre le *Confiteor* et l'*Évangile*.

C'est à la porte de Saint-Hilarion que stationnent les plus beaux équipages. C'est connu.

Au pied des colonnes du porche, des infirmes de bonne mine, potelés et bien mis, tendent aux fidèles leur main gantée de frais. Les charges de mendiants sont hors de prix sur les marches de Saint-Hilarion. On a vu des fonctionnaires publics en veine matri-

moniale solliciter, sur leurs vieux jours, la main si fructueusement tendue de quelque titulaire du porche.

Le donneur d'eau bénite vous présente le goupillon d'ébène avec un de ces sourires qui feraient la fortune d'un secrétaire d'ambassade, en murmurant un : — « En prendrez-vous? » — ou un : — « Vous en offrirai-je? » harmonieux.

Le suisse, un ancien cent-garde, porte la barbiche et la moustache. Son tricorne, incliné sur l'oreille, lui donne un petit air tapageur tout à fait réjouissant. Un nœud de rubans violets orne son épaule gauche, une épaulette de général de division pare son épaule droite. Sur son habit d'académicien brillent les médailles de Crimée et d'Italie. Son large baudrier, fait pour supporter le poids d'une colichemarde, balance une fine épée de cérémonie. De ses mollets, on ne saurait parler froidement. Et quelle voix!... Faure lui-même ne dirait pas aussi bien : « Pour les frais du culte, s'il vous plaît! » — Certes, après avoir vidé ses poches dans l'aumônière de monsieur le troisième vicaire, on courrait volontiers chez soi les remplir de nouveau, si l'on savait entendre une fois encore cet entraînant : « Pour les frais du culte, s'il vous plaît! » — Il a une façon à lui de faire *trépider* sa grosse canne qui fait tressauter le cœur dans la poitrine.

Que de mariées ont eu des distractions en le voyant au haut des marches, d'un geste solennel, donner le signal de l'ouverture des portes! C'est qu'il y a de tout en lui : du conquérant, du raffiné, du tambour-major et du demi-dieu. Aussi, peu de futurs

font bonne figure auprès du suisse de Saint-Hilarion.

—

A six heures du matin, la *Messe des servantes* ne se dit guère que pour la forme. Ces dames de l'office, ces messieurs de l'antichambre, ne se lèvent pas à ces heures démocratiques et antisociales. Jusqu'à neuf heures, l'église est déserte. Alors commence la grand'messe.

—

L'église est pleine, mais pleine de clients de la seconde catégorie. Ceux-là ne rougiront pas d'arriver à pied. Il en descend quelquefois d'omnibus devant l'église. Du moins, cela se dit. Moi, je ne l'ai jamais vu. Ils viennent prosaïquement prier, et plus la messe est longue, plus ils sont satisfaits. Leur prière achevée, ils écoutent la musique les yeux baissés. On n'a pas une idée de cela ! Les bonnes Sœurs amènent leurs orphelines ; les Frères apportent leurs orphelins. La petite troupe se blottit tant bien que mal dans les bas-côtés, aux mauvaises places ; là où il y a des courants d'air et où l'on ne voit pas. Des soldats s'agenouillent à l'entrée de l'église, sur la pierre. Il me semble qu'on pourrait faire la politesse d'un siége gratuit aux enfants du Dieu des armées. Dès le *Confiteor*, personne ne bouge plus, et nul ne sort avant le dernier *Évangile*. Tout ce monde-là reviendrait pour les Vêpres que je n'en serais pas surpris.

Je vous l'ai dit, la spécialité de Saint-Hilarion, ce sont les messes de une heure. Soyons donc indulgents pour les fidèles de la seconde catégorie.

Sur les marches du maître-autel, le clergé est au grand complet. C'est un va-et-vient continuel d'aubes blanches garnies de fines dentelles, de chasubles lamées, d'étoles aux lourdes broderies, d'aumusses de petit-gris, de surplis blanc de neige aux ailettes gaufrées. L'encens monte en spirales odorantes jusqu'à la voûte. Les choristes ne ménagent rien, fiers de dominer les orgues qui, des deux extrémités de l'église, bombardent l'assemblée de fugues entortillées et de contre-points fleuris.

L'*Ite Missa est* est le signal d'un redoublement de musique. Les portes massives s'ouvrent pour la sortie. Une bouffée d'air froid s'engouffre dans l'église. Le donneur d'eau bénite remet précipitamment sa calotte. Mesdames les quêteuses interrompent leurs psalmodies charitables pour nouer un mouchoir autour de leur cou. Cela fait, les « Pour les pauvres, s'il vous plaît! » recommencent de plus belle. Le suisse a des frissons dans les mollets et, tandis que la foule s'écoule, la loueuse de chaises remet de l'ordre dans le mobilier.

C'est la marchande de cire qui est ravie! Le vent couche la flamme des petits cierges et les fait tant et tant pleurer, qu'elle aura force suif à gratter et à revendre.

En dépit de tant de magnificence, de musique et d'encens, la grand'messe n'est qu'un entr'acte, une ritournelle; Enzersdoff avant Wagram.

—

Mais voilà que de sourdes rumeurs, une agitation inusitée annoncent l'approche du moment solennel. Il est une heure moins dix. Chacun court à son

poste. Les sacristains se trémoussent. On rallume les cierges du maître-autel. Les donneurs d'eau bénite imbibent leur goupillon. Les quêteuses déposent, en guise d'amorce, un ou deux billets de cent francs dans leur aumônière, s'agenouillent et font bouffer leurs cotillons. Les mendiants, après s'être donné un coup de peigne et un coup de brosse, s'alignent et font la haie du bas en haut des marches. Le suisse s'est inondé d'eau de Cologne; il se tient à l'entrée de la nef, dans une attitude de premier choix. Des hommes chauves arrivent qui se saluent d'un air lugubre et prennent place au banc d'œuvre. Ce sont ces Messieurs de la Fabrique. Chacun d'eux tire une clé de sa poche, ouvre un tiroir et en extrait un paroissien et des lunettes.

Les habitués arrivent en foule. On se salue familièrement. Un hochement de tête, un clignement d'yeux, un sourire, un mouvement de doigts sont plus que suffisants, cela va sans dire, entre gens du même bord.

— Vous vous êtes couchée tard?

— Ne m'en parlez pas! Nous sommes rentrés au jour.

— Quelle conduite!... Moi, j'étais couchée à cinq heures; en vraie mère de famille. Vous avez les yeux battus.

— Allons donc! Le bal ne me fatigue jamais.

— Alors, c'est autre chose...

— Oh! quelle idée!...

—

— Qui officie?

— L'abbé Favard.

— Nous serons encore ici à une heure trente-cinq. Vous verrez cela.

— Parlez-moi de l'abbé Gatinais! Je le regretterai toujours, celui-là. Il vous abattait sa messe en vingt minutes.

—

— A-t-on des nouvelles de Versailles?

— Oui.

— Bonnes?

— Bonnes.

— Tant pis!

— Tant pis!

—

— Vous n'oubliez pas, chère madame, que vous m'avez fait espérer le cotillon, ce soir?

— Non, pas le cotillon. Une valse, si vous voulez.

— Je vous assure, madame...

— Le cotillon, c'est trop long. Vous n'avez pas ce qu'il faut pour cela.

—

La loueuse de chaises fait la recette dans la nef; ses gendres la font dans les bas-côtés. C'est un personnage, que M^me^ la fermière des siéges!... Elle connaît son monde et a presque l'air d'une maîtresse de maison qui reçoit. Elle sait fort à propos saluer de la tête, des paupières, des épaules, du torse; faire même la révérence, suivant le cas. Elle rend aux paroissiens mille petits services fort appréciés.

—

— Madame Germain, vous n'auriez pas trouvé un manchon, dimanche dernier?

— Un manchon de petit gris ou d'astrakan?

— Un manchon soutaché, bordé de renard bleu.
— Je ne l'ai pas vu, madame la baronne.
— Tant pis!...
— Ce sera donc pour une autre fois.

—

— Madame Germain, je vous confie mon en-tout-cas. Il fait un soleil splendide. Je le ferai reprendre demain à la sacristie.
— A vos ordres, madame la duchesse.

—

— Madame Germain, dites donc à ma fille, qui prie là-bas sur le second rang... Oui, là-bas, plus à droite; près d'un monsieur roux... Dites-lui donc que son peigne ne tient pas. Ça pourrait la contrarier en cas de chute.
— J'y cours, madame la maréchale.

—

— Madame Germain, je vous enverrai demain une chaufferette. Vous me ferez plaisir en la plaçant tous les dimanches à midi cinquante-cinq minutes devant mon prie-Dieu.
— Madame la présidente la désire-t-elle bien chaude?
— Vingt-sept à vingt-neuf degrés. Pas plus.
— Pas d'encens?
— Non, jamais.

—

— Madame Germain, vous direz à l'abbé Grumelot que je ne me confesserai qu'après demain à trois heures. Je me coucherai très-tard aujourd'hui et demain. Il me serait impossible d'être prête à une

heure. — Et puis, après ces deux bals, j'aurai plus de choses à lui dire.

— La commission de madame la marquise sera faite exactement.

—

Mme Germain est la providence des parapluies, des cannes, des manchons et des livres de messe. La fourrière est toujours en ordre, dans la sacristie.

—

Le coup de cloche est donné, la messe commence. On ouvre les paroissiens microscopiques, encore chauds après un séjour de vingt minutes dans le manchon; on parcourt les missels enluminés, les imitations, puis on regarde les toilettes... pour se reposer.

— Mme de Présoubois portait la même robe dimanche dernier. — Il ne se trouvera donc pas une bonne âme pour prévenir les filles du général Calas qu'on ne met pas de rouge avant deux heures? — La baronne de X... s'obstine à être blonde. Les cheveux noirs lui vont si bien! — Quant à Mme de Z..., elle est plus écarlate encore qu'à l'ordinaire. On dirait une langouste dans une perruque.

—

La baronne de Chantdoyseau a demandé le père Éverard.

— Il confesse une dame dans la sacristie.

— En ont-ils pour longtemps?

— Cela vient de commencer.

— Quelle sorte de pénitente?

— Une veuve.

— Jolie?

— Piquante.

— Grasse?

— Maigre.

— Il y en a pour une heure, alors!

La baronne entre résolûment dans le compartiment libre du confessionnal. Elle frappe au guichet. Toc, toc.

— Qui est là?

— La baronne de Chantdoyseau qui a un mot à vous dire.

L'abbé parlemente à droite et ferme le compartiment avant d'ouvrir à gauche.

— Mon père, j'ai un pressant avis à vous demander.

— Je suis bien au regret de ne pouvoir vous entendre en ce moment.

— Oh! monsieur l'abbé!...

— Vous le voyez, je suis pris, et pris pour assez longtemps, si j'en juge par le peu que je viens d'entendre. Je ne pourrai vous confesser que demain.

— Il s'agit bien de confession!... J'ai Monseigneur de X... demain à dîner.

— Ah!

— Et nous comptons sur vous.

— Oh!

— Je voudrais offrir à Monseigneur des truffes au gratin. J'ai perdu la recette que vous m'aviez donnée.

— Je vous l'enverrai ce soir.

— L'abbé, vous me sauvez! Nous vous attendrons à sept heures.

— J'y serai. Pardonnez-moi si je vous quitte.

— Comment donc !

Toc, toc. Le guichet est refermé.

Sous le porche, les beaux sont groupés, comme à la sortie des Italiens. Quelques maris reprennent leurs femmes. Ils ont été fumer une cigarette pendant l'office. On ébauche bien des aventures dont on reparlera à confesse. Les chevaux piaffent; les équipages se succèdent et se remplissent. Pendant dix minutes, c'est un brouhaha à dérouter le diable. Petit à petit, l'église se vide. On ferme la grand'porte. Le suisse ôte son uniforme et allume une pipe.

Ite Missa est.

UN CORPS SANS AME.

PERSONNAGES

L'AME. . . . . l'éternité.

LE CORPS. . . . . 36 ans.

L'ÉPOUSE. . . . . 22 ans.

LA BELLE-MÈRE. . . . . 58 ans.

UN CORPS SANS AME

PREMIER TABLEAU

Une chambre de malade modestement meublée. Sur la cheminée, une lampe à moitié baissée. Le feu s'éteint dans l'âtre; la dernière bûche se brise, les tisons roulent dans la ruelle. Il est quatre heures du matin. Un bataillon de bouillottes pharmaceutiques ronfle devant le foyer. Les meubles sont couverts de fioles étiquetées. Partout des cuillers poissent les meubles, des flacons les maculent, des linges sèchent en fumant.

Ici l'on meurt.

L'Épouse est étendue sur une chaise longue. Ses grands yeux noirs sont ouverts; pourtant elle ne veille pas. Sa pensée voyage. Sa tête se penche en arrière et sa résille laisse échapper les cheveux qu'elle retenait. Ils roulent sur ses épaules comme un Niagara de jais. Sa robe, que depuis trois jours elle n'a pas quittée, dégrafée du col à la ceinture, s'écarte et laisse entrevoir des blancheurs insolentes. Ses pieds ont repoussé leurs mules et montrent, à travers la soie, des contours que la bottine n'a pu déformer. Tout dans ce corps adorable aspire à la liberté.

Dans un fauteuil dort la Belle-Mère, une belle-mère obèse dont le ronflement fait une basse au chœur des bouillottes.

Le Corps, endolori, se débat dans l'alcôve, sur un lit dont les draps ont des plis coupants et brûlants comme des lames rougies. La fièvre le dessèche, le râle le suffoque, l'imagination le harcèle et le contraint à passer en revue sa vie entière : triste défilé, piteux cortége d'amours frauduleuses, d'amitiés banales, de déceptions inavouables, d'indifférence pour les choses sérieuses, d'immenses regrets pour des misères. Il y a de ces secondes dans lesquelles l'imagination parvient à entasser quatre-vingts années de souvenirs. C'est pendant une de ces secondes que s'engage le dialogue suivant :

LE CORPS. — Pour l'amour de Dieu, mon âme,

tenez-vous un instant en repos. Ne voyez-vous pas ce que je souffre, et pouvez-vous me torturer ainsi ?

L'AME. — Je ne sais ce que vous avez depuis quelque temps, mais le moindre mouvement vous irrite... Ma parole d'honneur ! vous n'êtes plus logeable.

LE CORPS. — C'est qu'aussi vous devenez chaque jour plus difficile. Lorsqu'il y a dix ans j'ai reçu en l'honneur de vos caprices ce coup d'épée qui me troua la poitrine, vous ne vous êtes pas plainte des courants d'air.

L'AME. — Vous aviez vingt-six ans alors ; vous en avez trente-six aujourd'hui. Et puis, enfin, parce que j'ai supporté vos boutades jusqu'à ce jour, est-ce à dire que je doive les supporter éternellement?

LE CORPS. — Vous choisissez mal votre heure pour me parler aussi durement, je vous assure. Je souffre comme jamais je n'ai souffert. Je n'ai pas une partie de moi-même qui ne soit douleur ; la force m'abandonne...

L'AME. — Vous êtes encore plaisant, vraiment ! Si vous étiez en bon état, je prendrais mon mal en patience. Je vous l'ai souvent dit, vous êtes de l'école de La Palisse. Ce n'est pas sans raison qu'on vous nomme « la bête ».

LE CORPS. — Quoi !... vous vous faites l'écho de ces calomnies ! Moi qui vous ai recueillie et élevée, vous me traitez ainsi !... Dois-je donc me repentir de vous avoir donné asile ?

L'AME. — J'en ai assez de cet asile où tout s'écroule, et je vous trouve osé de me reprocher la sottise que j'aie eue de vous donner la vie ! Du reste, j'ai formé

depuis quelque temps un projet qui mettra un terme à tout ceci.

LE CORPS, inquiet. — Que voulez-vous dire? Vous avez formé un projet?... Lequel?... Vous ne m'avez jamais parlé de ce projet.

L'AME. — Il faut que l'amour-propre vous aveugle étrangement pour que vous ne vous en soyez pas douté.

LE CORPS. — Enfin...

L'AME. — Depuis le jour où vous avez commencé à tousser, j'ai compris que cela ne pourrait durer longtemps. Que voulez-vous?... Je hais le bruit. Je tiens à être tranquille chez moi.

LE CORPS. — C'est une querelle d'Allemand que vous me cherchez là. Vous n'avez pas le droit de vous plaindre, puisque c'est vous qui m'avez poussé dans cette rivière au fond de laquelle j'ai trouvé le mal qui m'emporte.

L'AME. — Ah! que vous seriez aise de me rendre responsable de ce qui vous est arrivé! Une enfant allait se noyer; je vous ai dit ce que je ferais si j'étais à votre place, et bravement vous vous êtes exposé. Ne vous en repentez pas. Peut-être, au jour du jugement, cette action fera-t-elle pencher en notre faveur le plateau de la balance.

LE CORPS. — « En *notre* faveur », — dites-vous? Qu'ai-je à attendre de tout ceci, moi? Savez-vous bien que vous êtes courageuse à bon compte, ma belle immortelle? Oubliez-vous donc que c'est toujours moi qui paye les frais de la guerre? On vous appelle grande âme! âme noble! courageuse! magnanime!... chaque fois que j'ai risqué ma peau et attrapé quel-

ques horions qui vous ont exposée tout au plus à l'ennui de déménager. Si je me fais tuer pour vos beaux yeux, on me portera en terre, tandis que vous gagnerez vos célestes Invalides. Ne trouvez pas mauvais que j'y regarde à deux fois.

L'AME. — Allons, ne vous faites pas pire que vous ne l'êtes. La mauvaise humeur vous aveugle à présent, mais ce jour-là vous étiez tout aussi ému que moi. Je vois encore cette pauvre petite piétinant bravement dans la neige le long du quai Malaquais. Elle avait sept ans à peine, et la misère s'était si bien cramponnée à ses hardes qu'elle en avait fait des guenilles au travers desquelles on voyait par places la chair rougie. C'est pitié quand on songe que la douleur, en véritable brute, frappe aussi fort l'enfant que l'homme fait. La petite ne se préoccupait pourtant du froid et du grésil que pour en garantir une poupée qu'elle serrait entre ses bras. C'était le jour des étrennes, et je ne sais quelle bonne créature s'était donné ce luxe de rendre heureuse l'enfant qui passait.

« As-tu bien chaud, ma Charlotte? disait de loin en loin, en s'arrêtant sous une porte, la mère improvisée. Comme tu as les joues rouges! Je ne veux pas que le froid te saisisse. C'est qu'il mord dur, le froid, quand il s'y met. Tiens, je vais te donner mon fichu. Tu en as plus besoin que moi, puisque tu es plus petite. »

Et, dénouant un pauvre mouchoir que sa mère lui avait mis au cou, elle enveloppa de son mieux le baby de carton. Le vent était glacial, la Seine charriait. Arrivée sur le pont des Arts, l'enfant s'arrêta pour regarder le hideux défilé des glaçons boueux.

Ne voulant pas profiter seule de ce spectacle auquel elle assistait pour la première fois elle dégagea la poupée de ses langes et la pencha sur la rivière; mais ses pauvres petites mains, engourdies par le froid, lâchèrent leur trésor. L'enfant poussa un cri terrible en voyant disparaître son baby. Elle passa son petit corps entre les balustres avec une telle insouciance du danger, qu'il faut que son bon ange l'ait soutenue. Charlotte était étendue sur un glaçon qui, peu soucieux de cette compagne tombée du ciel, continuait son voyage.

La foule accourut. Elle entoura l'enfant, lui adressa mille questions auxquelles la petite fille ne put répondre qu'en tendant les bras à la poupée qui s'en allait. Tout badaud qui se dérange a droit à une catastrophe, et c'est lui faire à la fois dommage et injure que de ne pas la lui fournir à point nommé. Les insultes, les railleries pleuvaient donc sur la petite, qui avait le grand tort de n'être pas quelque peu écrasée. Un sergent de ville parut. Il fendit la foule, saisit l'enfant, cause de tant de désordre, et la déposa sur le quai.

« Circulez, circulez !. »

Le chétif petit être qui « encombrait la voie publique » pleurait à fendre l'âme. Nous lui tendîmes une pièce blanche pour qu'il achetât une affection nouvelle, mais il ne vit pas votre main, il n'entendit pas votre voix. Son cœur et sa pensée étaient sur ce glaçon qui s'en allait. Une fois sur le quai, le sergent de ville lâcha l'enfant, qui se mit à courir de toutes ses forces du côté de la berge. Elle appela : « Charlotte! Charlotte! » à toute voix, mais la pou-

pée s'en allait. L'ingrate avait un chapeau jaune avec une plume bleue, une robe rose, — de ce rose féroce que les poupées seules osent porter, — des souliers rouges merveilleusement peints et une ceinture d'argent fixée à la taille par des clous d'acier. L'enfant suivit quelque temps le bord de l'eau sans perdre de vue son trésor. Les glaçons allaient, glissaient, roulaient, se heurtaient, lui donnaient le vertige. La mère de Moïse souffrit moins en suivant des yeux son fils exposé sur le Nil. Un glaçon énorme rasait le quai. La petite, n'écoutant que son amour, s'élança sur lui. Une immense clameur retentit. Le glaçon qui emportait la poupée et celui qui portait la petite s'en allaient côte à côte.

L'enfant au cœur de mère, indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, s'accroupit, s'avança doucement, et, arrivée près du bord, tendit la main. Le radeau se pencha, la rivière s'entr'ouvrit, l'enfant disparut.

LE CORPS. — Et, comme une bête que je suis, je me jetai à l'eau.

L'AME. — Oui, et vous en avez retiré la petite fille.

LE CORPS. — Plus bête encore, je rentrai dans la rivière à la recherche de la poupée.

L'AME. — Et vous l'avez sauvée aussi.

LE CORPS. — Je ne pus la rendre à sa mère; je m'évanouis en touchant le bord. On vous appelait bonne âme!... Aujourd'hui, pour toute récompense, vous songeriez à me quitter? — Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas?

L'AME. — Très-sérieux. Une séparation est devenue indispensable. Je l'ai résolu; elle aura lieu.

LE CORPS. — Bonté divine! Que vais-je devenir?

L'AME. — Que sais-je?... Nous irons chacun de notre côté suivre nos destinées : vous, dans la terre que vous engraisserez; moi, dans l'éther que je n'aurais jamais dû quitter.

LE CORPS, avec humeur. — A votre aise. Je ne serai plus soumis à vos caprices, à vos sottises.

L'AME. — Qu'appelez-vous caprices? Qu'appelez-vous sottises?

LE CORPS. — Quel autre nom donner, par exemple, à ce que vous me fîtes faire, il y a dix ans, pour certaine blonde?

L'AME. — Certaine blonde?

LE CORPS. — ..... De la rue Bellechasse.

L'AME. — Nous y voilà!... vous ne m'avez jamais pardonné ce coup d'épée.

LE CORPS. — Je l'avoue.

L'AME. — Mon cher, quand on est un corps aussi douillet, il ne faut pas s'unir à une âme ardente.

LE CORPS. — Est-ce moi qui vous ai choisie? N'êtes-vous pas venue me chercher?

L'AME. — Hélas!...

LE CORPS. — Mijaurée!...

L'AME. — Matérialiste!

LE CORPS. — Ingrate! qui me doit toutes ses heures de plaisir. Avouez au moins que, si j'avais été mal tourné, vous auriez fait triste figure.

L'AME. — Parlons des amours charnelles auxquelles vous m'aviez associée... Louise!...

LE CORPS, avec feu. — Un torse adorable, qu'un stupide corset n'avait jamais froissé; des hanches puissantes, un bras si parfait que la nature mit plusieurs

siècles à l'appareiller... Vous souvenez-vous de ce jours où, dénouant ses cheveux roux, elle leur fit faire autour de son corps sans voiles quatre anneaux d'or et en maintint l'extrémité sous ses petits pieds? On eût dit d'une statue de marbre rose autour de laquelle une ramure dorée se serait enroulée.

L'AME. — Oui, la statue de la Vénus idiote. Louise était bête comme... comme votre Julie.

LE CORPS, oubliant ses douleurs. — Oh !.... Julie.... un tempérament que rien ne pouvait assouvir; un appel sans trêve aux voluptés; une...

L'AME. — Une coquine, allant au plaisir comme les fiacres au bois; une machine à aimer... comme il y a des machines à coudre; une fille tarifée!

LE CORPS. — Oui, mais si consciencieuse!

L'AME. — Ah! fi! je rougis à cette pensée qu'une âme habite ce cloaque. Avec vous toutes que j'ai aimées, quelle différence! âmes aux muettes extases, cœurs faciles à troubler, fronts aux promptes rougeurs, femmes pudiques aux chastes nonchalances...

LE CORPS. — Et aux coudes pointus! Grand merci! Une heure venait toujours où tes rêveuses te trouvaient insupportable, et tu finissais, bon gré mal gré, par m'appeler à ton secours. Ame sans corps, corps sans âme.

L'AME, piquée. — Tu feras grâce de tes railleries, je l'espère, à cette chère créature que nous avons épousée, et qui repose en ce moment près de nous. Ce n'est pas toi qui l'as aimée le premier.

LE CORPS, ému. — J'ignore lequel de nous a ressenti le premier tressaillement. Il me semble que cet amour n'a jamais eu de commencement et n'aura pas de fin.

Je ne nie pas la grandeur de ton amour; tous deux, nous la chérissons. Il faut qu'on l'aime. Mais, pensée délicieuse qui m'éblouit chaque fois qu'elle me visite, elle m'a aimé avant toi.

L'AME. — Malheureux, qui ne s'aperçoit pas qu'en soutenant qu'elle l'a aimé pour lui-même, il souille son idole !

LE CORPS. — Tes paroles ne peuvent pas me troubler. Elle m'a aimé pour moi-même. Je te défie d'oublier ce jour où, pour la première fois, nous l'avons rencontrée.

L'AME. — Et où tu fus si ridicule ? Non, je ne l'oublie pas.

LE CORPS. — Le bon temps qu'il faisait! Un vent doux apportait de la mer des senteurs vivifiantes. Le soleil mettait de la discrétion à se montrer, et sur le quai du Havre tout avait un air de fête. — « Voilà un temps qui promet ! pensait le négociant. La brise vient du large, et *la Marie-Dorothée* ne peut plus être loin. » — « Il y aura foule au bac, » se disait le passeur en se frottant les mains. De chacune des cages suspendues à la porte des oiseliers sortait une chanson, un caquetage ou un sifflement. La mer était haute, et plus de dix, vingt, trente vapeurs gigantesques, trop sûrs de leurs aubes pour se soucier de la direction du vent, se préparaient au départ, chargés à pleins bords d'Allemands mélancoliques et d'Irlandais querelleurs. Cette armée aux cheveux pâles emportait pour tout bagage une pacotille d'illusions. Les blonds seuls émigrent.

A l'extrémité de la rue de Paris, à quai depuis la veille, humide encore de sa toilette du matin, lan-

çant la fumée en tourbillons, se tenait le bateau de Honfleur en quête de passagers. A l'avant, un mousse secouait à tour de bras une cloche dont la voix félée faisait accourir la foule. Un plancher mobile, garni d'une double rampe de fer, reliait au quai le bateau.

L'heure du départ étant venue, la cloche lança un frénétique appel, le capitaine jeta autour de lui un dernier regard. Une jeune femme courait précédant de quelques pas une dame âgée dont le ventre se dodelinait comme une citrouille dans un hamac. L'avant-garde était aussi radieuse de beauté que le corps d'armée était ridicule et repoussant. Quelle était cette chose informe qui roulait vers le bateau ?

L'AME. — C'était notre future belle-mère.

LE CORPS. — Comment cette guenon avait-elle mis bas cette colombe? Je ne me l'explique pas encore. Revois-tu, comme je les revois lorsque mes yeux se ferment, les bottines mordorées qu'elle portait ce jour-là? Et la jambe fine qu'en courant elle laissait deviner, la revois-tu ?

L'AME. — Passe, passe, je n'ai rien oublié.

LE CORPS. — Nous restâmes, toi et moi, immobiles à la regarder, jusqu'au moment où, ayant vu entrer sa mère dans le bateau, elle posa à son tour le pied sur la passerelle. Nous la suivîmes machinalement, et si, par hasard, au lieu d'aller à Honfleur, *le Castor* eût fait route pour le Japon, nous serions aujourd'hui à l'extrémité du monde. Je tendis la main à la jeune femme pour l'aider à descendre. Elle, sans me regarder, s'appuya sur mon épaule et sauta. La Providence permit que la frange de son mantelet s'accrochât à l'un des boutons de ma redingote. Elle

voulut s'éloigner. Ne le pouvant pas, elle me regarda pour la première fois. Ce ne fut pas un mince travail que de défaire ce nœud de soie qui nous liait l'un à l'autre. La rougeur lui monta au front, et pour mettre un terme à une situation qui attirait sur elle tous les regards, elle ôta son mantelet. Je vis alors ce corps adorable, cette gorge régulière, cette taille souple...

L'AME, impatientée. — Assez! assez! J'en sais aussi long que toi là-dessus.

LE CORPS. — Elle devina sans doute ce qui se passait en moi, car elle rejeta précipitamment son mantelet sur ses épaules. Le corps d'armée avança alors pour dégager son avant-garde. Cette vue me fit mal, et lorsque la matrone, repoussant les doigts effilés de sa fille, voulut approcher sa main, je lui dis d'un air navré: — N'y touchez pas, madame, je vous en prie! » — La soie eut peur, sans doute, de cette main grotesque qui la menaçait; elle céda. Nous échangeâmes des saluts embarrassés, et...

L'AME. — Tu n'as pas la prétention de m'apprendre tout cela, je pense? — Ces souvenirs sont inutiles. Voici le jour. Il faut nous séparer.

LE CORPS. — Chère âme, c'est pour m'éprouver que tu dis cela, n'est-ce pas? Tu n'es pas méchante, et je n'ai rien fait qui mérite ces tortures.

L'AME. — Tu n'as rien fait?

LE CORPS. — Que me reproches-tu?

L'AME. — Je te hais, parce que tu as reçu ses caresses; parce que ses baisers ont passé par tes lèvres avant d'arriver à moi. Je te hais parce que, depuis dix ans, tu t'es toujours placé sur mon passage, et

que tu as souillé toutes mes joies. Je te hais parce qu'elle conserve ton image, et que c'est toi qu'elle voit passer en rêve lorsqu'elle veut penser à moi. Il est temps d'en finir. Je suis lasse de cette prison étroite où je ne puis pas déployer mes ailes. Dans quelques instants, libre pour la première fois, je vais me perdre dans ses cheveux, me pâmer sur ses lèvres, me jeter entre ses bras.

LE CORPS. — Mon âme! mon âme! ne m'abandonne pas! Je serai à toi sans réserve. Je ne vivrai que pour favoriser tes caprices.

L'AME. — Qu'ai-je besoin de toi?

LE CORPS. — Je ne reculerai devant aucune lâcheté. Je refuserai ses baisers. Mes lèvres ne lui diront que tes louanges, mais, au nom du ciel! mon âme, prends-moi en pitié!

L'AME. — Adieu, dépouille; tu sens mauvais.

(*Exit l'âme.*)

DEUXIÈME TABLEAU

(Même décor. — Le jour commence à paraître).

LA PENDULE. — Tin! tin! tin! tin! tin!

PREMIÈRE BOUILLOTTE. — Cinq heures! Déjà cinq heures!

DEUXIÈME BOUILLOTTE. — Brrr! A quoi pense-t-on ici? On gèle.

L'AME. — Je suis curieuse de voir le corps dans le-

quel j'étais enfermée. (Elle s'approche de l'alcôve et recule épouvantée.) Ah !... pouah !... fi !... ai-je pu demeurer dans cette carcasse !...

(Après s'être plongée dans un flacon d'eau de Portugal, elle s approche doucement de l'Épouse qui sommeille.)

Je vais enfin vous connaître, voluptés infinies ! Chère femme, pour la première fois, je vais te posséder sans partage. Je glisserai sur ta chair rendue moite par les frissons, je rencontrerai ma sœur sur tes lèvres, et, si je ne meurs pas de ce baiser, je serai deux fois immortelle.

(L'âme se roule entre les bras de l'Épouse, qui continue de sommeiller ; — elle se traîne sur ses lèvres entr'ouvertes sans recueillir un soupir. Malgré tous ces efforts, l'Épouse continue son rêve. L'Ame comprend enfin son impuissance. Comme Calypso, elle gémit d'être immortelle et maudit son immatérialité. S'approchant alors de l'alcôve, elle contemple, éperdue, le corps de l'Époux :)

« — Suis-je donc descendue si bas, dit-elle, que je t'envie, chair infecte ! Ai-je donc eu tort de te quitter ? »

LA LAMPE, à voix basse. — Voici le jour, tout le monde dort, fumons. (La lampe fume. L'Épouse se réveille, se lève et éteint la lampe.) Bon !... c'est toujours la même chose. On ne peut pas fumer tranquille un seul instant.

L'Épouse s'approche du lit, écarte le rideau, place un mouchoir ambré devant ses lèvres, et se penche sur le corps de l'Époux.

Tout est silencieux autour d'elle.

La Mort est là dans cette alcôve.

L'Épouse dompte la peur et le dégoût qui l'envahissent et met le bout de ses doigts sur un cœur inerte, sur un front humide et froid.

Cet examen funèbre terminé, elle laisse retomber le rideau, va lentement s'asseoir devant un secrétaire et écrit :

« Samedi, 5 heures et demie du matin.

« Je vais enfin pouvoir sans remords vous dire combien je vous aime. Paul est mort. Venez, mon ami.

« Votre

« ANTOINETTE.

« Je serai chez ma mère toute la journée. »

LA BELLE-MÈRE se réveille et bâille. — Il fait ici un froid de loup. Pourquoi n'avoir pas entretenu ce feu ?

L'ÉPOUSE. — Paul est mort, ma mère. Allons chez vous.

LA BELLE-MÈRE. — Paul est mort ! Tiens ! c'est drôle; j'aurais parié qu'il irait jusqu'à ce soir. Enfin, il faut te faire une raison, mon enfant. Tout a une fin, n'est-ce pas? Ah ! pendant que j'y pense, as-tu repris ses bagues, Toinon ? Si tu ne les prends pas tout de suite, tu ne pourras jamais les retirer. J'ai dû batailler une heure avec ton père pour ravoir mon alliance.

L'ÉPOUSE sonne. La servante entre aussitôt. — Je m'en vais chez ma mère, Madeleine. Monsieur est mort. Vous veillerez à ce qu'il ne lui manque rien.

L'AME scandalisée, sortant de sa torpeur, frappe sur l'épaule du corps. — Debout ! debout !... Je te reviens ivre de colère. Nous pouvons encore nous venger.

LE CORPS. — Grand merci. Je repose et n'envie pas ton immortalité. Tu n'étais pas faite pour l'amour d'ici-bas et devais aspirer à de plus saintes délices. Corps, j'ai matériellement suivi ma voie; âme, tu n'as pas compris ta mission. Je repose. Adieu.

TROISIÈME TABLEAU

(Trois ans plus tard. — Le Cimetière Montmartre.

(L'Ame, dans le corps d'un papillon, accompagne un convoi qui suit lentement une allée ombreuse.)

PREMIÈRE ROUE DU CORBILLARD, à la seconde roue. — Regarde donc ce freluquet qui se moque de nous. Il passe et repasse entre nos rayons comme pour nous narguer.

DEUXIÈME ROUE. — Ça fait pitié!

L'AME. (Elle se pose sur une touffe d'héliotropes, qui couvre en partie une tombe abandonnée.) — Tiens! la tombe de mon corps!

LE CORPS. — Salut, mon âme! Me trouves-tu toujours aussi peu digne de toi? Je me suis transformé, comme tu le vois. Personne ne prenant soin de ma tombe, je fais de mon mieux mes propres affaires. Je puis dire sans vanité qu'il n'y a pas dans tout le cimetière une tombe plus fréquentée par tes pareils que ne l'est celle-ci. Le vent m'a fait l'aumône de quelques graines. Je les ai recueillies et me suis glissé dans leur séve. La mort est un mot. Rien ne meurt; tout se transforme. J'ondule dans la matière comme toi dans l'éther. Tu fis la dégoûtée au temps de notre alliance. Ne suis-je pas à ta guise maintenant?

(L'Ame a le vertige. Les parfums lui montent au cerveau. Elle ne tarde pas à rouler ivre-morte sur la chaussée.)

TROISIÈME ROUE DU CORBILLARD, à ses sœurs. — Dites donc, vous autres, ne faites pas de bruit. Voyez-vous là-bas ce papillon qui dort?

QUATRIÈME ROUE. — C'est notre railleur de tout à l'heure. Si nous pouvions l'écraser!

(Les quatre roues avancent doucement.)

L'AME. — Couic!...

LES QUATRE ROUES. — C'est fait!

L'AME. — C'est à recommencer!

LES VOLONTAIRES DE 1873

Chère belle et bonne,

Il y a deux jours, j'étais la personne la plus désolée du monde; depuis vingt-quatre heures, je suis heureuse à dédaigner tous les paradis.

Nous nous disons tout ce que nous pensons, et cependant, depuis hier, chérie, dix fois j'ai voulu t'écrire et je n'ai pas osé. Certaines joies ont leur pudeur; elles hésitent avant de se mettre nues. Et puis, je l'avoue, je crois qu'il y a un atome de superstition dans cette réserve. Le cœur plein de tendresse qui s'épanche est semblable au vase rempli de parfums qui déborde. On tremble de voir s'évaporer les sentiments intimes, les douces et chastes joies qu'il renferme. Avec toi, chère belle et bonne, j'aurais tort d'hésiter; seulement continue de brûler mes lettres.

Je t'ai souvent parlé de la famille Caldera. Ce sont vraiment les meilleures gens du monde, S'ils étaient moins riches, ils seraient parfaits. Leur fortune a dressé entre nous une barrière qu'ils franchissent, mais que j'ai toujours respectée. Aujourd'hui que je suis heureuse, j'appelle orgueil ce que j'appelais autrefois dignité.

Et puis, tu te rappelles ce que je t'ai écrit il y a

un an, lorsque Pierre Caldera, après avoir brillamment passé tous ses examens, s'est engagé. Il me semblait toujours qu'on allait penser que je le poussais à m'aimer; que je faisais la câline pour me faire bien venir.

J'aime à me rappeler son départ, maintenant que le voilà revenu. Sa mère lui avait demandé comment il désirait passer sa dernière soirée de liberté. Il partait le lendemain au petit jour. Le temps était affreux. Comprends-tu, toi, pourquoi le Gouvernement impose à de pauvres garçons, habitués au bien-être, la plus triste des heures pour se mettre en route? Je trouve cela féroce.

Pierre invita les meilleurs amis de sa mère, ses camarades les plus intimes pour terminer en pleine affection la première étape de sa jeunesse. J'ai peu de mémoire, et cependant je pourrais te dire la place que chacun a occupée, ce qui s'est dit, ce qui s'est fait, l'heure précise à laquelle se sont passés les moindres incidents. Je l'ai si souvent *revécue*, cette soirée!

Bien qu'il y eût là deux ou trois personnes avec lesquelles il faisait de la musique, d'ordinaire, Pierre insista pour que je restasse au piano presque toute la soirée. Je remarquai qu'il ne prononçait le titre d'aucun des airs qu'il me priait de chanter. Je compris bientôt que tout lui servait de prétexte pour évoquer les souvenirs de notre bonne vie passée.

— « Madeleine, me disait-il par exemple, je voudrais entendre cette chanson de Toscane que nous avons esssayée pour la première fois un matin, à La Hestrée, ce dernier printemps. Te rappelles-tu la

belle course à cheval que nous avions faite à travers bois ; la douce partie de silence, pendant laquelle nous laissions parler nos cœurs qu'accompagnaient, en sourdine, le pas de nos chevaux amorti par la mousse, les cours d'eau, l'air dans les feuilles et les insectes jaseurs? Le matin t'avait mis de fraîches couleurs sur les joues ; tes cheveux étaient emperlés de rosée. En rentrant, les yeux pleins de soleil, nous avons trouvé le salon à demi obscur. On avait fermé les rideaux, on avait fermé les persiennes.

« Le piano était ouvert. Un cahier que nous n'avions pas encore parcouru était posé sur le pupitre.

— « J'allais lire cette chanson d'Italie quand tu es venu me chercher. Viens, Pierre, nous allons la déchiffrer ensemble.

« Il fut décidé que nous n'ouvririons pas au soleil qui déjà brûlait la façade. Et nous nous sommes rapprochés l'un de l'autre pour regarder de plus près la musique. Tes cheveux ont caressé mon front, ton épaule a frôlé mon épaule, et, d'un commun accord, nous avons fermé le piano. Puis je me suis assis près de toi, et nous avons causé à voix basse de choses sérieuses et douces. Au bout de dix minutes, ta main était dans la mienne. Je ne t'ai rien dit des sentiments que je ressentais ; jamais je n'y ai fait allusion. Si tu les as compris, ma bonne Madeleine, redis-moi la chanson de Toscane qui nous a rapprochés, ce doux matin d'il y a dix mois. »

Je ne prononçai pas une parole, chère belle et bonne ; je fus droit au piano. Tout le monde me dit que je n'avais jamais si bien chanté ; tout le monde, excepté Pierre qui n'osait pas parler.

Un peu plus tard, il me demanda de lui jouer la dix-septième fantaisie des *Promenades d'un solitaire*, de Stéphen Heller.

« Tu me pardonnes, n'est-ce pas, de te tracer ainsi un programme? Il m'est doux, au moment de partir, de passer en revue ces airs préférés qui caractérisent les meilleures heures de ma vie. Sais-tu quel souvenir ravive cette douce musique? »

— Je le devinais bien, mais je ne voulus pas l'avouer. La soirée à laquelle Pierre faisait allusion est celle du 10 septembre d'il y a deux ans.

Nous étions chez nous, cette fois, à la campagne. Jamais il ne fit plus beau. Sur le large perron, près de la porte du salon toute grande ouverte, je vois encore ma mère, enfouie dans son grand fauteuil. A ses pieds, sur des coussins, Pierre, mon frère, Antoinette qui s'est mariée cette année, tu sais?... et puis moi. Étendus sur les marches, couchés sur la pelouse, à quelques pas de nous, Gaston, Claude qui se sont engagés en même temps que Pierre, madame Margal et Étiennette. Tout autour de la maison, un beau cadre d'arbres verts. Entre les basses branches, au loin, on voyait courir la Divette remplie de reflets d'étoiles, satinée par la lune. L'herbe, brûlée tout le jour, soudainement rafraîchie, se montrait reconnaissante à sa manière, en ne marchandant pas ses parfums. Un dernier chant d'oiseau se faisait entendre. Était-ce un rossignol, était-ce une fauvette qui nous faisait fête? Peu importe! Toujours est-il que c'était un maître chanteur. Nous l'écoutions depuis quelques instants, lorsque Pierre me fit signe de regarder dans le salon. Je me retournai. Un rayon

de lune s'était glissé jusqu'au piano. Il concentrait sa clarté sur le clavier. Les touches se détachaient, éclatantes de blancheur, sur le fond sombre des tapisseries.

« Voilà un quart d'heure que cet oiseau chante; nous lui devons sérénade pour sérénade. Paye notre dette, Madeleine. Veux-tu? »

Je n'osais pas troubler cette nuit calme, interrompre ce chant parfait. Ma mère insista. Je dominai avec peine l'émotion qui me faisait trembler et fus m'asseoir, toute vêtue de blanc, sous le blanc rayon de lune. Peu à peu je m'isolai; je pris plaisir à jouer l'adorable musique de Stéphen Heller. Mon cœur prit la parole, et mes doigts exprimèrent ce que ni mes lèvres, ni mes regards n'avaient jamais révélé. Perdue dans l'ombre, certaine de n'être pas comprise, je donnai cours aux chers sentiments toujours opprimés. Mon sang faisait battre mes tempes. La paume de mes mains était brûlante et j'avais les ongles glacés. Le vent tiède caressait mes épaules, jouait dans mes cheveux, m'enveloppait.... c'était comme un tourbillonnement de baisers. Mes pensées ne précisaient rien et cependant mes yeux se baissaient malgré moi. J'avais des pressentiments adorables. Je lui parlai, à mon ami, avec une ardeur pour la première fois ressentie. Je fusse certainement tombée inanimée, si j'avais su qu'il m'avait devinée. Peu à peu le rayon de lune glissa sur le clavier, les basses se couvrirent d'ombre et le caprice finit dans la demi-teinte. Pierre était auprès de moi, accoudé sur le piano...

Je n'ai rien fait, je n'ai rien dit, rien imaginé

pour qu'il m'aimât, je te le jure. C'est Dieu qui l'a voulu : leDieu bon, le Dieu charitable, le Dieu de miséricorde, le Dieu tout amour. Pauvre Pierre!... J'ai été souvent cruelle pour lui; jamais autant que pour moi, par exemple! Mon cœur avait beau se révolter. je lui imposais toujours silence, coûte que coûte.

Le soir de son départ, peu d'instants avant l'heure des adieux, mon ami s'est approché de moi. Nous étions dans la bibliothèque, tu sais? Il n'y avait de lumière que celle qui venait du salon, à travers la glace sans tain, au-dessus de la cheminée.

« — Demain je serai loin, Madeleine, et pour long-temps. Penseras-tu à moi? Tu as ri ce soir, quand je suis entré, les cheveux coupés ras, au gré de l'ordonnance... »

Je me récriai. Le fait est que je n'avais pas ri de cela. Il n'y avait pas de quoi rire, vraiment. J'insistai beaucoup à propos de la première partie de sa phrase, pour éviter de répondre à la seconde. Comme sa voix tremblait, comme elle était douce lorsqu'il reprit :

« — Tu as bien compris que je t'aime, n'est-ce pas? Réponds vite, je t'en prie! On peut nous appeler ou venir d'une seconde à l'autre. Il y a longtemps que tu es tout pour moi. Je n'ai jamais osé te le dire, mais tu le sais. Ne dis pas non. Je n'aimerais pas t'avoir fait mentir. Tu m'as si peu encouragé! »

L'orgueil m'inspira je ne sais quelle banalité qui lui fit venir des larmes dans les yeux.

— « Tu as toujours été dure pour moi, Madeleine. Je ne t'ai pourtant jamais fait de peine..., volontai-

rement du moins. Si tu m'en veux de quelque chose, pourquoi ne me le dis-tu pas? »

Et comme je ne répondais rien :

— « Tu me fais bien du mal, mais qu'importe? Savoure en paix le calme que donne l'indifférence. Je ne te l'envie pas. »

Il eut alors un mouvement plus marqué de désespoir, pendant lequel j'eus toutes les peines du monde à retenir mon cœur qui se détachait pour aller à lui.

— « Pourquoi ne veux-tu pas devenir ma femme? me dit-il presque à haute voix. Tu en aimes un autre?... Un autre doit t'aimer?...

A cela, par exemple, je répondis avec une telle énergie que Pierre me regarda surpris.

— « Méprises-tu donc tellement l'amour que tu te croies insultée parce que j'ai supposé que tu pouvais le comprendre?

— « Je ne méprise pas l'amour, lui répondis-je. Je le place au contraire si haut, qu'il est malaisé de l'atteindre. Il défend mon cœur plutôt qu'il ne le livre. Pars et rassure-toi. La vie nouvelle que tu vas mener t'aura bientôt rendu tout à toi-même. Tu me remercieras dans un an d'avoir refusé les liens que tu me tends. Pars libre. Je te conserve une bonne amitié. Si j'étais moins soucieuse de ton bonheur, je te défierais, mon pauvre Pierre, de me répéter au retour ce que tu m'as dit ce soir. »

Il y eut un moment de silence après lequel il me tendit la main.

— « Adieu, Madeleine. Je te demande pardon de t'avoir parlé comme je viens de le faire. Tu ne m'as pas compris. C'est ma faute. Il vaut mieux, après

tout, que je sache à quoi m'en tenir, n'est-ce pas? Tu as peut-être raison..., mais que Dieu m'étouffe si cela est! Tu pouvais avec une bonne parole me rendre la vie facile, là-bas où je vais, et j'emporte le souvenir de tes seules rudesses. C'est tout de même fâcheux que je n'aie pas été en âge de partir, il y a deux ans. Ça nous aurait évité, à toi, bien des ennuis; à moi, bien des douleurs. »

Je n'entendis pas la fin de cette phrase. Peut-être ne l'acheva-t-il pas, car je ne pus m'empêcher de retenir sa main qui venait d'abandonner la mienne.

— « Ne parle pas ainsi, Pierre, des heures que tu as bénies jusqu'ici. Moi, je les aime, et je les défendrais, même contre toi. Parce que je ne puis pas t'aimer, parce que tu ne dois pas m'aimer, est-ce une raison pour médire de ce qui nous a faits heureux? Rappelle-toi ce temps béni, je t'y autorise, Pierre, je te le demande. Qui sait si bien des fois nos deux pensées ne se rencontreront pas sur le même souvenir? Fête bien notre passé, ami. Cela, nous le pouvons; cela, nous l'avons bien gagné. Nous le payons de tout notre avenir. »

Ma voix était devenue tremblante; je sentais que j'allais me trahir; aussi, je me levai et courus chercher un refuge dans le salon.

Quelle nuit je passai! Dieu!... Dieu!... Dieu puissant!... vous ne pouvez pas l'avoir oublié.

Le lendemain Pierre partit, et, tandis qu'on le croyait tout simplement à Nantes, il était en garnison au plus profond de mon cœur.

Une année se passa pendant laquelle on redoubla pour moi de tendresse. Pierre n'étant pas là, je me

sentis plus à mon aise pour y répondre. Et puis, il me semblait qu'après le sacrifice que j'avais fait je méritais bien que l'on m'aimât un peu. Étiennette surtout me faisait fête. Elle me parlait de son frère pendant des heures entières, « quoique cela dût bien m'ennuyer, » disait-elle. La fine mouche travaillait pour l'absent; je l'ai su depuis. Ce n'est pas moi qui l'aurais interrompue, je te le jure! Il fallait bien me montrer un peu complaisante pour qui me choyait tant.

Avant-hier, de grand matin, je la vis arriver. Elle nous invita à venir le soir. Elle voulait se distraire... entendre un peu de musique... s'entourer de vrais amis.

« — Et surtout, fais-toi belle, » ajouta-t-elle, au moment de me quitter.

Je lui trouvai l'air radieux.

« — As-tu reçu quelque bonne nouvelle? lui demandai-je.

— Aucune. Il y a des moments comme cela dans la vie où l'on se sent heureuse sans savoir pourquoi, où le ciel est bleu quand même. Je suis dans un de ces jours-là. Mon azur serait bien vite terni, par exemple, si tu me faisais défaut. »

J'avais compté les mois, j'avais compté les jours, j'avais compté les heures. Qui eût pu la rendre si heureuse si ce n'était l'arrivée de son frère? Je ne doutai pas que Pierre arrivât le soir.

De peur de devancer l'heure, je n'arrivai que fort tard chez M^me^ Caldera. Du plus loin qu'elle me vit :

« — Arrive donc, Madeleine, me dit Étiennette. Je commençais à perdre patience. Je vois, par exemple,

que tu as pris au sérieux mes recommandations. C'est très-bien ! Tu es gentille à croquer. Jamais, au grand jamais, tu n'as été aussi mignonne. »

J'écoutai cela avec plaisir. Je tremblais en entrant dans le salon. Pierre n'y était pas encore.

En dépit de ses soins, tout trahissait pour moi les préoccupations d'Étiennette. Je vis arriver successivement les vingt-sept conviés de l'année précédente. Je les pointais dans ma mémoire à mesure qu'ils entraient. Des bouquets de lilas blancs s'épanouissaient aux mêmes places que l'an passé. Bien que nous fussions en petit comité, les domestiques portaient la livrée des grands jours. On avait éloigné le piano du mur; Pierre aimait mieux cela. Et puis tout le monde avait l'air radieux. La vieille baronne de Puyseulet elle-même avait l'aspect épanoui de la pivoine à l'heure de la suprême floraison.

Il était près de dix heures lorsque Étiennette, qui avait disparu huit longues minutes, rentra dans le salon et me demanda de jouer « pour elle » le dix-septième caprice de Heller; celui que j'avais dit à La Hestrée sous un rayon de lune. Je m'y prêtai de grand cœur et m'abandonnai sans réserve à tous les sentiments que ce souvenir éveillait en moi. J'eus bien vite oublié tout ce qui m'entourait. Je dépensai tant de tendresse, je sentis courir dans tout mon être de si doux frissons, j'entendis résonner sous mes doigts de si tendres appels, qu'il me parut impossible que l'absent n'eût pas sa part de ces émotions vives. Lorsque je me levai, vibrante encore après le morceau terminé, je vis Pierre qui s'était arrêté pâle sur le seuil. Le froid m'envahit comme

si j'eusse vu se dresser une ombre que j'aurais évoquée.

Il portait l'uniforme. Sur ses épaules pesait le sac. Sur le sac, un gros pain bis était fixé. Ce n'était plus l'adolescent rosé aux cheveux légèrement bouclés, à la barbiche nuageuse, plus près encore de l'enfance que de la puberté. La transformation s'était accomplie tout à son avantage. Le teint bruni, le regard plus ferme, la moustache aussi soyeuse, mais plus fournie, l'allure dégagée, les épaules plus larges, la voix mieux timbrée, Pierre s'était fait homme au service du pays. Je l'aimais cent fois mieux ainsi! Il me semblait auparavant que j'eusse pu le protéger; je voyais revenir un protecteur.

Tout le monde se leva et courut vers lui; seule, je ne changeai pas de place. Quels bons baisers il donna à sa mère! Quelles douces caresses sa sœur reçut de lui! Quelles franches étreintes il prodigua à tous! On ne l'attendait pas si tôt. Quelle surprise! Quelle joie! Tout cela était le résultat d'un complot tramé par Étiennette. C'est elle qui avait convoqué pour le retour les amis présents au départ; elle qui avait tout organisé, tout mené à bien.

On cite l'incroyable travail qu'accomplit le cerveau de l'homme qui se noie. Quelques secondes lui suffisent pour passer en revue tout son passé. La peur, le remords, l'espoir, la tendresse, la désespérance, la fureur, le fanatisme se heurtent, se combattent dans son cœur et son esprit. Tour à tour il prie et blasphème. Il fait des projets, il conçoit des plans gigantesques qu'il accomplira si Dieu l'épargne... Je sentis en moi se livrer des batailles non moins désor-

données, non moins rapides, non moins acharnées. Comment allait-il m'aborder? M'aimait-il autant que par le passé? N'allait-il pas me haïr, me dédaigner? Me trouverait-il changée? En bien ou en mal? Le mieux était qu'il ne m'aimât plus; et pourtant que je serais malheureuse s'il m'aimait moins! Après tout, pourquoi ne m'aimerait-il pas? Dieu, le dispensateur des vraies tendresses, a-t-il jamais assorti les sentiments aux situations? Pourquoi les cœurs seraient-ils soumis jusqu'au martyre, aux conventions imaginées et imposées d'âge en âge par les déshérités séniles et envieux? Tout ce que j'avais pensé depuis un an, je le pensai en deux minutes; tous les sentiments que j'avais ressentis, je les éprouvai.

Je vis au milieu d'un brouillard Pierre s'approcher de moi, respectueux, tremblant, les yeux pleins de tendresse. Ah! je fus bien vite rassurée, ma bonne, chère, douce, jolie, adorée mignonne; c'était mon ami d'autrefois qui revenait plus aimant encore. Étiennette et sa mère étaient auprès de lui. Je ne savais pas s'il me donnerait une caresse bien autorisée à l'heure du retour. J'avais peur qu'il me la donnât; je brûlais de la recevoir. Mais lui, mon doux ami, il s'inclina respectueux, sans même me tendre la main.

« Voilà un an que je suis parti, Madeleine, un an que je ne t'ai vue, un an que tu m'as dit de t'oublier. J'ai fait pour cela tout ce qu'honnêtement je pouvais faire. Je n'y suis pas parvenu. Ce n'est pas que je me sois épargné, je te le jure! Nos travaux ne m'ont pas suffi, j'ai trouvé moyen d'en doubler la charge.

Fuyant les rêveries interdites, j'ai donné à l'étude les rares instants qui me restaient. Ni le travail du corps ni celui de l'esprit ne m'ont affranchi de t'aimer. Exerçant malgré tout ta douce influence, tu as doublé mes forces et mûri mon intelligence; je ne t'ai que plus chérie, Dieu le sait. Dieu n'était pas seul à connaître ma tendresse; ma mère l'encourageait. Étiennette me soutenait. A force de te parler de moi, elles prétendent que tu ne m'as pas tout à fait oublié. Ma sœur a deviné les méchantes raisons qui ont commencé à t'éloigner de moi. Comment aurais-je jamais pu les découvrir? Madeleine, chère et méchante Madeleine, voudras-tu me punir d'avoir pour te rendre heureuse quelques ressources à ajouter à celles que donne la vraie, l'ardente, la pure, l'immortelle tendresse? Si tu le veux, je renoncerai de grand cœur à cette fortune qui t'effraye. Puis-je aimer ce qui t'éloigne de moi? Nous vivrons de mon seul travail; j'en aurai la force maintenant que j'ai goûté de la vie rude et féconde. Enfin, Madeleine, tu feras de ma vie ce que tu voudras. Ma mère te prend dans ses bras, ma sœur te caresse, non pas seulement parce qu'elles m'aiment et me voudraient heureux, mais parce qu'elles t'aiment et t'apprécient. C'est devant elles, devant nos meilleurs amis réunis, que j'ai voulu te redire la phrase du départ: Madeleine, veux-tu devenir ma femme? Et maintenant dispose de moi à ta fantaisie; fais-moi heureux ou désolé; écoute ton orgueil ou ma tendresse; afflige comme tu m'as affligé ceux qui nous aiment ou remplis-les de joie, tu en es maîtresse absolue. »

Je te le demande, chère belle et bonne, pouvais-je

refuser? On m'a entourée, on m'a convaincue, et je me suis laissé doucement entraîner par ce flot de tendresse qui s'emparait de moi.

Il est deux heures du matin. Mon feu s'est éteint et le froid me gagne. Je te quitte sans trop te dire ma joie. J'ai ma vie entière pour le répéter.

Je t'embrasse encore et toujours.

MADELEINE.

J'oubliais!... On s'est partagé le pain de caserne. Il a servi à faire les sandwich.

LE N° 36

S'IL VOUS PLAIT!

Vous saurez, chère madame, que je suis Parisien dans l'âme; c'est-à-dire sensuel, badaud, capricieux, spirituel pendant des heures, bête pendant des mois, sot pendant des années, et dindonné en politique, en amour... et le reste, depuis que j'existe.

Je dédaigne les portes ouvertes; les portes closes m'attirent. Voilà pourquoi j'ai consenti à faire queue devant le contrôle de la Gaîté, il y a de cela trois semaines. On m'avait dit que je ne trouverais pas de place; naturellement, cela m'a tenté.

J'aime Jeanne d'Arc, assurément. Je suis bon patriote, en temps de paix; conservateur, jusqu'au vote exclusivement; catholique même, à condition de ne pas pratiquer. Cela n'empêche pas qu'en temps ordinaire, dame! je l'avoue, je l'aurais laissée à sa fleur d'oranger, M^lle^ Jeanne d'Arc. Moi, je suis pour les pièces où l'on rit. C'est bien assez de s'ennuyer toute la sainte journée à échafauder des affaires sérieuses. Le soir est au plaisir, et la nuit .. vous savez le reste. Du moins, madame, je vous le souhaite.

Me voilà donc au bureau de location de la Gaîté. J'avais les pieds gelés... Et puis on se poussait, et

puis les coudes s'incrustaient dans les hanches, et puis on disait des bêtises. J'avais heureusement un bras libre parce que j'étais contre la balustrade. Je voyais les visages radieux de ceux qui s'en allaient leur coupon en poche, et les figures déconfites de ceux qui revenaient bredouille; cela m'amusait, et le temps passait assez lestement.

Une petite dame arriva au guichet. Je la vis pérorer, insister, se démener, parlementer avec la buraliste, sans se soucier des cris de la foule impatiente. Elle n'eût pas sollicité la grâce de son père avec plus d'animation. Près d'elle se tenait une jeune fille..., un ange, madame, une perfection, une échappée du paradis, un vrai type! Des yeux remplis d'étoiles, une chevelure de comète, un sourire vertigineux, des épaules, une taille, et tout ce qui s'ensuit, à mettre dieux et diables en déroute. La pauvre petite, tremblante, troublée, rougissante, pressait sa mère d'en finir; mais la dame ne faisait grâce d'une parole à personne.

Cette belle enfant ne m'était pas inconnue. Dans quelle vie antérieure l'avais-je rencontrée? N'était-ce pas l'ombre rajeunie de la belliqueuse pucelle qui présidait, éternelle protectrice, au succès de la recette? Avais-je été le beau Dunois?

Mes doutes cessèrent lorsque la mère, triomphante, se retourna. C'est au Casino de Deauville, en 1872, que la douce créature m'était apparue. Elle avait franchi, depuis, ce pas décisif qui sépare l'enfant grêle et incomplète de seize ans, de la jeune fille radieuse et accomplie de dix-huit. Je saluai.

La dame esquissa une riposte indécise. Évidem-

ment elle ne me reconnaissait pas. J'entendis alors la jeune fille lui dire :

— Je t'assure, maman, que c'est M. Gobet.

Dans sa bouche, mon nom prenait des sonorités de harpe éolienne !

— Tu as raison, c'est M. Gobet... qui te faisait danser le cotillon à Deauville.

Se rapprochant alors de la balustrade :

— Excusez-moi, monsieur Gobet, si je ne vous ai pas reconnu sur-le-champ. Vous avez quelque chose de changé, n'est-ce pas ?

— Ma barbe que j'ai laissé pousser...

— Voilà l'affaire !... Cela vous va très-bien.

— Vous êtes mille fois trop bonne. Et vous vous êtes toujours bien portées?

— A merveille. La petite a grandi, comme vous voyez. Aviez-vous de la bonté de reste, de faire toujours danser cette enfant ! Aujourd'hui c'est une vraie femme.

— On s'en aperçoit.

— Et naturellement vous venez pour voir *Jeanne d'Arc* ?

— On assure qu'il n'y a pas de places. Cela m'a tenté. Avez-vous trouvé ce que vous vouliez? Cela n'avait pas l'air de venir tout seul.

— En effet. C'est qu'il me fallait une première de face, très en vue, pour lundi prochain; alors, vous comprenez...

— Je n'ai besoin que d'un fauteuil d'orchestre, pour le même jour que vous.

— Il n'en reste plus un seul. Je viens de l'entendre dire.

— Quel ennui !... Je n'avais que cette soirée.

— Voulez-vous une place dans notre loge? Nous sommes seules; vous ne nous dérangerez pas.

Je crus voir le ciel s'entr'ouvrir, avec musique de M. Gounod et lumière électro-prismatique. Je fis juste assez de façons pour ne pas manquer cette heureuse occasion de revoir M^lle^ Clémence; puis, après avoir chaleureusement remercié, après avoir inscrit le numéro de la loge sur mon carnet, je fis une trouée dans la foule et courus m'enfermer chez moi pour rêver à mon bonheur. J'interrompis cette céleste occupation le vendredi pour faire à Dussautoy une commande de 575 francs; après quoi je repris mon rêve. Le samedi, je mis une carte chez M^me^ la baronne de l'Échelette; j'en mis deux le dimanche. Je crus sage de m'en tenir là.

Bien que le temps se traînât péniblement, comme jamais cul-de-jatte ankylosé n'eût osé le faire, le bienheureux lundi arriva. Que de fois je me suis demandé comment j'avais pu ne pas deviner dans la chrysalide de Deauville le papillon de la Gaîté, et ajourner dix-huit mois une visite sollicitée !

Une fois habillé, je me trouvai bon air. Cela me donna de la verve. Je pris une carte de visite, je la coupai en quatre; sur chacun des morceaux j'écrivis le numéro de la loge et glissai le tout dans mes poches, de peur de perdre ou d'oublier l'adresse du paradis. J'étais fou. J'avais loué pour la journée un landau de première classe. Je tremblais d'arriver en retard. A six heures, j'avais dîné; à six heures trente, j'arrivais devant la porte de la Gaîté et la trouvais hermétiquement close. Je donnai l'ordre

au cocher de stationner rue Réaumur, et d'y attendre l'heure fortunée.

Roulé dans d'épaisses fourrures destinées à abriter au retour M^mes^ de l'Échelette, la chaleur m'engourdit, et je ne tardai pas à m'endormir. J'eus une vision.

Clémence m'apparut, rayonnante, vêtue comme la vierge belliqueuse de Domrémy, de bure et d'acier. Sainte Marguerite et sainte Catherine lui faisaient escorte, ainsi qu'un essaim d'angelots bouffis.

— « Nous t'amenons celle que Dieu te destine, me dirent les saintes. Le Seigneur ne veut pas lui imposer de nouveaux sacrifices. La douce gloire de délacer l'armure de la vierge t'est réservée. Va, Gobet! va; accomplis ta destinée. »

Ce rêve me parut si beau que je le savourai jusqu'à huit heures vingt minutes. Le cocher et son attelage ne dormaient pas moins profondément. Je ne fis qu'un bond jusqu'au théâtre.

On chantait le chœur : *Nous délivrerons la patrie!* quand je débuchai, comme un sanglier en retard, dans le couloir des premières. Des profondeurs de la salle m'arrivaient des cris incessants de « Dieu le veut!... Dieu le veut!... » Et moi donc! pensais-je en entendant ces chants qui semblaient faire suite à mon rêve. Je n'avais pas besoin de ces coups d'éperon.

— Ouvrez-moi le numéro 36, dis-je à l'ouvreuse; vite! vite!

— Monsieur sait qu'il est complet?

— C'est impossible; nous ne sommes que trois.

— Je vois ce que c'est. Monsieur est avec les deux dames?

— Avec deux dames, oui ; ou plutôt avec une dame et sa ravissante fille. Eh bien?

— Vos dames sont au bureau des cannes.

— Au bureau des cannes!... Pourquoi faire?

— Elles s'y sont assises en vous attendant. Il y a une bonne heure qu'elles sont là. Ah! elles s'en font du mauvais sang!

On m'aurait jeté, sans crier gare! le Niagara sur la tête, que je n'eusse pas été plus penaud. Je courus au vestiaire.

— Ah! enfin!... Voilà M. Gobet! s'écria M^lle^ Clémence avec une intonation suave que j'eusse savourée plusieurs heures si sa mère n'avait interrompu mon extase par un :

— Vous savez ce qui nous arrive?

— Je le pressens, mais je l'ignore.

— Ils ont loué deux fois le numéro 36... Comprenez-vous cela? *Les autres* sont arrivés les premiers. A quelle heure a-t-on donné à manger à ces animaux-là? Nous étions au contrôle à sept heures trente. Nous espérions vous y trouver.

— Ah! madame la baronne!... Croyez, mademoiselle... Voilà ce qui est arrivé : Je...

— Vous nous conterez cela plus tard. Il me faut absolument le numéro 36. Je ne puis pas m'en passer. Arrangez-vous avec le contrôleur, avec le directeur, avec le régisseur, avec le diable, il faut que nous entrions dans la loge que nous avons louée. Il y va du bonheur de Clémence, monsieur Gobet; ainsi jugez!...

— Faites monter le contrôleur! dis-je à l'ouvreuse, de ce ton sans réplique qui fut un des plus puissants éléments du succès de Bonaparte.

Le contrôleur arriva.

— C'est encore pour l'affaire du 36? Que voulez-vous que je vous dise? On a fait une erreur; je ne dis pas non. Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent jamais. J'ai proposé à ces dames de leur rembourser leur argent; elles n'ont pas voulu.

— Certainement non!

— Bien que la salle fût bondée, je leur ai offert de les placer ailleurs.

— Nous ne voulons pas aller ailleurs. Nous voulons le 36.

— Il fallait venir plus tôt.

— Nous allons voir le commissaire de police, s'écria la baronne exaspérée. Si je vous disais les conséquences de cette aventure, vous en auriez le frisson.

Je remarquai que M^lle^ Clémence n'avait pas l'air aussi navré que madame sa mère. Cela me rassura. Nous entrâmes dans le cabinet du commissaire.

— Monsieur, lui dis-je avec aplomb, connaissez-vous le paragraphe IV de l'article 7 du règlement du 4 ventôse an V sur les spectacles?

— S'il existe, monsieur, mon devoir étant de le connaître, je le connais.

— Vous savez alors que l'administration qui loue à deux personnes une même place, est passible de 500 francs d'amende?

— Êtes-vous bien sûr de cela? reprit le commissaire.

Je répondis affirmativement, bien que j'eusse inventé le paragraphe, l'article et le règlement. Dieu de Clémence, pardonne-moi!

— Vous m'étonnez.

— Cinq cents francs d'amende pour l'administration, et un mois de prison pour le contrôleur, s'il ne répare pas les choses à la minute.

Le commissaire me regarda de travers. J'étais allé trop loin. On nous offrit une avant-scène de huit places réservée à l'administration. J'allais accepter avec enthousiasme, lorsque M^me^ la baronne de l'Échelette s'écria :

— Ma foi! tant pis!... monsieur le commissaire, vous saurez toute la vérité. Vous êtes magistrat; un magistrat est toujours père; c'est à vos entrailles paternelles que je m'adresse. Je vous présente ma fille Clémence. Vous voyez en elle tout ce qui me reste de son malheureux père, que j'adorais. Il y a pour cette enfant un mariage sous roche. Une entrevue préparatoire doit avoir lieu ce soir. Le prétendant a loué un fauteuil de balcon, le n° 14. J'ai regardé sur le plan où il est situé. Il doit voir Clémence ce soir pour la première fois et se décider. Il sait qu'une jeune fille blonde, sa mère et un monsieur doivent occuper le n° 36. En effet, une jeune blonde, sa mère et un monsieur l'occupent, monsieur le commissaire; mais ce sont des intrus, et notre prétendu lorgne sans doute en ce moment la remplaçante de Clémence. Ce serait à s'arracher les cheveux, si cela ne faisait pas tant de mal.

— Le cas est grave! murmura le commissaire embarrassé.

Cette histoire avait singulièrement refroidi mon enthousiasme. Il ne me convenait pas de travailler à ce mariage. La future me paraissait, d'ailleurs, peu flattée du rôle qu'on lui réservait. Le commissaire accepta de se rendre en parlementaire, accompagné de Mme la baronne de l'Échelette, auprès des possesseurs du n° 36, si on lui permettait, au besoin, d'expliquer la gravité de la situation. Clémence, avec ce tact exquis dont elle a donné tant de preuves, supplia sa mère de lui permettre de rester avec moi au commissariat, pour éviter une exhibition supplémentaire. La baronne y consentit.

Lorsque nous fûmes seuls, l'émotion me coupa un instant la parole. De la salle, arrivaient de vagues harmonies. Je crus entendre encore les voix lointaines me crier : « Dieu le veut! Gobet, Dieu le veut! » Alors, reprenant courage :

— Mademoiselle Clémence, dis-je tout tremblant.

— Monsieur Gobet?... me répondit-elle en rougissant.

— Savez-vous lire dans les yeux?

— J'épelle encore, monsieur Gobet.

— Il ne vous sera pas difficile de déchiffrer ce que disent mes regards. Ça y est écrit en gros. Et puis, mademoiselle, je vais vous aider. Si vous saviez lire couramment, vous verriez dans mes yeux que jamais être créé par Dieu ne m'a été si doux à voir que vous.

— Monsieur Gobet!... Maman va revenir... Si elle vous entendait!...

— Aussi, vous voyez que je me dépêche. Mademoiselle Clémence, ces cinq minutes que la Provi-

dence nous concède vont décider de nos deux existences. On vous destine à un fauteuil de balcon que vous n'avez jamais vu.

— Pas encore, non, monsieur Gobet.

— Il ne peut qu'être indigne de vous.

— Oh! pour ce qui est de cela!... On le dit très-bien!

— Très-bien! très-bien!... Tout le monde est très-bien. Vous êtes très-bien, je suis très-bien... Cela se conjugue.

— Il a vingt-sept ans.

— Le beau mérite! Moi, j'en ai trente.

— Il a quarante mille livres de revenus.

— Il s'agit de savoir si c'est de l'argent bien placé.

— Trois maisons dans Paris...

— Qu'est-ce que je disais! Je vous demande un peu si un homme qui a trois maisons à surveiller a le temps de s'occuper de sa femme? Je n'ai que trente mille livres de rentes, à la vérité, moi, mademoiselle, mais j'ai tout mis dans les Guanos; c'est sûr, et cela va tout seul. Je sens que je vous rendrais bien heureuse, mademoiselle Clémence, bien heureuse. Si vous tenez toujours ainsi vos yeux baissés, comment voulez-vous que j'y lise votre réponse?

— Je serai franche avec vous, M. Gobet. Je crois bien que je vous dis la vérité trop vite, au gré des convenances, mais ce n'est pas ma faute : nous n'avons que cinq minutes, et en voilà déjà quatre de passées. Je n'ai pas oublié que, seul, vous me faisiez danser à ce casino de Deauville, alors qu'on me laissait sur ma banquette, parce que j'étais trop petite. Quand je vous voyais arriver, mon cœur battait bien

fort et je me sentais comme sauvée. Plusieurs fois, je me suis aperçue qu'on se moquait de votre petite danseuse, et vous, toujours vous la défendiez. Aussi, je vous aimais bien. Vous voyez comme je vous dis toute la vérité.

— Je n'en perds pas une parole, allez! mademoiselle.

— Au départ, ma mère vous a dit le plaisir qu'elle aurait à vous revoir à Paris. Et je vous ai attendu comme un messie! Et puis, jamais on n'a plus entendu parler de vous. Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir? Pendant trois mois, mon cœur a battu à tous les coups de sonnette. Alors, j'ai compris que vous dédaigniez la petite danseuse du Casino.

— Ah! mademoiselle!

— Oui, vous avez joué avec moi comme avec une poupée; et moi, j'en ai fait une maladie. Vous avez bien failli ne pas me revoir en ce monde, allez! Cela a fini par se calmer; et puis, j'ai grandi; et puis, j'ai trouvé que c'était dommage... pour vous, que vous n'ayez pas eu plus de persévérance. L'autre jour, quand je vous ai reconnu, j'en ai eu le sang tout retourné. Aujourd'hui, c'est vous, qui m'aviez oubliée, qui me parlez de tendresse; tandis que moi, qui vous ai tant aimé...

— Eh bien!

— Eh bien! je me demande si je vous aime encore. C'est drôle, n'est-ce pas?

— Répondez oui, mademoiselle, répondez-vous oui! vous n'en aurez jamais de regret. Songez donc, comme ce serait dommage de s'être sincèrement aimés... comme cela... l'un après l'autre. L'amour

est un sentiment qui exige de l'ensemble, beaucoup d'ensemble.

— Je vais bien m'interroger, et, dans quelques jours, si vous n'oubliez pas de venir nous voir, je vous dirai ce que j'aurai découvert.

Madame de l'Échelette revint rayonnante, précédant le commissaire et le contrôleur essoufflés. Elle avait attendu la fin du second acte (Dieu la bénisse!); puis, faisant irruption dans la loge contestée, elle avait expliqué son embarras en termes pathétiques, colorés, émouvants, et enlevé la place. Les usurpateurs consentaient à occuper l'avant-scène d'ailleurs bien mieux en vue.

Il ne nous restait plus qu'à saluer le commissaire et à prendre possession de la position si péniblement conquise.

— Au revoir, monsieur, me dit en souriant le fonctionnaire public. Serait-il indiscret de vous demander copie de ce fameux paragraphe IV de l'article 7 de la loi du 4 ventôse an V?

— Voyant les contrôleurs et les commissaires si obligeants, monsieur, le gouvernement l'a abrogé il y a dix minutes.

— Je crois que c'est, en effet, ce qu'il avait de mieux à faire.

Quelques instants après, la baronne de l'Échelette faisait une entrée triomphale dans le n° 36, entrée presque aussitôt suivie d'un cri de désappointement: le n° 14 était vide. Je passai l'entr'acte à moduler sur tous les tons, comme Rachel, dans la *Juive* : Il va venir, il va venir, il va venir; demandant au ciel qu'il n'en fît rien. Dieu m'entendit. Pendant toute

la durée du siége d'Orléans, le fauteuil demeura vacant. Mme de l'Échelette eût été assise sur un porc-épic en fureur, qu'elle n'eût pas été plus agitée. Ma joie n'avait pas d'égale, Clémence trouvait la pièce digne de Corneille, lorsqu'un grand et gros monsieur s'installa dans le fauteuil n° 14.

— Enfin!... s'écria la mère, épanouie. Elle frotta les verres de sa lorgnette avec vigueur, braqua l'instrument sur son futur gendre et proféra un : « Diantre!... Je le croyais mieux que cela! »

Le nouveau venu avait les joues, les yeux, les cheveux, le nez rouges et violets. Ces nuances archi-épiscopales lui prêtaient une apparence apoplectique absolument dénuée de charme. Il s'essuya le front avec un foulard, ôta avec peine ses gants, qu'il fit sécher sur le rebord du balcon, plaça son chapeau entre ses genoux, sortit de sa poche un journal dont il se fit un éventail, puis, tournant le dos aux loges, il s'éventa à tour de bras.

— « Où diable ma sœur avait-elle les yeux et l'intelligence, le jour où elle m'a recommandé ce pataud? Voyez s'il tournera la tête de notre côté. Il fait aussi bien, du reste. Je n'ai jamais rien vu de si répugnant. Rassure-toi, Clémence.

— Je te jure que je suis tout à fait rassurée, » s'écria vivement la charmante jeune fille. Saisissant les mains de sa mère avec élan, elle me regarda à demi. Je crus entrer en paradis.

Mme de l'Échelette déclara que la pièce, dont elle n'avait vu que les trois premiers entr'actes, était dénuée d'intérêt.

—« On en prévoit le dénoûment. Jeanne d'Arc

sera brûlée, n'est-ce pas? Nous savons cela. Allons-nous-en. » —

Clémence eut beau dire et beau faire, il fallut partir. J'offris à ces dames de les reconduire. Elles acceptèrent. Mon équipage fit bon effet. La baronne me regarda d'un tout autre air. Elle insista pour que je vinsse souvent la voir.

— « Je reçois le jeudi, ajouta-t-elle. Si je vous en préviens, c'est pour que vous évitiez ce jour banal. Venez le soir; nous sortons rarement. » —

Rentré chez moi, je me jetai sur une chaise longue, ivre de tendresse et de joie. Ce que je dépensai de poésie cette nuit-là eût mis à sec Alfred de Musset, Victor Hugo et C^ie^. Ah! Clémence! Si j'avais pu dicter tout ce que tu m'as inspiré pendant ces heures fraîches mais sublimes, je t'eusse immortalisée à l'égal des Laure et des Béatrix.

Je ne me serais certes pas permis, bien que j'en mourusse d'envie, de me rendre le lendemain soir auprès de mon idéal. Après mille débats contradictoires, j'avais fixé au surlendemain ma première visite, et je me demandais ce que je ferais de la vie jusque-là, lorsqu'un commissionnaire... (Dieu bénisse ce digne compatriote de Vercingétorix!) lorsqu'un Auvergnat m'apporta une lettre de M^me^ de l'Échelette.

— « Venez nous voir ce soir, cher monsieur, j'ai mille choses à vous conter, » — m'écrivait ce modèle des mères. Mille choses! Elle avait mille choses à me dire! Une seule m'eût suffi, et elle en avait mille! de quoi remplir toute une nuit de causerie. L'excellente femme!

A huit heures j'étais installé dans un délicieux boudoir Louis XVI discrètement éclairé, bien assis devant un feu doux, entre M^me^ de l'Échelette plus aimable, et Clémence plus belle que jamais. O voluptés de l'intimité ! je vidais votre coupe ce soir-là, rubis sur l'ongle.

— « C'est ma fille qui m'a dit dans la journée : « Maman, il faut écrire à M. Gobet de venir ce soir. « Ça l'amusera beaucoup de savoir tout ce qui s'est « passé. »

— Il s'est passé bien des choses ?...

— De quoi remplir toute une année de la *Revue des deux Mondes*. Je n'aurais pas osé vous déranger, mais Clémence a insisté; et comme j'avais d'ailleurs bien des excuses à vous adresser pour la détestable soirée que nous vous avons fait passer hier, ma foi ! j'ai suivi le conseil de la petite.

J'allais me confondre en remercîments, en protestations; la baronne ne m'en laissa pas le temps.

— Je ne vous cacherai pas que je n'ai pas dormi de la nuit. Je m'étais fait sur le mariage dont m'avait parlé ma sœur des idées auxquelles je n'ai renoncé qu'avec regret. Ce matin, à huit heures, je me suis levée. J'allais écrire à ma sœur,... et de la bonne encre!... lorsqu'on me remit une lettre d'elle. Quatre lignes, seulement : — « Effet foudroyant! Il « est enthousiasmé de Clémence. Attends-nous à « deux heures. Il veut absolument t'être présenté « aujourd'hui. » — Je répondis à ce quatrain par un distique : — « Inutile de te déranger. Jamais ma fille « ne sera l'épouse d'un gorille. » —

— Bravo!

— C'était vif!

— Le cri de la mère!

— Un quart d'heure après, ma sœur entrait chez moi. Je fus froide. — « Je n'ai rien compris à ta ré- « ponse, me dit-elle; le comte a vingt-sept ans, c'est « un charmant cavalier. Il est venu après le second « acte, chez moi, exhaler son enthousiasme. Il était « comme un fou. » — En effet, repris-je, il a disparu pendant le troisième acte. A son retour je l'ai vu. C'est un singe; roux de poil, violet de chair, bouffi, pataud, commun, mal élevé. — « Il y a erreur, re- « prit ma sœur, à deux heures je t'amènerai un des « cavaliers les plus accomplis de Paris. » — Elle me quitta là-dessus et je dis à Clémence : — « Ma chère « enfant, il faut tout prévoir; nous nous sommes « peut-être trompées. Mets ta robe mauve. » —

Le timbre retentit en même temps que sonnaient deux heures et ma sœur fit son entrée au bras du plus adorable garçon qui se pût voir : l'Antinoüs en Hercule, civilisé, dressé par Brummel; fin, élégant, distingué, gracieux!...

En écoutant ce portrait je me sentais glacé. Je ne sais pas ce que je serais devenu sans un sourire de Clémence qui me réchauffa quelque peu.

— Je tombai de mon haut, reprit M^me^ de l'Échelette, et quand j'entendis le comte me dire qu'il ne voulait plus vivre que pour ma fille, qu'il demandait l'honneur de lui être présenté, je crus voir se réaliser le plus merveilleux chapitre des *Mille et une Nuits :* le dénouement de la Belle et la Bête. — « Mon « attention était tellement captivée par mademoi- « selle votre fille, ajouta le comte, de plus en plus

« ému, que je n'ai absolument vu qu'elle dans la « salle. Ainsi, madame, le croiriez-vous? — je vous « en fais bien mes excuses, — je ne vous aurais pas « reconnue. J'ai gardé le vague souvenir d'une « femme respectable mais maigre, couronnée de « cheveux blancs, tandis que votre chevelure brune « n'a pas un fil d'argent à se reprocher. » — Ma sœur alla chercher Clémence. Jamais la petite n'avait été si jolie. Le comte la salua avec un calme qui me surprit, et, sans plus faire attention à elle que si elle n'eût pas été là, il m'adressa de nouveau la parole. Cette attitude me donna le frisson. — « Vous me « voyez tout tremblant, ajouta-t-il, à la pensée de « revoir mademoiselle votre fille. Quel charme! « quelle simplicité! Je ne comprenais pas le bleu « avant d'en avoir vu dans ses cheveux. » — Nous nous regardions tous stupéfaits, car vous vous le rappelez....

— Mademoiselle avait un ruban de velours cerise.

— En effet! Je devinai une navrante méprise. Je vis brusquement m'apparaître, comme de terribles fantômes à l'heure des cauchemars, nos trois prédécesseurs maudits de la veille : la mère osseuse et grisonnante; le mari obèse, tenace et grincheux; la jeune épouse, rayonnante, suave, blonde dans un nuage bleu. Cinq minutes suffirent pour renverser l'échafaudage soigneusement dressé par ma sœur. Il ne restait plus en présence que des gens embarrassés, pressés de mettre fin à une situation des plus fausses. Le comte se retira, la mort dans l'âme; ma sœur en fera une maladie; mes idées n'ont pas encore repris

leur équilibre et Clémence contribue à m'exaspérer en ne cessant pas de rire depuis ce matin. —

La fin de ce récit me transporta au septième ciel. J'en redescendis aussitôt pour offrir à madame de l'Échelette de me substituer au prétendant de la veille.

— « Jeanne d'Arc vous devait un gendre, madame; Jeanne d'Arc s'acquitte envers vous. Je n'ai rien d'Antinoüs, rien d'Hercule, mais je crois avoir quelque chose qui vaut mieux que tout au monde : le consentement de mademoiselle Clémence. » —

C'était trop d'émotions, de surprises, de déceptions, d'espérances en vingt-quatre heures pour la pauvre baronne de l'Échelette. Elle se leva, ouvrit les yeux démesurément, voulut parler, ne le put pas et tomba demi-pâmée dans mes bras.

— « Ma foi ! mon cher ami, me dit-elle en reprenant presque aussitôt connaissance, puisque le sort m'a jetée dans vos bras, embrassez-moi. Dans trois mois vous embrasserez ma fille. »

Quant au fauteuil n° 14, il ne s'est pas tenu pour battu. Il a trouvé moyen de se faire présenter chez nos usurpateurs du n° 36. A en croire les mauvaises langues, le mari eût mieux fait de céder la place. Le n° 36 lui coûtera cher.

LA RÉVISION DES LISTES

PERSONNAGES

MADAME. . . . . 50 ans.
MONSIEUR. . . . . 55 ans.
MADEMOISELLE . . . . . 18 ans.

LA RÉVISION DES LISTES

(Un salon. — Meubles d'ébène recouverts de damas de soie bouton d'or. — Sur la cheminée, une pendule monumentale. Le Gladiateur, approprié aux besoins de l'époque, porte sur son dos un cadran. A droite et à gauche, Hippomène et Atalante continuent leur course insensée devenue plus insensée encore, grâce à l'obligation dans laquelle un fabricant de bronzes, — esprit pratique, — les a placés, de porter chacun une girandole à six lumières. Une table est près du feu; sur la table est une lampe. Madame et Mademoiselle brodent des pantoufles et un bonnet grec pour Monsieur. L'être heureux pour lequel on use tant de laine ronfle dans un fauteuil.)

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR, MADAME, MADEMOISELLE.

MADAME. — Allons, Marie, quitte ton ouvrage. Couche-toi, chère enfant.

MARIE. — Mais, bonne mère, il n'est que dix heures; dans quelques minutes j'aurai fini mon fond.

MADAME. — Ton père est fatigué.

MADEMOISELLE. — Fatigué !... Il dort depuis le dîner.

MADAME. — Ton père travaille beaucoup, et... et puis j'ai à causer avec lui. Va, ma fille, va.

MADEMOISELLE. — Tu te fais bien douce pour me chasser, méchante mère. J'obéis, puisqu'il le faut, Bonne nuit.

(Elle embrasse Madame, puis elle s'approche doucement de son père et le baise sur le front.)

MONSIEUR, se réveillant en sursaut. — Qu'est-ce que c'est?... La rente?... Elle ferme à 62.65... — Tiens! c'est toi, chère enfant; je croyais que c'était mon caissier.

MADEMOISELLE. — Comment! comment! ton caissier? Est-ce qu'il t'embrasse comme je viens de le faire quand il te rend ses comptes?

MONSIEUR. Ah! mais non!

MADEMOISELLE. — A la bonne heure! Je t'y prends! Toi qui soutiens que tu ne dors jamais après le dîner.

MONSIEUR. — Je ne dormais pas... Je ferme les yeux et me recueille, voilà tout. J'ai entendu tout ce que vous avez dit.

MADAME. — Cela peut s'appeler avoir l'oreille fine. Nous avons respecté votre... recueillement. J'ai lu et brodé pendant que Marie achevait son ouvrage et que vous nous faisiez de la musique.

MONSIEUR, impatienté. C'est bon; puisque vous y tenez, mettons que je dormais.

MADAME. — Embrassez votre fille. J'ai à causer avec vous.

MONSIEUR. — Causer!... Est-ce qu'il ne serait pas temps d'aller dormir?

MADEMOISELLE. — Il paraît que le sommeil vient en dormant, comme l'appétit en...

MADAME. — Ce que j'ai à vous dire est très-sérieux.

MONSIEUR. — Diable!... diable!...

MADAME. — Laisse-nous, Marie.

MONSIEUR, avec un soupir. — Bonne nuit, chère fille. Dors bien, puisque, par bonheur pour toi, on n'a encore rien de sérieux à te dire.

SCÈNE II

MONSIEUR, MADAME.

MONSIEUR. — Eh bien !... nous voilà seuls. Quel est cet important secret que vous avez à me révéler?

MADAME. — Je ne sais si vous avez remarqué que notre fille devient femme.

MONSIEUR. — Et jolie femme, qui plus est.

MADAME. — Vous n'avez pas une grosse dot à lui donner; il faut donc que nous fassions quelques sacrifices pour l'établir.

MONSIEUR. — Qu'entendez-vous par là?

MADAME. — C'est bien clair. Si vous donniez un million à votre fille, il est probable qu'on escaladerait les plus hautes murailles, qu'on enfoncerait les portes les plus épaisses, qu'on ferait l'impossible pour vous l'enlever. Vous n'auriez, dans ce cas, qu'à rester chez vous pour être certain d'être attaqué. Mais nous ne donnons à Marie que deux cents maigres, deux cents chétifs mille francs, c'est-à-dire de quoi payer sa couturière, si elle ne va pas trop dans le monde. Il faut donc que nous fassions un peu de bruit pour attirer l'attention de notre côté.

MONSIEUR. — Je commence à comprendre. Votre discours peut se résumer ainsi : A petite caisse, grosse caisse.

MADAME. — Comme on n'escaladera pas nos murailles, il faut les jeter bas; — comme on ne donnera pas de sérénades à notre fille, il faut faire faire chez nous un peu de musique; — comme on ne nous

demandera pas Marie, il nous faut la proposer ; — enfin, comme nous n'avons pas de fortune...

MONSIEUR. — Il nous faut jeter l'argent par les fenêtres.

MADAME. — Autrement dit, il nous faut aller dans le monde et recevoir. Quand donnons-nous notre premier bal ?

MONSIEUR. — Voilà un exposé des motifs un peu radical. Vous me mettez le pistolet sur la gorge d'une façon...

MADAME. — Quand donnons-nous notre premier bal ?

MONSIEUR. — Que diable !... laissez-moi respirer. D'abord, si nous recevons, j'entends repasser nos listes d'invitations avec le plus grand soin. Nous avons pu voir jusqu'ici des gens auxquels nous ne nous soucierions pas de présenter notre fille.

MADAME. — Je suis, quant à cela, entièrement de votre avis, et j'ai là notre dernière liste. Nous allons l'examiner tout de suite, si vous voulez.

MONSIEUR, regardant la pendule avec des yeux langoureux. — Ne ferions-nous pas mieux de nous aller coucher ?

MADAME, sans se soucier de ce que dit Monsieur. — Voyons un peu cela. — D'abord nous avons M. et M^me^ de Préciput.

MONSIEUR. — Merci ! vous débutez bien ! M. de Préciput !... quelle jolie entrée en matière ! Avez-vous donc oublié cette histoire scandaleuse ?...

MADAME. — Quelle histoire ?

MONSIEUR. — Sa femme, une Vecchia, enlevée la veille de ses noces, à onze heures du soir, par un lieutenant de lanciers...

MADAME. — Et après?

MONSIEUR. — Rentrée à six heures du matin après une promenade en chaise de poste, sur la route de Bayonne...

MADAME. — Et après?

MONSIEUR. — Mariée à midi...

MADAME. — Et après?

MONSIEUR. — Après?... Vous êtes trop curieuse. Devinez le reste.

MADAME. — Cela me contrarie beaucoup, ce que vous me racontez là.

MONSIEUR. — Pourquoi cela, je vous prie?

MADAME, avec un soupir d'envie. — Parce qu'elle a les plus beaux diamants du monde... et qu'un bal sans diamants...

MONSIEUR. — Faisons une croix devant les noms douteux; ensuite nous repasserons la liste.

MADAME. — Je ne veux pas recevoir, par exemple, M. et M^me^ d'Almaviva, malgré le faible que vous avez pour eux.

MONSIEUR. — Pourquoi donc cela?

MADAME. — Parce qu'il faudrait inviter aussi le comte Fritz.

MONSIEUR. — Bon! vous croyez à ces bruits-là?

MADAME. — Tout le monde sait que les millions du comte viennent renforcer la médiocre fortune des Almaviva. Ce n'est pas pour les beaux yeux de monsieur que notre richard se ruine.

MONSIEUR. — Que ce soit ou ne soit pas, le comte Fritz est le plus intime ami de notre syndic, et je dois le ménager.

MADAME. — Faisons une croix devant son nom.

MONSIEUR. — Il ne faut pas oublier les Parmesani, parce que...

MADAME. — Vous voulez inviter les Parmesani?

MONSIEUR. — Pourquoi pas?

MADAME. — Je vous conseille après cela de faire le difficile. Des gens dont le nom s'est épanoui dans les colonnes de la *Gazette des Tribunaux!*... Et de quelle façon!

MONSIEUR. — Ils n'ont tué personne, que je sache.

MADAME. — Cela vous suffit!... C'est à merveille. Du moment qu'on n'a pas assassiné, on a droit à tous les égards.

MONSIEUR. — Permettez...

MADAME. — Voilà bien la morale du jour.

MONSIEUR. — Vous allez trop loin.

MADAME. — C'est eux qui sont allés trop loin. Vous ne voulez donc absolument pas vous rappeler les détails de cette affaire, qui, pendant huit jours, a mis la bourse en émoi?—Des actionnaires complaisants...

MONSIEUR. — Eh bien?

MADAME. — Un capital fictif...

MONSIEUR. — Après?

MADAME. — Une assemblée générale frauduleuse.

MONSIEUR. — Mon Dieu! mon Dieu! je sais bien que tout cela n'est pas... très-catholique; que la justice est féroce sur ce chapitre. L'exécution de Parmesani en est la preuve. Mais croyez-moi, un jour viendra où, bon gré mal gré, il faudra consacrer ce qui est une des nécessités de notre époque.

MADAME. — Comme, grâce au ciel, nous n'en sommes pas encore là, mettons une croix devant leur nom et continuons.

MONSIEUR. — Les Urlukoff?

MADAME. — Fi! des intrigants... Une croix.

MONSIEUR. Le comte de Guenilles?

MADAME. — Une croix, une croix.

MONSIEUR. — Madame de Rednose?

MADAME. — J'attendais ce nom-là... J'étais surprise de ne pas le voir venir. Ainsi vous consentiriez à ce que Marie se liât avec cette femme?

MONSIEUR. — Il n'est pas question de cela. Mais enfin tout le monde sait que madame de Rednose fait la pluie et le beau temps chez le...

MADAME. — C'est bon, en voilà assez. N'allez-vous pas m'énumérer toutes les turpitudes dont cette femme s'est rendue coupable?

MONSIEUR. — Enfin!... une croix. Nous verrons ensuite.

MADAME. Quant à la comtesse Van Kulbeck...

MONSIEUR. — La belle Flamande.

MADAME. — Il va sans dire que nous ne l'invitons pas.

MONSIEUR. — Pourquoi ça? pourquoi ça?... Qui aurez-vous de plus à la mode, de plus élégant, de plus...?

MADAME. — Une femme qui fume des cigares, qui escalade les chaises et les banquettes dès le début des cotillons!

MONSIEUR. — Madame Dolce?

MADAME. — Fi! une femme qui chante tous les gnouf-gnouf, tous les sapeurs, toutes les Vénus potagères de la halle à la musique!

MONSIEUR. — Mesdemoiselles Carmenita?

MADAME. — Merci!... des enfants qui vont à la messe

dans un panier à salade qu'elles conduisent, et qui ont fait choix d'une église sur le chemin du turf.

MONSIEUR. — Madame Sedlitz?

MADAME. — Une comtesse qui improvise des pas à faire rougir Thérésa, qui s'habille en homme pour...

MONSIEUR. — Pour?...

MADAME. — Pour aller voir guillotiner.

MONSIEUR. — Mais elles sont dans le mouvement, ces dames; elles marchent avec le siècle; ce sont des progressistes.

MADAME. — Désirez-vous que votre fille entre dans le mouvement?

MONSIEUR, vivement. — Non!... fichtre!... non!

MADAME. — Alors mettons une croix devant tous les noms que vous m'avez cités.

MONSIEUR. — Les Mérové?

MADAME. — Ça n'a pas le sou.

MONSIEUR. — Biffez-les tout de suite. Après?

MADAME. — Nous avons le jeune Bigorre.

MONSIEUR. — Vous savez bien qu'on ne peut plus l'avoir depuis qu'il commandite la petite Louisa des Bouffes-Parisiens.

MADAME. — Une croix à Bigorre. Quant au petit d'Aunis...

MONSIEUR. — Il ne va plus dans le monde.

MADAME. — Il a vingt et un ans à peine.

MONSIEUR. — Ça « l'abrutit », le monde. Il est du sporting-yacking-hunting-cricketting club, et vous comprenez qu'on ne peut pas être partout.

MADAME. — Une croix. — Nous oublions miss Blackchest.

MONSIEUR. — Je ne la recevrai sous aucun prétexte.

MADAME. — Ah ça!... mais... si nous continuons à faire ainsi les difficiles, qui inviterons-nous?

MONSIEUR. — Sommes-nous donc déjà au bout de la liste?

MADAME. — A peu près, et nous avons écarté tout le monde.

MONSIEUR. — Montrez-moi cela. (Madame passe la liste.) Que de croix, bon Dieu!...

MADAME. — Un vrai cimetière.

MONSIEUR. — En sommes-nous donc là? Ah fi! Le vilain bilan!

MADAME. — Remarquez-le du moins, sur cette liste, presque tous les noms sont étrangers.

MONSIEUR. — Oui, c'est une invasion en règle. L'écume avant la vague.

MADAME. — Français!... A la rescousse!

MONSIEUR. — A la rescousse!... s'il en est temps encore.

MADAME. — Dites donc, monsieur.

MONSIEUR. — Madame?

MADAME. — Si nous restions tranquilles chez nous?

MONSIEUR. — J'allais vous le proposer.

MADAME. — Oui, mais... comment marierons-nous notre fille?

MONSIEUR. — Je ne sais, mais, assurément, il se trouve encore de braves garçons pour épouser les honnêtes filles. Après tout, Marie dût-elle mourir vierge et martyre, je ne la lancerai pas dans ce tourbillon. Avant qu'elle épouse un gandin, puisse la dernière écharpe tricolore servir de cravate suspensive au dernier des maires! puissent tous les registres de l'état civil passés, présents et futurs être brû-

lés! puissent tous les cochers fleuris être écrasés par leurs attelages enrubannés!

MADAME. — Puissent tous les poêles, médailles, anneaux et autres bibelots matrimoniaux disparaître à jamais dans les profondeurs de la mer, là où se brisent les câbles transatlantiques!

MONSIEUR. — Puissent les rédacteurs de contrats, notaires, avoués, clercs et procureurs, être noyés dans les flots de leur encre empoisonnée!

MADAME. — Puissent les porteuses de bouquet, les...

MONSIEUR, près de la porte de droite. — Bonne nuit, madame!

MADAME, près de la porte de gauche. — Bonne nuit, monsieur!

LA PRÉVOYANTE

MADAME VÉRONIQUE

Ils habitaient Coutances.

Si vous avez passé rue Quesnel-Maurinière, assurément vous les avez vus tous deux derrière les vitres de leur rez-de-chaussée. Elle occupait depuis cinquante-sept ans la même place, à gauche, près de la croisée. Il lui faisait vis-à-vis depuis vingt-cinq ans, depuis enfin qu'il avait pris sa retraite.

Il avait quatre-vingts ans, M. Anthime Véradet; quatre-vingts ans, ni plus, ni moins. Le voyant si cassé, si débile, si pâle et si ridé, le menton pesant sur la poitrine, faire de longs sommes tout le jour durant dans son grand fauteuil de cuir, tandis qu'elle allait et venait, trottinant l'amble, toujours souriante et empressée, certes, on ne se fût pas douté qu'il était son cadet de cinq ans. Elle avait cependant ses quatre-vingt-cinq ans bien sonnés, madame Véronique; le dernier coup en avait tinté à la Chandeleur dernière.

« — Quatre-vingt-cinq ans, c'est un bel âge!... » disent les gens mûrs qui sondent en tremblant l'avenir incertain. Elle en avait vingt-huit le jour de ses

noces. Vingt-huit ans !... voilà un âge vraiment beau, et pour soi... et pour les autres aussi ! Quatre-vingt-cinq ans ne lui feront jamais sérieusement la concurrence.

C'était, ma foi ! un gentil couple en 1817 que M. et Mme Véradet. M. Lehoudé, le propriétaire des *Trois-Mages,* en face Saint-Pierre, bien qu'il n'eût alors que dix ans, est là pour vous le dire. Lorsqu'ils se rendaient à la paroisse chaque matin pour saluer Dieu, jamais il ne les voyait passer sans s'écrier :

« — C'est à n'y pas croire, monsieur, comme on « change ! Le 27 avril, monsieur, le 27 avril 1817, « le jour de leur noce, monsieur, vrai comme il y a « un Dieu, Vénus et Apollon les auraient rempla- « cés à l'église le matin, au bal le soir, que tout le « monde s'y serait trompé. Sauf le costume, bien « entendu ! Sauf le costume. Et je puis en parler « savamment, monsieur... j'y étais. »

Jamais le Dieu vrai, jamais divinité païenne ne furent l'objet d'un culte plus fervent que celui rendu par dame Véronique à son époux. Bien des fois, dans son paradis, le bon Jésus, à part lui, a dû se dire : « — Il a de la chance, vraiment, ce M. Anthime Vé- « radet ! Depuis que, grâce à mon père, l'homme est « homme, j'amais aucun ni aucune de sa race ne « nous ont servis si fidèlement. »

Ce n'est pas que la pauvre femme eût le cœur romanesque ou l'imagination ardente ; ce n'est pas que son Dieu fût d'essence supernaturelle. Anthime et Véronique étaient de braves gens faits d'une honnête pâte, sans finesse ni mélange, loyaux à outrance, ignorants du mal, ayant vécu de la vie droite, naïfs

au gré des uns, sublimes au gré des autres, suivant que les uns et les autres qui les jugeaient étaient de mauvaises ou de bonnes gens.

Ils avaient traversé de mauvais jours tout comme nous autres. Les douleurs partagées au lieu de les aigrir les avaient encore rapprochés. Aussi, voyant que rien n'y faisait, et qu'après comme avant les deux bonnes gens s'adoraient à plein cœur, la malechance s'était lassée et avait été chercher d'autres victimes.

Ils menaient une existence douce, régulière, monotone, qui eût rendu fous les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'espèce humaine, parce que ces quatre-vingt-dix-neuf centièmes, au lieu de faire sagement de la tendresse le principal de leur vie, ne voient en elle qu'un sentiment de luxe absorbant jusqu'à quarante ans, ruineux de quarante à soixante, puis encombrant. Ils vivaient l'un par l'autre, friands de concessions; dualité humaine aussi indissoluble que la trinité sainte, mystère d'amour indéchiffrable pour le vulgaire.

L'écrin dans lequel reposaient ces deux bonnes âmes était le plus simple du monde. C'était une petite maison blanche aux boiseries grises, au pignon pointu, avec de lourds tenons de fer saillants et découpés en trèfle, solides et massifs comme s'il se fût agi pour eux de consolider quelque ruine cyclopéenne. A l'ombre du faîtage en surplomb, une fenêtre frangée de glycines servait de cadre, le matin, à une fillette de dix-huit ans dont je vous parlerai tout à l'heure, et qui remplissait dans la maison les fonctions multiples de fille d'office, de cuisinière,

de secrétaire, de femme de charge, d'infirmière et d'enfant gâté.

Au premier étage, trois fenêtres occupaient la façade. Les deux de droite étaient celles du maître du logis; la dernière approvisionnait d'air et de soleil la chambre à dormir de dame Véronique. L'étage par excellence, l'étage préféré, était le rez-de-chaussée.

La cuisine donnait sur le jardinet. Elle était rafraîchie l'été durant par le feuillage des vignes qui couraient sur la façade et qui, devant les croisées, étendaient un beau rideau vert qu'empourprait l'automne. A droite, la buanderie aux senteurs de lavande; le puits à la margelle usée, rempli de scolopendres et de capillaires à la tige grêle et noire, au feuillage mince et transparent; à gauche, sous le hangar, le bois entassé, les falourdes et les outils mignons de jardinage que dame Véronique maniait encore dans les grands jours; le jardin aux plates-bandes bordées de thym, avec ses quatre cerisiers plus chargés d'oiseaux pillards que de cerises, avec ses espaliers fameux dans la contrée sur lesquels des gens dignes de foi ont vu, à plusieurs reprises, dans le courant de leur longue vie, des abricots qui eussent été parfaits si le vent les avait épargnés; puis les hortensias bons enfants, vivant, compères et compagnons, avec les laitues et les raves; la tonnelle tout habillée de vigne folle, au fond de laquelle, dominant le banc de gazon, un *fidèle berger* de plâtre colorié rêve à quelque *Estelle* de terre cuite, le coude en l'air, appuyé intentionnellement sur une bêche veuve de son manche depuis vingt-sept ans.

Tout ce côté de la maison était le domaine de Mlle Pélagie. Là s'épanouissaient dans toute leur gloire ses fiers dix-huit ans, son visage frais aux grands yeux bleus, aux lèvres rouges ; là resplendissaient les blancheurs de sa chair lorsque, les jours de lessive, retroussant ses manches, accrochant son fichu aux branches, elle donnait à baiser au soleil ses bras aux fines attaches, ses épaules délicieusement escortées.

Sur la façade, dans une grande pièce boisée aux panneaux Louis XV, badigeonnée de gris des plinthes jusqu'aux frises, vivaient, du lever au coucher, Anthime et Véronique. Un buffet chargé de faïences rouennaises et de pichets d'étain, une table ronde à rallonges, eussent indiqué que l'on était dans la salle à manger, si des portraits de famille, un tête-à-tête et des fauteuils de velours d'Utrecht n'avaient revendiqué les droits du salon. Une bibliothèque, un bureau à cylindre, une table à ouvrage, achevaient d'enlever à cette pièce tout caractère spécial.

Près de la fenêtre de gauche trônait Mme Véronique Véradet, le chef orné d'une cornette empesée emprisonnant soigneusement ses cheveux, le front ceint d'une couronne de percale tuyautée, blanche à plaisir, vêtue invariablement, de la Toussaint à la Quasimodo, d'une robe de mérinos noir ; de la Quasimodo à la Toussaint, d'une robe de mérinos olive.

En face d'elle, la tête inclinée, ronflant sans vergogne, dormait Anthime Véradet. Tous les quarts d'heure pour le moins, son bonnet grec glissait de son front dénudé sur le parquet. Chaque fois que se reproduisait cette chute, sans pour cela froncer le

sourcil, dame Véronique se levait, ramassait la coiffure conjugale, la replaçait doucement sur le front du dormeur. Celui-ci, ouvrant un œil reconnaissant, prononçait d'une voix émue cette phrase toujours la même : « Dieu vous le rende ! » et la bonne dame répondait avec des larmes dans la voix : « Il n'y a pas de quoi, mon ami ! » Puis elle retournait s'asseoir auprès de la croisée.

Il en fut de même pendant vingt-cinq ans. On n'en fait plus de ces ménages-là.

Sur chaque croisée, durant l'hiver, en quête d'un rayon de soleil, accompagnant les passants d'un regard mélancolique, se tenait un chat. Celui de Mme Véronique était roux et s'appelait Robinson ; celui d'Anthime était noir et répondait au nom de Vendredi... les jours où il daignait répondre. Dès que venait l'été, les deux parasites en quête de fraîcheur se réfugiaient au plus profond des caves. Ils étaient remplacés par deux pots de fleurs qui contenaient toujours : celui de gauche de la giroflée, celui de droite du réséda.

Cela est douloureux à dire, mais il faut le reconnaître, le bonhomme Véradet était devenu absolument nul. Il fût mort de besoin devant une table somptueusement servie si sa Véronique n'avait pas été là pour l'asseoir, nouer sa serviette, lui mettre la cuiller entre les doigts, et ainsi de suite. Elle le levait, le lavait, l'habillait comme elle eût fait pour un petit enfant. Sans compter que le despote n'eût pas accepté d'autres soins que ceux de sa femme. Il fût certainement mort de faim et de froid avant de rien prendre d'une autre. Moi, j'eusse appelé cela

de l'égoïsme; la douce vieille le baptisait sincèrement du nom de « tendresse exclusive ».

Elle avait entendu dire ces deux mots au docteur Frébault. (C'était en 1836... ou 37.) Ils lui avaient plu; elle les avait adoptés sans trop les comprendre. Ils étaient de la maison depuis ce temps-là.

« — Vous vous fatiguez, madame Véradet, prenez « garde! lui disaient ses voisines. M. Anthime n'est « pas raisonnable d'abuser de vous comme il le fait.

« — Bah! laissez faire le pauvre cher homme; il « n'a plus longtemps à m'avoir près de lui et j'aime « *sa tendresse exclusive.* »

Lorsqu'elles avaient entendu ces mots, les voisines savaient qu'elles n'auraient que faire d'insister.

Or, il y a un an, — pas précisément un an, c'était en juin, vers la Saint-Claude, — la bonne dame devint soucieuse. Une crise catarrhale plus aiguë que les précédentes l'avait clouée dans son alcôve. Tant qu'elle y demeura étendue, il ne se passa pas une heure sans qu'elle se préoccupât douloureusement du sort de son mari. A voir comment les soins se répartissaient dans la maison, on eût facilement pu croire que M. Véradet était le malade. Elle ne fut pas moins de trois longues semaines au lit à souffrir et à se morfondre. Tandis que la vieille de plus en plus inquiète rognait quelques sommes à ses nuits, le bonhomme en ajoutait à ses journées ; aussi le temps ne lui parut-il pas trop long.

A partir de cette époque, dame Véronique demeura songeuse et muette, absorbée à ce point de laisser cinq fois sur dix la calotte indocile de M. Véradet se morfondre sur le plancher au lieu de la remettre

pieusement en place. Les repas si animés autrefois étaient mornes et interminables. Pélagie avait beau se surpasser, faire des galettes de sarrasin fines comme de la dentelle, accomplir des reprises introuvables, acheter des poulardes grasses un franc trente-cinq centimes, terminer sa lessive vingt-quatre heures plus tôt que d'ordinaire, rien n'y faisait. Dame Véronique ne sortait pas de sa rêverie. Les choses en vinrent à ce point, que M. Véradet lui-même s'en préoccupa, et qu'un soir après souper, entre deux siestes, il s'écria :

« — Ah ça! ma bonne amie, qu'est-ce que tu as? Depuis quelque temps tu n'es plus la même. Toi, si en train d'ordinaire, si allante... si venante, tu ne résonnes pas plus dans la maison qu'une clochette sans battant. Si tu es malade, il faut le dire.

— Je t'assure, Anthime... murmura madame Véradet toute confuse, en s'asseyant sur une chaise basse auprès de son mari.

— Nous inviterons à dîner M. Frébault pour dimanche, et, au dessert, tu lui expliqueras ce que tu ressens. C'est un bon vivant, le docteur Frébault; eh bien! nous lui ferons boire de notre meilleur, et Pélagie fera des œufs à la neige. Je ne veux rien épargner pour que tu te portes bien; tu m'entends?

— Mon ami, nous n'avons que faire d'inviter le docteur. Ce qui me préoccupe ne le concerne pas..... pour le quart d'heure.

— Ce qui te préoccupe? Tu vois bien que quelque chose te préoccupe, et tu ne m'en parles pas! Ah! c'est mal cela, Véronique; c'est mal de me reprendre ta confiance à quatre-vingts ans.

— Eh bien ! en voilà une idée! Tu as donc perdu la tête ? Moi !... je n'aurais plus confiance dans mon Anthime ! Est-ce que cela se pourrait?

Et elle lui prenait les mains, et elle les baisait avec tant de chaleur que le bonnet grec en perdait l'équilibre. Lorsque cette première émotion se fut un peu apaisée :

— Ce n'est pas là que gît la peine, mon pauvre vieux, reprit la bonne dame. Si je ne t'en parle pas, c'est que j'ai peur de te faire trop de chagrin.

— C'est donc quelque chose qui t'atteint seule, dis?

— Ce sont des pensées que j'ai eues le mois passé pendant que j'étais malade.

— Quelles pensées?

— Si je les dis, tu vas te mettre martel en tête.

— Est-ce que je suis un enfant?

— Parler de la mort ça ne fait pas mourir, au contraire, dit la vieille en baissant la voix.

— Ah !... c'est de la mort que tu désires me parler? reprit M. Véradet subitement refroidi.

— Dame ! mon pauvre homme, c'est une chose à laquelle il faut penser; surtout à nos âges.

— Nos âges !... nos âges !... Il me semble que nous nous portons bien. Quelle turlutaine t'es-tu donc mise en tête pour nous faire du chagrin? La mort peut venir, nous sommes dans d'excellents termes avec le bon Dieu. Ce n'est pas la peine de se mettre à chaque instant devant son miroir pour s'y faire la grimace.

— Si nous devions partir ensemble, mon pauvre vieux, je ne serais point préoccupée; mais, lorsque je me suis vue couchée dans mon alcôve, le mois passé,

sans pouvoir remuer ni pied ni patte, je me suis rappelé bien des fois que j'ai cinq ans de plus que toi.

— Cinq ans!... Ne voilà-t-il pas une belle affaire!

— Je me suis demandé ce que tu ferais sans moi.

— Je te suivrai de si près que ce n'est pas la peine d'en parler, car tu ne crois pas, je suppose, que je croupirai seul longtemps dans ce fauteuil, n'est-ce pas? Ce serait trop bête; et puis enfin... Pélagie me restera.

— Pélagie... Pélagie est une enfant, et puis elle n'a pas l'habitude.

— Elle la prendra; tu l'as bien prise. Ah ça! où veux-tu en venir? Tu désires peut-être que je me remarie!

— Écoute-moi sérieusement, Anthime, cela est grave. Je ne veux pas que tu sois trop ennuyé au moment de ma mort.

— Comment?...

— Je veux bien que tu aies du chagrin; il faut bien que je le veuille! mais je ne veux pas que tu aies du tracas; tu me comprends?

La voix de la bonne vieille était douce, douce, comme si elle eût voulu rassurer un petit enfant. Elle caressait les deux mains du vieillard, elle le regardait avec anxiété, et lui l'écoutait tout ému. De grosses larmes roulaient dans le dédale de ses rides. La pauvre Véronique les essuyait avec autant de piété vraiment que dut en mettre sa sainte patronne, lorsqu'elle toucha du suaire le visage du Sauveur.

— Tu me fais mal, tu sais, avec toutes ces histoires.

— Il faut que j'achève, maintenant que j'ai commencé. Et puis... il y a encore une chose qui me tourmente. C'est un enfantillage, mais qu'est-ce que tu veux ? c'est plus fort que moi. J'ai peur que tu portes mal mon deuil.

— Quelle idée !...

— Ce n'est pas par vanité, bien sûr ! Je n'ai pas besoin de te le dire, mais on en pourrait jaser. C'est si petit, Coutances ! Un mauvais bruit a bientôt fait le tour de la ville. « — Voyez donc ce Monsieur Véra- « det, lui qui avait l'air de tant aimer sa Véronique ! « Il ne se soucie pas plus de son souvenir que de rien « du tout. Il ne respecte même pas son deuil. »

— Si je savais qu'on dît une chose pareille, je...

— Qu'est-ce que tu pourrais faire, mon pauvre vieux ? Tu n'aurais qu'à plier sous le chagrin, et je ne veux pas qu'on te fasse de la peine. Écoute-moi... mais là... avec calme, avec sang-froid.

— Qu'est-ce que tu vas me dire ? Tu me fais peur.

— Si je ne te vois pas calme, moi, d'abord... je ne te dirai rien.

— Je suis calme, affreusement calme.

— Eh bien ! si tu voulais être très-raisonnable, ne pas te faire des idées noires mal à propos... si tu voulais me rendre le repos et que notre maison reprît son train accoutumé, tu me laisserais... sans en rien dire à personne, bien entendu !... avec Pélagie qui m'aiderait... tu me laisserais tout préparer pour mon enterrement.

— Jésus Dieu ! qu'est-ce que tu me dis là ?

— Je disposerais tout pour ton deuil. Nous coudrions cela, nous deux Pélagie, et nous placerions

le petit trousseau, au fur et à mesure, dans une caisse... en attendant.

— Mais c'est atroce!...

— Pas du tout. Ce sont des idées qu'on se fait. Que nous tirions l'aiguille sur du blanc, du bleu ou du noir, est-ce que cela n'est pas la même chose? De cette façon, tout sera en ordre au temps voulu. Je partirai plus calme si je puis me dire : « Ce pauvre « Anthime! il aura bien du chagrin de ne plus me « voir tournailler autour de lui ; mais du moins tout « continuera de marcher comme il faut.. et on ne « lui fera pas de misères. » — C'est convenu, n'est-ce pas?

— Tu me fends le cœur, je te dis.

— A cette condition, tu me reverras enjouée comme au temps passé. Je ne vivais plus depuis que cette maudite préoccupation me serrait la cervelle. Tu vas me permettre aussi de styler Pélagie. Je ne veux pas qu'elle fasse son apprentissage en mon absence. Tu verras comme tout va bien s'arranger! C'est-à-dire que tu ne t'apercevras presque pas de mon départ.

Le vieux se leva lentement et se laissa glisser aux pieds de sa doyenne. Elle voulut le redresser, elle ne le put pas, tant il l'étreignait fortement. Ils restèrent ainsi dans les bras l'un de l'autre pendant quelques minutes. Quand il releva le front :

— Est-ce convenu? lui dit-elle à demi-voix.

— Fais ce que tu voûdras. Tu as toujours été l'esprit de la maison aussi bien que le cœur. Poursuis ta tâche à ta guise. Tu sais ce qu'il faut faire en tout, mieux que moi.

A partir de ce jour la maison redevint souriante comme au meilleur temps. Le bonnet grec de M. Anthime ne pouvait pas faire un mouvement sans que Véronique fût aussitôt debout. Il fallait qu'un plat fût absolument cru ou brûlé, qu'une reprise bâillât dès la première heure, qu'un poulet maigre coûtât plus de cinq francs pour que Pélagie ne reçût pas de compliments. Robinson et Vendredi vivaient de blanc de volaille. L'âge d'or avait sa renaissance.

La caisse de Mme Anthime se remplissait petit à petit. Tout se faisait si gaiement que le vieilard eût oublié la tâche que s'était imposée sa prévoyante épouse, s'il ne lui avait pas fallu à chaque instant essayer quelque vêtement funèbre. Véronique se confondait alors en excuses.

« — Je t'ennuie, mon pauvre ami. C'est que, vois-tu, nous n'avons pas l'habitude de coudre dans le drap, et c'est dur en diable! Et puis j'y mets de l'amour-propre. Dame! cela se comprend, je veux que tu sois gentil dans ton deuil. J'ai bien le droit d'être un peu coquette. »

Tout cela fatiguait bien un peu le bonhomme, mais jamais il ne lui arriva de se plaindre. Quand les larmes lui venaient aux yeux, bien vite il détournait la tête. Tout ce deuil en le touchant lui donnait le frisson, mais si Pélagie lui disait : « — Vous avez « froid, monsieur? » — il se contentait de répondre : « — C'est la petite mort, parce que tu m'as cha- « touillé. »

Mme Véradet acheta un terrain dans le cimetière, fit graver sur une plaque son nom et celui de son mari « pour n'avoir pas à y revenir. C'est si triste,

« ces détails, qu'on aime bien que tout soit fini pour « n'avoir plus à y penser. » Elle rédigea une longue pancarte d'instructions, de renseignements spéciaux, un manuel du veuf, le plus complet qui eût encore été dressé. Elle plaça en dernier, dans un coin de la caisse, le brouillon des lettres de faire part et tout un paquet de bandes avec les noms des *invités* tracés de sa main.

Quand tout fut prêt, il arriva une chose que la prévoyante Véronique n'avait pas prévue.

A force d'essayer son deuil, de se déshabiller, de se rhabiller à chaque instant « pour que cela allât bien », monsieur Véradet prit froid. C'est le 18 mars qu'il se mit au lit. Il ne fut malade que trois jours. Le 21 il était sous terre.

Pauvre Véronique! On n'a encore pu obtenir d'elle que ces mots :

« — Ce qui me console, c'est que j'ai vu mon pauvre Anthime vêtu de deuil comme il l'eût été si je l'avais devancé dans la tombe... ainsi que c'était mon droit. Ça lui allait comme un gant! »

POUR LA SAINTE CAUSE

I

La maréchale, princesse de Tilsitt, est de retour. Elle s'est réinstallée dans son petit hôtel de l'avenue Portalis. Guy de Cléry, marquis d'Augsbourg, l'a devancée de vingt-quatre heures. La baronne de Saint-Claude, la comtesse O'Tempora O'Mores, la marquise de la Tour de Pise, la vicomtesse Ramponneau de Saint-Émilion, la duchesse Candide de la Villette, mistress Royle, ont repris leurs quartiers d'hiver.

Paris leur semble bien triste. Elles lui trouvent un faux air de sous-préfecture. Comment réagir? On ne peut cependant pas aller voir tous les soirs la *Fille de madame Angot!* — L'Opéra,... le vrai, est brûlé; les Italiens ne sont qu'entr'ouverts; *Monsieur Alphonse*, c'est bien sérieux; *Jeanne d'Arc*, c'est bien moral; les *Merveilleuses*, c'est bon pour une fois; l'*Oncle Sam*, on en a vu bien d'autres; le bois est bien désert; les églises, on s'y enrhume; les ministères sont

en province; et puis, les ministres, on en change comme de linge : ce n'est jamais celui qui vous invite qui vous reçoit.

Que faire ? Que devenir ? Problèmes terribles ! C'est à donner sa langue au premier venu.

La maréchale est seule avec Cléry. Il est six heures.

— Cléry ?

— Madame la maréchale ?

— Si cela continue, je ferai quelque mauvais coup.

— Ah ! enfin ! Vous allez donc vous y décider.

— Si je m'ennuie, c'est votre faute.

— Oh ! princesse ! si vous me laissiez faire !

— Faire quoi ? Je vous laisse faire. Qu'est-ce que vous voulez faire ? Si cela doit m'amuser, Cléry, de grâce, faites-le vite.

— Je ne suis pas moins pressé que vous, princesse; cependant... les convenances exigent...

— Que vous soyez ennuyeux comme les autres, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas comment ont été les autres en pareil cas.

— Cléry, nous allons nous fâcher.

— Si j'étais certain que cela pût vous distraire.

— N'intervertissons pas les rôles, mon cher ami. Quand il me plaît d'être de mauvaise humeur, j'ai le maréchal qui me sert à cela. Si vous devenez ennuyeux, vous ferez double emploi, et alors !... défiez-vous. Vous méditez, je ne le vois que trop, de me régaler d'un assortiment de devises de mirliton, toutes plus tendres les unes que les autres. Je vous demande grâce. Ne mirlitonnons pas, Cléry, voulez-vous ? A dire le vrai, mon ami, ma vive affection pour vous

vient, en grande partie, de ce que vous n'êtes pas un homme pour moi.

— Bien obligé!

— Ne vous récriez pas. Des hommes, on en voit partout. Cela grouille, pullule... c'est à ne savoir qu'en faire. Tandis qu'un ami désintéressé comme vous l'avez été jusqu'ici, voilà ce qui est rare! Ne compromettez pas votre beau passé. C'est que c'est vrai, cela! vous êtes tous les mêmes : dédaigneux de l'amitié des femmes, ce rarissime trésor dont vous êtes indignes; friands d'amour, cette sublime niaiserie dont les plus misérables sont les plus prodigues. Vous considérez les témoignages d'amitié comme les bagatelles de la porte, la parade avant le spectacle, et, tous, vous ne songez qu'à entrer dans la baraque.

— Baraque!... Oh! princesse! Quelle irrévérence!

— Je crois, en effet, que j'ai été un peu loin. Mais aussi c'est votre faute, insupportable personnage. Vous me faites dire des choses!... Voyons, Cléry, un bon mouvement. Puisez dans votre cervelle, si votre cœur est à sec, de quoi nous faire un peu revivre. Le maréchal ne veut pas que l'on danse chez lui cet hiver, et cela se conçoit. Il interdit également les spectacles. Faire faire de la musique, grand merci! Je ne pardonnerai jamais aux pianos leur sot et inutile tapage. Donc, pas de danse, pas de spectacle, pas de concert, et les assemblées de bienfaisance sont devenues d'un sérieux!... à rendre des points aux conférences de Notre-Dame. Que faire, mon ami, que faire? Triste temps que celui où l'on ne parle que politique !

— Bah! il y a manière d'en parler. Mais, à propos, princesse, pourquoi ne vous lanceriez-vous pas dans la politique?

— Je n'y ai jamais rien compris.

— Bravo! Cela équivaut à un brevet de capacité.

— Le fait est que si l'on en juge par les résultats...

— Vous devriez conspirer, princesse.

— Vous plaisantez.

— Pas le moins du monde. Je vous parle très-sérieusement.

— Conspirer!... Mais c'est très-difficile, cela.

— Le difficile n'est pas de conspirer, c'est de réussir. Et comme le succès vous est absolument indifférent, il ne reste plus pour vous que le côté amusant de la chose.

— Conspirer?...

— Il y a là de quoi vous distraire pendant toute la saison. Vous avez une grande influence dans le monde parisien, vous allez y mettre tout sens dessus dessous. Il ne faut pas qu'une valse, qu'un cotillon s'achèvent sans avoir procuré quelque nouvelle recrue à la sainte cause. Vous verrez comme ce sera amusant. Conciliabules secrets, séances de nuit, alphabets mystérieux, insignes...

— Oui! oui!...

— Rendez-vous nocturnes...

— Ah bah!

— Au profit de la sainte cause, bien entendu. Plus on se compromettra, plus on sera héroïque et admirée.

— C'est l'accès d'un nouveau monde que vous m'ouvrez là, Cléry.

— La politique, voyez-vous, princesse, est une sauce qui permet de manger tous les poissons. Tant pis pour ceux qui avalent les arêtes! Dans ce moment, où vous vivez encore en dehors du machiavélisme, tout est pour vous matière à scandale; votre existence se passe à côtoyer des précipices. Ainsi, par exemple, que l'on entrevoie chez vous, la nuit, dans votre chambre à coucher...

— Quoi donc?

— Le marquis de Cléry, votre serviteur, ici présent; je parie qu'on trouve cela extraordinaire.

— Tiens! Je trouverais plaisant qu'on ne le trouvât pas.

— Oui, mais!... conspirez; tout change. Le marquis de Cléry se transforme en agent, en émissaire que vous avez appelé, au risque de vous perdre, pour un conciliabule secret. Aussitôt, la sainte cause vous glorifie; elle chante vos louanges et vous devenez invulnérable. Que faisaient, la nuit durant, Saint-Mégrin chez la belle duchesse de Guise? De la politique. Et Raoul aux pieds de Valentine, pendant la nuit de la Saint-Barthélemy? De la politique, selon saint Scribe. Et la Mole, chez Marguerite de Navarre? Encore de la politique, toujours de la politique.

— Cela ne leur a guère réussi.

— Parce qu'ils n'ont pas su s'y prendre. L'histoire et la poésie en ont fait des héros.

— Et puis d'ailleurs, là n'est pas la question.

— Commençons par lever une armée. Nous verrons ensuite ce que nous en pourrons faire.

— Est-ce qu'il faudra combattre le gouvernement?

— Il serait assurément plus original de le soutenir. Cela, nous le déciderons le jour de la réunion préparatoire.

— Plus j'y songe, plus votre idée me sourit. Nous allons d'abord lancer nos convocations.

— Soit.

— Si nous nous servions d'un alphabet hiéroglyphique ? Cela aurait plus de cachet.

— Oui, mais les destinataires, les futurs conjurés qu'on n'aurait pas prévenus n'y comprendraient rien. Faites vos invitations de vive voix.

— Oui, vous avez raison. On ne saurait être trop prudents. Nous pouvons, par exemple, arrêter dès à présent l'ordre du jour de la prochaine séance ?

— Rien ne nous en empêche. L'important est de rester dans le vague le plus possible. *Primo*, « nomination du bureau ». Il faut toujours commencer par là.

— Il va sans dire que vous serez secrétaire.

— Si vous êtes présidente.

— Je le serai.

— Bon ! *Secundo... secundo ?...* Nous pouvons mettre là : « Exposé des motifs ». Cela est sérieux et n'expose pas. On se sert beaucoup de cette phrase à la chambre.

— Oui, cela a bon air. Va pour : « Exposé des motifs ». Et *tertio ?*

— Vous tenez au *tertio ?*

— Assurément. Avez-vous jamais vu un ordre du jour n'avoir que deux articles ?

— Eh bien ! mettons... « Souper ».

— Bravo ! le souper masquera la situation. Envoyez

vite les convocations à nos six amies. Réunion chez moi à deux heures du matin ; deux heures du matin!... Est-ce assez mystérieux!

— Je vous l'ai dit : Vous êtes née pour conspirer.

— Je commence à le croire. Recommandez de venir en voiture banale; les valets de pied sans livrée.

— Bien entendu.

— On entrera par la porte secrète.

— Comment ! princesse, vous avez une porte secrète, et il faut que vous conspiriez pour que je l'apprenne? Oh ! princesse !... que c'est mal !

— Mais je n'ai pas de porte secrète, mon ami; j'en ferai faire une. On la percera près de la porte cochère.

— Ce sera plus facile à trouver. Pas d'hommes, bien entendu ?

— Vous seul, et c'est assez... jusqu'à nouvel ordre. Ah! tenez, Cléry, vous me sauvez. J'aurais fait quelque sottise sans vous.

— Sans moi ! Oh ! pas sans moi, princesse. Donnez-moi la préférence.

— Vous n'êtes pas sérieux, mon ami. Songez que nous conspirons. C'est grave, cela ! Pensez à la sainte cause. Ah ! à propos, Cléry, cette sainte cause, quelle est-elle?

— Nous la choisirons le jour de la première séance.

— Voilà qui est parfait. On ne nous accusera pas de parti pris. A huitaine, Cléry.

— A huitaine, madame la maréchale.

II

Chez la maréchale, tout se prépare à la fois pour la conjuration et pour le souper. Il est une heure du matin. Dans quelques instants les conjurés seront réunis. La façade de l'hôtel est sombre. Les gardiens de la paix qui passent accouplés ne se doutent pas des dangers que courent... on ne sait encore ni qui, ni quoi.

La maréchale a dû renoncer à faire percer une entrée mystérieuse près de la porte cochère. Viollet-le-Duc a demandé quinze jours; et ce n'est pas trop quand on pense que la princesse voulait que l'on sculptât, sur le fronton, ses armes à moitié cachées par une guirlande de pavots, emblème nocturne; sur les panneaux, un lion et un coq, emblèmes de force et de vigilance; et que sur le heurtoir s'enroulât un serpent, symbole de prudence et de ruse.

Dans toute la largeur de la rue, devant l'hôtel, la maréchale a obtenu que l'on étendît une épaisse couche de paille. Aussi, est-ce en sourdine que roulent, l'un après l'autre, les coupés sombres des conjurées.

Et n'allez pas croire qu'il suffit de tirer la bobinette ou de montrer patte blanche pour être admis. Oh! que non! Le marteau fait entendre neuf petits coups secs qui reproduisent le rhythme de la célèbre phrase de Guillaume Tell : « Si parmi nous, — il est — des traî — tres. » Alors seulement la porte s'en-

tr'ouvre et le dialogue suivant s'échange à voix basse.

— Voyageur, d'où viens-tu?

— Je viens du pays de justice.

— Quel est ton but?

— Purifier le temple, brûler l'encens où souffle la peste.

— Bon voyageur, sois admis!

— Prenez garde, il y a trois marches, ajoute obligeamment le marquis de Cléry, qui préside à l'entrée des conjurées.

La porte retombe lourdement. Un bruit de gong se fait entendre.

— Une! — Une!! répond l'écho. — Une!!! murmure une voix lointaine.

Un nègre apparaît aussitôt, couvert de vêtements sombres. Il tient une torche et précède l'initiée.

— Suis! — suis!! reprend l'écho. — Suis!!! murmure la voix mystérieuse. Puis la lueur vacillante et le bruit des pas se perdent sous la voûte.

Le marteau retentit de nouveau. Le dialogue se répète, la porte se referme, le gong gémit :

— Deux! — Deux!! répond l'écho. — Deux!!! murmure la voix lointaine. Puis un second nègre apparaît, porteur d'une seconde torche.

Six fois la cérémonie se renouvelle; nègres et initiées s'enfoncent dans les ténèbres. Alors, les chaînes sont tendues en travers des portes, et les dogues norwégiens, enlevés à poids d'or au jardin d'acclimatation, sont lâchés dans les cours. Les conjurés sont bien gardés.

La duchesse Candide de la Villette est arrivée la

dernière. Le bruit du gong l'a fait frissonner; la vue du nègre l'a fait reculer; l'odeur de la torche l'a fait tousser: les voix lointaines l'ont épouvantée; l'arrivée de Cléry l'a rassurée.

— Ah! vous voilà, mon ami. Au nom du ciel, ne me quittez pas; je meurs de peur.

— Ne tremblez pas ainsi, duchesse. Vous ne courez encore aucun danger.

— Nous allons courir des dangers? de grands?... de sérieux dangers?

— Assurément. Il est impossible de conspirer convenablement, sans faire le sacrifice de sa vie.

— Voilà ce que je craignais. Vous me demandez précisément le sacrifice qui me coûterait le plus. La vie!... mais songez donc, Cléry! c'est si bon, la vie! On en peut tirer un si doux parti! Non, non. Décidément, j'aime mieux m'en aller.

— Voyons, duchesse, du calme, du sang-froid.

— Vous en parlez bien à votre aise. S'exposer à la mort, à être défigurée peut-être!... Et tout cela pour des bêtises... Grand merci!

— Je vous jure que vingt fois dans votre vie vous vous êtes plus exposée que nous n'allez le faire; et vous vous en êtes toujours si bien tirée!...

— Avouez que ce serait dommage si je mourais.

— J'en mourrais.

— Bah! Vous dites cela, et je suis certaine que le moment venu, vous n'y penseriez plus... « Une invitation antérieure... »

— Vous me calomniez. Et si vous voulez qu'à l'instant...

— Grand merci! J'ai trop besoin de vous pour le

quart d'heure. Promettez-vous de me prévenir quand il sera temps de frémir?

— Je vous le jure.

— J'y compte. Comme vous marchez loin de moi, Cléry! Rapprochez-vous... encore, encore. On dirait que c'est vous qui avez peur, maintenant. Prenez ma main. A la bonne heure!

Il s'en faut de peu que la pauvre conspiratrice n'achève le chemin dans les bras du chef de la Sainte-Ligue.

— Comme j'ai bien fait de me confesser ce matin! soupire la duchesse, plus morte que vive.

— Vous devez vous sentir plus légère?

— Ah! mon ami, ne m'en parlez pas. Il faudrait, pour bien faire, se confesser trois fois par jour.

— Ce serait à dégoûter du péché.

On arrive devant la salle des délibérations. La maréchale en garde l'entrée.

— Qui vive!

— Amie de la Sainte-Cause.

— Avancez à l'ordre.

La marquise de la Tour de Pise a fait trois pas. L'escorte a disparu. Elle se trouve seule dans l'obscurité. Un maigre filet de lumière jaillit par la porte entre-bâillée.

— Eh bien! marquise, le mot de ralliement?

— Pourquoi voulez-vous que je le dise?

— Pour savoir si je puis vous laisser entrer.

— Puisque c'est vous qui me l'avez donné ce matin, le mot de ralliement, vous devez savoir à quoi vous en tenir.

— C'est égal, dites-le.

— Dites-le, vous.

— Ce n'est pas à moi de le dire.

— Voilà qui n'est pas juste, par exemple! Vous pourriez trahir tout aussi bien que moi. Comment voulez-vous que je sache si je puis vous le répéter, moi, le mot de ralliement?

— Puisque c'est moi qui vous l'ai donné, vous pouvez me le confier sans crainte.

— Ça m'est égal, après tout, vous savez! Je vais vous le dire. Mais je trouve tout de même cela un peu fort, qu'il faille, pour entrer chez vous, que je répète un mot que vous connaissez tout aussi bien que moi.

— Résignez-vous, ou je n'ouvre pas.

— *Clicot et Chandernagor*. Là!... Vous êtes contente?

— Modérément. Passez tout de même.

III

A deux heures vingt minutes, ô miracle ! les conjurées sont toutes réunies. La salle du conseil secret n'est éclairée que par l'âtre. Conformément aux plus saines traditions, les sept merveilles et leur secrétaire perpétuel sont enveloppés dans de longs manteaux couleur de muraille. Par ce temps de publicité folle et de réclames électorales, on a eu quelque peine à préciser la vraie *couleur de muraille*. La duchesse proposait d'adopter le manteau d'Arlequin. La saine tradition l'a emporté. Le frais visage des conjurées

s'abrite sous le loup de velours noir. Dans leur cadre sombre pétillent les plus beaux yeux du monde. La table présidentielle est couverte d'un tapis de drap rouge. Sur un coussin repose un yatagan jadis couvert de sang. C'est en tremblant que la princesse l'a emprunté à l'une des panoplies du maréchal.

LA BARONNE. — On étouffe ici. Ne trouvez-vous pas ? Si nous retirions nos manteaux?

LA MARÉCHALE, vivement. — Gardez vous-en bien! (A Cléry.) Mon frère, assurez-vous que personne ne nous écoute.

Avec un sang froid imperturbable, Cléry sort des plis de son manteau une élégante lanterne sourde, chef-d'œuvre de Froment-Meurice. Il secoue les tentures, regarde sous les meubles, frappe les boiseries, s'assure que nul n'est aux aguets dans les pièces voisines, puis il revient occuper sa place près de la présidente.

CLÉRY. — Tout est calme et propice au mystère.

LA MARÉCHALE. — Alors,... que la conspiration commence!

Un coup de sifflet se fait entendre. Quatre valets de pied entrent aussitôt, porteurs de lampes et de candélabres. La salle se remplit de lumière. Les conjurées se regardent stupéfaites. Lorsqu'elles sont seules :

LA BARONNE, à Cléry. — Êtes-vous sûr de ces hommes, marquis? Une indiscrétion peut tout perdre!

CLÉRY. — N'ayez aucune crainte, mes sœurs, ces infortunés sont d'anciens canonniers de l'*Inflexible*. L'explosion d'un obusier les a rendus sourds et myopes.

LA BARONNE. — A la bonne heure !

LA MARÉCHALE, à Cléry. — Et maintenant, mon frère, aidez nos sœurs à se dévêtir.

Les loups de velours ont disparu, les manteaux sont à bas; les sept merveilles apparaissent dans toute leur splendeur. La duchesse a un peu engraissé depuis la guerre. En revanche, la vicomtesse a légèrement maigri. La baronne a trois centimètres de moins de tour de taille. Mistress Royle ne sait plus que faire de ses cheveux. La maréchale a sur les coudes deux sublimes fossettes que l'Empire n'a pas connues, et qui font ses bras sans rivaux.

LA MARÉCHALE. — Prenons place, chères sœurs. (A Cléry.) Mon frère, vous expliquerez aux néophytes le but de notre réunion, après qu'elles auront prêté serment de fidélité à la sainte cause.

LA COMTESSE. — Permettez !... permettez !... Vous attelez la charrue avant les bœufs. Il serait plus logique de nous dire d'abord de quoi il s'agit. Nous prêterons serment ensuite.

LA MARÉCHALE. — Comme vous n'y comprendrez rien, autant vous débarrasser du serment.

LA DUCHESSE. — Et puis, c'est d'un serment de fidélité qu'il s'agit ; n'est-ce pas, princesse ? Cela ne tire pas à conséquence.

LA VICOMTESSE. — J'aurais aussi une observation à adresser à notre présidente. Elle nous appelle « mes sœurs », comme si nous étions des nonnettes; Cléry paraît être aussi « notre frère ». Tout cela a un fumet claustral peu rassurant. Avant d'aller plus loin, je tiendrais à recevoir l'assurance que le serment que

nous allons prononcer n'a rien de monacal, qu'il ne compromet ni ne lie notre chasteté.

CLÉRY. — Rassurez-vous, mes sœurs. Nous ne demandons pas l'impossible. Vous pourrez tenir tous vos engagements. (Vive approbation.) Conserver à l'heure des relations clandestines ses nom et titres de famille, c'est se jeter dans la gueule du loup. Cela ne se fait jamais. Aussi ai-je adopté, en conjuration, le nom de *Frère de l'Acharnement efficace.*

LA MARÉCHALE. — Et moi celui de *Sœur de l'impénétrable Astuce.*

LA DUCHESSE. — Oh! mais, c'est très-gentil, cela!

LA MARQUISE. — C'est adorable!

LA COMTESSE. — Inscrivez, mon frère, que j'entends servir la sainte cause sous le nom de *Sœur du Pieux Sacrifice.*

LA MARÉCHALE. — Sœur du pieux... je n'aime pas bien cela, moi, sœur du pieux...

LA COMTESSE. — Mettez, si vous préférez, *Sœur de l'Épée flamboyante.*

LA BARONNE. — Et moi, *Sœur des Victoires et Conquêtes.*

CLÉRY. — Voilà qui promet.

LA VICOMTESSE. — *Sœur de la Dévastation intelligente* n'est pas banal.

LA MARQUISE. — Je crois que je me déciderai pour *Sœur de l'Équilibre européen.*

MISTRESS ROYLE. — Et moi pour le titre plus démocratique de *Sœur des Nouvelles Couches.*

CLÉRY. — Voilà qui est inscrit. Il ne reste plus que la duchesse...

LA DUCHESSE. — Je me recueille.

LA MARÉCHALE. — Il faut en finir, ma sœur; la nuit avance.

LA DUCHESSE. — Eh bien! mettez... *Sœur de la Régénération spontanée;* mais je ne sais pas ce que cela veut dire.

LA MARÉCHALE. — Il n'y a que la duchesse qui ait de ces idées-là!

LA DUCHESSE. — Est-ce que cela n'est pas convenable?

LA MARÉCHALE. — Au contraire. Cela vous convient parfaitement. (A Cléry.) Et maintenant, mon frère, lisez à nos chères sœurs la formule du serment.

MISTRESS ROYLE. — C'est inutile! Nous ne jurerons rien qu'on ne nous ait dit de quoi il s'agit.

LA MARÉCHALE. — Notre sœur des Couches nouvelles veut, je le vois, prendre la tête de l'opposition.

MISTRESS ROYLE. — Quand ce serait?

CLÉRY. — Pardon, mes sœurs, mais si nous voulons conspirer, il est important de commencer par nous mettre d'accord. Je propose...

LA MARÉCHALE. — Je vous arrête là, mon cher ami. Puisque je suis la présidente, c'est à moi de tout proposer. Dites-nous ce que je propose.

CLÉRY. — Madame la présidente propose de faire voter par assis et levé...

LA VICOMTESSE. — Pas par assis et levé. C'est trop fatigant.

MISTRESS ROYLE. — Nous réclamons le scrutin secret.

LA MARÉCHALE. — Oh! ma sœur, laissons cette lâcheté aux hommes.

CLÉRY. — Madame la présidente propose de faire

voter... n'importe comment, à quelle nuance nous appartenons. Une fois édifiés sur la nature de nos convictions, il sera plus facile...

LA MARÉCHALE. — Tout le monde connaît mon inaltérable attachement pour le régime déchu.

MISTRESS ROYLE. — Lequel ? Ils sont tous déchus.

LA MARÉCHALE. — La République n'est qu'un entr'acte. Le dernier régime...

MISTRESS ROYLE. — Vous voulez dire : le dernier des régimes.

LA MARÉCHALE. — Le dernier régime est seul vivace. Les autres sont morts.

LA MARQUISE. — Morts!... Où voyez-vous qu'ils sont morts ? Depuis quand, je vous prie, la légitimité est-elle morte ?

LA COMTESSE. — Depuis qu'elle s'est suicidée.

CLÉRY. — Mes sœurs!... Mes chères sœurs!. ..

LA MARQUISE. — Il vaut mieux se coucher volontairement dans la tombe, que...

LA MARÉCHALE. — Voilà bien des paroles inutiles. Le frère secrétaire va consulter chacune de nous. Je prends l'engagement de me ranger à l'opinion de la majorité. Je ne crains pas l'appel aux masses.

LA DUCHESSE, exaspérée. — Qu'appelez-vous « masse », s'il vous plaît ?

CLÉRY. — Patatras!... Voilà autre chose à présent.

LA DUCHESSE. — C'est parce que j'ai un peu engraissé que vous dites cela. J'ai cinquante-deux de tour de taille. Vous n'en pourriez peut-être pas dire autant.

LA MARÉCHALE. — Qui parle de cela ?

LA BARONNE, à la duchesse. — Voyons, Christine, vous êtes trop susceptible aussi.

LA DUCHESSE. — Je ne suis pas plus bête qu'une autre.

LA MARÉCHALE, bas à Cléry. — Eh bien!... Voilà qui est poli.

LA DUCHESSE. — J'ai parfaitement compris les malices cousues de fil blanc de la maréchale.

CLÉRY, à part. — Voilà la politique qui fait son effet.

LA DUCHESSE. — Si Cléry n'était pas là, je vous ferais voir...

LA MARÉCHALE. — Consultons l'assemblée.

TOUTES. — Oui! oui! consultez l'assemblée.

CLÉRY. — Sœur de l'impénétrable Astuce, pour qui sont vos vœux?

LA MARÉCHALE. — Pour l'orphelin dépossédé.

CLÉRY. — Et vous, sœur des Victoires et Conquêtes?

LA BARONNE. — Pour la branche cadette.

LA MARQUISE. — Moi, pour la branche aînée.... de père en fils.

MISTRESS ROYLE. — Moi, pour le droit populaire.

LA MARÉCHALE. — Cela va bien! Voilà déjà aux prises 1589, 1789, 1830 et 1851.

CLÉRY. — Et vous, sœur de la Dévastation intelligente?

LA VICOMTESSE. — Mes vœux sont pour le centre droit.

LA COMTESSE. — Et les miens pour le centre gauche.

LA MARÉCHALE. — Entrée en scène du 4 Septembre!

CLÉRY. — Vous, enfin, sœur de la Génération... pardon!... de la Régénération spontanée?

LA DUCHESSE. — Moi?... Je ne sais pas trop.

LA COMTESSE. — Êtes-vous centre droit?

LA VICOMTESSE. — Êtes-vous centre gauche ?

LA DUCHESSE. — Je suis plein centre, de peur de me tromper.

CLÉRY. — Toute la rose des vents politiques y aura passé. Et c'est partout la même chose.

LA MARÉCHALE. — Faites une majorité avec cela!

MISTRESS ROYLE. — Si, du moins, nos sœurs des trois centres voulaient s'entendre.

CLÉRY. — Assurément. On ne pourra jamais rien créer que par le rapprochement des centres.

LA COMTESSE. — N'attendez de moi aucune concession. Je ne vous prends pas en traître; tout ce que vous ferez, je le dirai au bon patriote.

LA MARQUISE. — Et moi, je l'écrirai au Roy.

MISTRESS ROYLE. — Si c'est comme cela, je me ferai présenter Gambetta.

CLÉRY. — Parfait!

MISTRESS ROYLE. — Et Challemel-Lacour, et Marcou, si vous ajoutez un mot.

LA MARÉCHALE. — Doux effets de la politique!

LA MARQUISE. — Mais Cléry n'a pas voté!

TOUTES. — C'est vrai! c'est vrai!

CLÉRY. — Excusez-moi ; un secrétaire ne vote jamais.

LA MARÉCHALE. — Si fait, si fait. Il faut absolument que vous votiez. Cléry dispose des destinées de la France. Votre vote va constituer une majorité d'une voix.

LA DUCHESSE. — C'est plus qu'il n'en faut.

TOUTES. — Cléry, vous votez avec moi. Mon bon,

mon cher, mon gentil, mon doux, mon irrésistible Cléry !

CLÉRY. — Mesdames, la corruption n'a sur moi aucune prise... si ce n'est dans le tête-à-tête. Je puis aller m'entendre avec chacune de vous, si vous l'avez pour agréable ; mais comme cela... en masse... je suis incorruptible. Et puis, je suis éclectique.

LA MARÉCHALE. — Allons, bon. Encore un nouveau parti.

CLÉRY. — C'est celui que j'ai adopté, et c'est le bon.

LA BARONNE. — D'où vient-il, celui-là ?

CLÉRY. — Du grec, ma sœur ; d'Eklégô, choisir.

LA DUCHESSE. — Eh bien ! choisissez.

CLÉRY. — C'est ce que je fais. Seulement je choisis un peu partout.

LA COMTESSE. — Puisque c'est comme cela, ne comptez pas sur moi. Je m'en vais. Vous n'êtes pas sérieuses.

MISTRESS ROYLE. — Attendez-moi, chère amie, je vous accompagne. On ne mystifie pas ainsi les gens.

LA MARQUISE. — Nous partirons toutes.

LA MARÉCHALE. — A votre aise.

LA DUCHESSE. — Oui ! A notre aise.

LA VICOMTESSE. — Je demande à mettre aux voix une proposition ainsi conçue...

LA MARÉCHALE. — Vous ne mettrez rien du tout aux voix. Cela ne regarde que moi.

LA VICOMTESSE. — Puisque c'est contre vous que ma proposition est formulée.

LA MARÉCHALE. — Cela m'est égal ; je la mettrai aux voix tout de même. Mesdames, je vous propose un vote de défiance contre moi...

MISTRESS ROYLE. — Et contre Cléry.

LA MARÉCHALE, serrant la main de son secrétaire. — Et contre Cléry.

TOUTES. — A bas le bureau!...

LA MARÉCHALE. — C'est un 4 Septembre en chambre.

MISTRESS ROYLE. — Ça m'en a tout l'air!

CLÉRY, à la maréchale. — Voilà la majorité constituée.

LA MARÉCHALE. — Il suffisait de leur donner quelque chose à déchirer pour les mettre d'accord.

(Le tumulte est à son comble. La maréchale fait bonne contenance. Cléry cherche vainement à calmer les conjurées. Leur colère est d'autant plus terrible qu'elles n'en pourraient pas préciser la cause. Au bout d'un quart d'heure la présidente et son secrétaire sont seuls en présence. Tous deux se regardent et partent d'un grand éclat de rire.)

LA MARÉCHALE. — Eh bien! mon frère?

CLÉRY. — Eh bien! ma sœur?

LA MARÉCHALE. — C'est une belle chose, la politique! Me voilà brouillée avec mes meilleures amies. Pourquoi m'avoir mis en tête cette nouvelle turlutaine?

CLÉRY. — Bah! demain, avant deux heures, vous aurez reçu leurs excuses. Cela vous vaudra la joie de six raccommodements.

LA MARÉCHALE. — Je serai féroce.

CLÉRY. — Oh! que non.

LA MARÉCHALE. — Oh! que si.

CLÉRY. — Dites donc, princesse?

LA MARÉCHALE. — Eh bien?

CLÉRY. — L'ordre du jour n'est pas épuisé.

LA MARÉCHALE. — Où voulez-vous en venir?

CLÉRY. — Et le souper?

LA MARÉCHALE. — Vous avez raison, je n'y pensais plus.

CLÉRY. — Est-ce que?...

LA MARÉCHALE. — Quelle idée! Souper... comme cela..., tous les deux..., à trois heures du matin?... Que diraient nos bonnes amies?

CLÉRY. — Puisque nous conspirons! Et puis, elles n'en sauront rien.

LA MARÉCHALE. — Monsieur!... Je ne fais rien qui se doive cacher.

CLÉRY. — Oh! que si.

LA MARÉCHALE. — Oh! que non. Vous êtes un insolent.

CLÉRY. — Vous m'avez dit et répété cent fois que je n'étais pas un homme pour vous.

LA MARÉCHALE. — C'est votre plus grand mérite.

CLÉRY. — Laissez-moi savourer les bons côtés de mon infortune.

LA MARÉCHALE. —Vous êtes fou! Cela n'aurait pas le sens commun.

CLÉRY, radieux. — Alors, vous acceptez?

LA MARÉCHALE. — Taisez-vous. Il me semble qu'on a frappé.

CLÉRY. — En effet.

LA MARÉCHALE. — Entrez!

(Entre un valet de pied.)

LA MARÉCHALE. — Qu'y a-t-il?

LE VALET DE PIED. — Ce sont les amies de madame la maréchale qui m'envoient. Avant de monter en voiture, elles se sont arrêtées sur le trottoir et se sont mises à causer. Elles paraissaient fort animées. Au bout de quelques minutes elles sont rentrées et m'ont envoyé demander à madame la maréchale si madame la maréchale voulait bien les recevoir.

CLÉRY, à la maréchale. — Vous voyez que j'avais raison.

LA MARÉCHALE. — Elles demandent à être reçues... tout de suite?

LE VALET DE PIED. — Oui, madame la maréchale. Elles attendent dans l'antichambre.

LA MARÉCHALE. — Vous leur direz que je me suis enfermée. (A Cléry.) J'irai les voir demain. (Le valet de pied sort.) Et maintenant, frère Cléry de l'Acharnement efficace, donnez-moi votre bras et allons souper. Il faut bien récompenser les fidèles.

IN EXTREMIS.

Elle a eu terriblement peur, la petite comtesse!.. la petite comtesse de Blancmanger, la comtesse Adeline.

Son mari est de l'extrême droite. Être comte de Blancmanger et n'être pas de l'extrême droite, cela n'aurait ni queue ni tête, et les Blancmanger se piquent d'avoir tête et queue, bec et ongles, de père en fils, depuis le déluge... et même avant.

Le comte Agénor occupe à la chambre une situation prépondérante. A quoi la doit-il? Les uns ont pour eux de l'esprit, les autres de l'adresse; ceux-ci ont de l'entregent et ceux-là de l'audace; d'aucuns vivent du nom dont ils ont hérité; on en rencontre même, par-ci par-là, qui ont du talent. Notre honorable, lui, n'a rien de tout cela. Sa spécialité est d'avoir toujours su se taire et sourire à propos.

— Blancmanger a le rictus de Voltaire. Ne trouvez-vous pas? disent ses collègues. Voilà un malin qui se réserve.

C'est au rictus de Voltaire que Blancmanger doit d'occuper à la chambre une situation prépondérante.

Aussi, le 24 mai de l'an passé, après avoir lu ces lignes que lui adressait le comte :

« Madame, — de graves événements se préparent. « Nous interpellons demain le gouvernement. Il « doit tomber. Il tombera. Je prendrai, s'il le faut, « la parole. Vous pouvez vous attendre à tout. »

La pauvre petite comtesse se dit : « La France est perdue ! » Et elle résolut de quitter sa terre de la Nigaudière, où le comte l'avait reléguée, et de venir passer à Paris quelques heures. La comtesse Adeline a eu terriblement peur, oui !... et cela se comprend.

— Si mon mari parle, s'est-elle dit, c'est que la situation est des plus graves. Comme le chant de certains oiseaux annonce la pluie, les discours du comte présagent l'émeute. Si l'on se bat dans Paris, notre hôtel sera un des premiers fouillés. On ouvrira sûrement mes armoires. Si elles sont ouvertes, on y trouvera les lettres d'Amédée. Si on les trouve, on les lira; si on les lit, je suis perdue. Je préférerais qu'on brûlât l'hôtel. Sotte et malheureuse que je suis !... Comment ai-je pu conserver ces lettres ?

La comtesse résolut de partir pour Paris le lendemain dès l'aube. Sa nuit ne fut qu'un long cauchemar. Le jour la trouva sur pied. A huit heures, le break arriva devant le perron sur lequel elle piaffait depuis cinq quarts d'heure. Les chevaux, — des bêtes ardentes qu'il faut calmer d'ordinaire et qui font leurs dix lieues le poil sec, — entrèrent dans la cour de la gare couverts d'écume, moirés de coups de fouet, cinquante minutes trop tôt. Un convoi de marchandises passa. La comtesse voulut y monter. On eut grand'peine à lui faire comprendre qu'elle resterait vingt-quatre heures de plus en route si l'on satisfaisait sa fantaisie. Le train arriva enfin, en

retard de cinq minutes. Pendant ces trois cents secondes, elle rédigea cent cinquante pétitions à l'assemblée nationale et cent cinquante plaintes au procureur de la République, réclamant la tête du chauffeur et la mise en accusation du conseil d'administration des chemins de fer de l'Est.

Dans l'espoir d'apaiser l'irascible voyageuse, le chef de gare lui avait offert un journal, comme on jette un os à ronger au chien qui vous menace. Ce journal était le *Rappel*. La comtesse l'accepta machinalement. Une fois installée dans le coupé qu'elle s'était fait réserver, elle se calma peu à peu. La route était riante, le temps clair. Les derniers trains n'avaient apporté de Paris aucune fâcheuse nouvelle.

— Allons! se dit-elle, j'arriverai à temps.

Et elle ouvrit le journal.

Jamais elle n'avait lu ni le *Rappel*, ni le *Corsaire*, ni la *République française*, aucune de ces feuilles incandescentes qui brûlent les doigts et les yeux des petites comtesses qui les parcourent par hasard. Avant d'avoir achevé la lecture de la première colonne, la pauvre femme se demanda si elle ne ferait pas mieux de rebrousser chemin et d'émigrer. Après la lecture de la seconde, elle demeura convaincue que la garde nationale réorganisée l'attendait à la gare pour la fusiller ; que son mari se balançait dans l'espace, au bout d'une corde, sous quelque réverbère, etc., etc. Elle se tint pour suffisamment édifiée et n'acheva pas la lecture du *Rappel*.

Après avoir balbutié les prières incomplètes et dépareillées qu'elle se rappelait encore, un reste d'énergie lui revint.

— J'irai jusqu'au bout, se dit-elle. Les lettres d'Amédée brûleront avec mon hôtel plutôt que de ne pas brûler!

Une fois montée à ce diapason, elle envisagea la mort avec plus de sang-froid. Seulement, elle ne s'y trouvait pas suffisamment préparée... Ah! si elle avait pu se confesser!...

Justement, à je ne sais quelle station, un abbé d'assez bonne mine vint à passer, se disposant à prendre place dans un compartiment de troisième classe. La comtesse, aussitôt, demanda au chef de gare de le lui amener.

C'était un jeune prêtre de campagne, fils de fermier, à la santé débile, envoyé au séminaire, consacré à Dieu faute de pouvoir guider la charrue et la herse; un pauvre enfant aux lèvres pâles, aux grands yeux creux pleins de lumière, aux mains de cire; un exilé, prisonnier sous la soutane, rêvant des pâturages paternels, soupirant après les joies perdues de la famille, pleurant sur sa faiblesse comme Sarah sur sa stérilité; un ignorant du monde nommé à une petite cure de bourgade à laquelle il se rendait tout songeur.

La comtesse, devant laquelle il se trouvait, avait vingt-cinq ans. C'était une créature agréablement charnue, constellée de fossettes, échappée à quelque toile de Chaplin; une blonde aux chairs appétissantes, élégante sans efforts, faite pour sourire. Il ne lui avait manqué qu'un époux admissible pour être une irréprochable épouse. La vertu était sa vocation, mais tout le monde sait qu'un cheval de course, fût-il bourré de gingembre, est plus facile à suivre à pied qu'une vocation, surtout lorsque la vocation est

bonne. Entraînée par curiosité, captée par surprise, désenchantée sans avoir jamais connu l'enchantement, fidèle à son amant par tempérament, faute d'avoir pu l'être naïvement au profit de son maître officiel, telle était la comtesse Adeline, lorsque l'abbé la salua dans la gare de Saint-Lye.

— Vous excuserez la liberté que j'ai prise, monsieur l'abbé, mais j'ai un grand service à vous demander.

— Un service ?... A moi ?...

— Oui. Et si vous voulez bien monter dans ce coupé...

— Mais le train va se mettre en marche, madame.

— Nous causerons parfaitement en route.

— Je n'ai qu'un billet de troisième classe et je...

— Le compartiment entier m'est réservé. J'y puis faire monter qui bon me semble. Ne vous préoccupez de rien.

— En voiture! cria le chef du train; les voyageurs pour Paris et la ligne, en voiture!

Sans autre forme de procès, il poussa l'abbé dans le coupé, ferma la portière, rabattit la targette, et donna le signal du départ. La locomotive répondit par un vigoureux coup de sifflet; le train se remit en marche.

Le pauvre prêtre, ahuri, confus, s'était assis sur l'extrême bord de la banquette, roulant son chapeau dans ses doigts, rougissant du menton à la nuque chaque fois que, perdant l'équilibre, il se cramponnait au coussin, ou aux genoux de sa voisine, comme cela lui arriva une fois, blêmissant à faire pitié lorsque ses yeux rencontraient soit le regard de la comtesse,

soit sa propre image reflétée dans les glaces, entre les vitres du wagon.

— Mettez-vous donc à l'aise, monsieur l'abbé. Cela me donne le mal de mer de vous voir perdre ainsi l'équilibre à chaque instant. Asseyez-vous plus au fond... encore... encore... et plus près de moi, je vous prie. Je voudrais bien ne pas crier pour me faire entendre.

A mesure que l'abbé fait sur la banquette un petit bond timide qui le rapproche de sa compagne improvisée, elle en fait deux bien espacés. Les voilà enfin côte à côte.

— Ah! monsieur le curé, s'écrie la jolie pécheresse, s'approchant encore de son voisin, monsieur le curé monsieur le curé! que j'avais besoin de vous!

Et lui, se reculant :

— Prenez garde, madame; si on nous voyait!...

— Qui pourrait nous voir? Et puis, quel mal faisons-nous?

— Aucun mal, mais enfin...

— Ah! malheureuse que je suis!... Sauvez-moi, monsieur le curé, sauvez-moi!

— Mon Dieu! madame, je ne demanderais pas mieux, mais que faut-il faire?

— Écouter le récit de mes fautes et vous interposer entre le Seigneur irrité et la pécheresse repentante.

— Si vous me permettez de vous parler franchement, madame, je n'ai pas encore l'habitude de tout cela, et vous me faites perdre la tête.

Le train ralentit sa marche, puis s'arrêta. « Savières!... Savières!... » cria un homme d'équipe.

— Laissez-moi descendre, madame, je vous en prie, laissez-moi descendre.

— Non, monsieur l'abbé, non ; vous ne refuserez pas de m'entendre. Vous n'aurez pas cette cruauté!

— Éloignez-vous, au moins. Si on vous voyait ainsi!...

— Qu'importe?

— A vous, je ne dis pas, mais à moi?

— Je ne m'éloignerai que pardonnée. Prenez-en votre parti.

L'abbé avait baissé la glace de la portière, bien déterminé à fuir la comtesse qui se cramponnait à sa soutane, lorsque le train se remit en marche. Il retomba découragé sur la banquette.

— Mais enfin, madame, où voulez-vous en venir?

— Il n'y a pas à en douter, monsieur le curé, je vais mourir.

— Mourir?... Vous allez mourir?...

— J'en ai le pressentiment.

— Pourquoi mourir?... De quoi mourir?

— A cette heure, Paris doit être à feu et à sang.

— Corps du Christ!... que m'apprenez-vous là?

— Une dépêche que j'ai reçue ne me permet pas d'en douter. Les suites de cette révolution peuvent être épouvantables.

— Mon Dieu! mon Dieu!... Encore du sang!...

— Les lettres d'Amédée sont peut-être à cette heure entre les mains de mon mari.

— Amédée?... quel Amédée? L'ex-roi d'Espagne?

— Il s'agit bien du roi d'Espagne! C'est de mon Amédée, à moi, qu'il s'agit.

— Je n'y comprends plus rien du tout.

— Recevez-moi au tribunal de la pénitence, et tout vous sera expliqué.

— Vous voulez vraiment vous confesser?

— J'ai soif de pardon.

— Ici... dans ce wagon?

— Pourquoi pas?

— Cela ne s'est jamais fait.

— Voyons, monsieur l'abbé, si quelque épouvantable malheur nous surprenait, si un déraillement, un choc, une explosion me jetait mourante sur la voie, me refuseriez-vous les secours spirituels dont vous disposez?

— Assurément non.

— Il faut donc, pour que vous m'écoutiez, que ce wagon s'effondre? Il ne vous suffit pas que je sois en danger de mort?

— Si, mais enfin cela ne se fait pas, ces choses-là. Je ne sais que décider...

— Ce que j'ai à vous dire vous intéressera beaucoup; vous verrez!

— Et cela n'est pas trop long, n'est-ce pas? C'est que, voyez-vous, je descends à Flamboin... à la bifurcation.

— Je ne vous dirai que le gros de l'affaire.

— Il faut absolument que je couche à Flamboin, d'abord!

— A quelle distance en sommes-nous?

— Nous voilà à la station de Mesgrigny... Vous avez une heure vingt-huit minutes.

— Pas plus?

— Pas plus! Cela ne vous suffit pas?...

— J'abrégerai.

— N'oubliez pas que je couche à Flamboin, et commençons.

Le train s'est remis en marche. La comtesse s'est agenouillée. L'abbé a baissé les stores pour qu'elle n'ait pas le soleil dans les yeux. Les préliminaires sont achevés; la pénitente entre en matière.

— Mon père, je m'accuse... Cela me gêne beaucoup de vous appeler mon père. Quel âge avez-vous?

— Peu importe.

— Vous êtes tout jeune. Vous seriez bien plutôt mon frère. Enfin, je m'y ferai. Mon père, je m'accuse de... d'avoir... de m'être... c'est très-difficile à définir, cela. Si je vous contais tout simplement comment les choses se sont passées?

— Comme il vous plaira, mais surtout ne perdons pas de temps.

— Avez-vous jamais aimé, mon cher... mon père, veux-je dire?

— Vraiment! vous avez une drôle de façon de vous confesser.

— Si je vous demande cela, je vous jure que ce n'est pas par curiosité. C'est que, dans ce cas, vous m'auriez mieux comprise, et j'aurais pu sauter bien des détails.

— Eh bien, supposez que j'ai aimé et arrivez tout de suite au fait.

— Comme vous y allez!... Le fait!... le fait!... C'est le plus difficile à dire.

— A votre aise! mais si vous supprimez le fait et les détails, je ne vois pas trop ce que vous me réservez.

— C'est vrai. Allons, du courage! Eh bien, j'ai

un mari, pour le monde, et j'ai un ami pour mon compte particulier.

— Quelle horreur!

— Mon mari?... Oui! vous avez raison! Quant à Amédée, c'est autre chose. Amédée est ma légitime compensation. Il est grand comme vous, mon père. Je remarque même qu'il a vos yeux, de beaux grands yeux expressifs. Les...

— Passez le portrait et décidez-vous à en venir au fait.

— Eh! mon Dieu! le fait... c'est toujours la même chose, le fait. On a un mari qui s'occupe du bonheur des masses et pas du vôtre. On ne peut pourtant pas se faire masse pour plaire à ce monsieur!... Il parle en public et se tait en particulier. Il se fatigue en ville et rentre fourbu. Un jour, Amédée passe... Il a vingt-six ans, Amédée, la moitié de l'âge du maître, et avec cela, le jarret tendu, l'œil pétillant et le cœur sur les lèvres. Il réalise un idéal, s'apitoie avec madame sur le sort de madame et s'insinue doucement dans sa vie. Elle ne s'en aperçoit pas tout d'abord, parce qu'il n'occupe dans son cœur et ses pensées que des places vacantes. Collaborateur habile, il réalise les rêveries ébauchées. Madame se charge du poëme et Amédée des vignettes. Cependant, un jour vient où les premiers chants sont illustrés d'une façon si... saisissante, que madame, effrayée, demande à Amédée de s'éloigner. Le traître n'attendait que cet avertissement pour faire un pas en avant, et un beau jour..., ou un beau soir...

— Eh bien?...

— On arrive au fait!... Vous me comprenez bien.

J'y suis arrivée comme les autres. Ah ! Seigneur puissant ! comment résister à cela ? Amédée s'approcha de moi, m'enlaça doucement, et je ressentis... Dois-je dire tout ce que je ressentis ?

— Vous savez mieux que moi si cela en vaut la peine.

— Si cela en vaut la peine ?... Oh ! oui ! cela en valait la peine ! Mais depuis...

— Depuis ?...

— Bah !... Le reste est triste, mon père, et n'est pas à sa place dans une confession. C'est un commencement d'expiation, d'ailleurs, un avant-goût de pénitence ; mon histoire, dépourvue de détails, comme vous me l'avez demandée, on vous la murmurera souvent. Me voilà acculée dans une impasse. Si je me débarrasse... (C'est le mot !... Voilà où j'en suis !...) Si je me débarrasse d'Amédée, il me jettera au visage qu'après avoir été épouse infidèle, je suis amante adultère. C'est encore cependant le parti auquel je songe le plus souvent. Si, m'étant trompée d'idéal, je tente une nouvelle épreuve, il me faudra partager avec les misérables les injures et les épithètes les plus outrageantes. Ces tentatives ne se recommencent pas impunément, et je suis rivée à Amédée sans réciprocité. Une femme peut se remarier indéfiniment, elle ne peut pas chercher indéfiniment l'idéal.

— Dame !... cela se comprend.

— Cela se comprend ! Je le veux bien. Il faut, bon gré, mal gré, que je le comprenne. Et cependant le cœur a besoin de pâture aussi bien que le corps. Vous êtes jeune encore, vous le verrez !

— Dieu m'en préserve !

— A ce péché capital, ajoutez quelques broutilles vénielles, indignes d'être énumérées, et vous aurez le bilan de mes fautes. J'attends, repentante, un jugement équitable, une parole indulgente, un conseil sauveur. Je ne demande qu'à expier pour reconquérir le calme. Parlez-moi... J'ai besoin de vous entendre. Vous vous taisez?... Pourquoi cela? N'avez-vous donc rien à me dire?

— Vos paroles ont jeté le trouble et le désarroi dans ma conscience, madame. C'est pour moi un grand malheur que je vous aie entendue. Je suis un pauvre misérable prêtre de bourgade. On ne m'a pas préparé à écouter des pécheresses de votre sorte. Les termes dans lesquels votre confession est faite, la place où vous m'avez appelé à la recevoir, tout concourt à me dérouter. Il en est, je le vois, des médecins de l'âme, comme de ceux du corps. Il ne faut pas les sortir de leur clientèle.

— Comment!... Vous n'êtes donc pas les pasteurs de tous les troupeaux?

— Non, madame, non... Vous le voyez, je n'ose même pas vous appeler ma fille. Le meilleur berger des bergeries serait le plus mauvais des oiseliers. Je sens que vous avez mal fait; mais ne sachant rien de votre vie, à vous autres, comment pourrais-je vous mesurer l'indulgence et le blâme? Vous croiriez-vous rachetée pour un « chemin de croix » que je vous donnerais à faire?

— Oh! non, mon père, pas cela. Pas de ces pénitences qui se font devant le monde. Je me connais, je ne les ferais pas. Il vaut mieux que je vous le dise

sincèrement, n'est-ce pas? je crois que j'aimerais encore mieux éloigner Amédée.

— Voilà ce que j'allais vous demander. Je ne puis vous donner que l'absolution conditionnelle. Elle dépendra de la durée de votre repentir et de la fermeté de vos résolutions.

— Si je rattrape mes lettres, mes lettres et celles d'Amédée, je vous promets de m'affranchir de mon second maître.

— Sans jamais songer à le remplacer?

— Sans jamais songer à le remplacer. J'ai hâte de bien faire.

— Alors, allez en paix, ma fille. Vous le voyez, repentante, je n'ai aucune peine à vous appeler ainsi. Allez en paix et ne péchez plus.

On était arrivé à la bifurcation. L'abbé s'empressa de descendre. Quand il fut sur la chaussée :

— Prenez ces quelques louis pour les pauvres de votre cure, monsieur l'abbé. Cela vous fera bien venir en attendant que vous soyez apprécié pour vous-même. Dites-moi, je vous prie, votre nom et celui de votre paroisse. Je veux, en échange du calme que vous m'avez rendu, faire des heureux là où vous serez.

Tous deux étaient fort émus lorsqu'ils se séparèrent. Ceux qui virent l'abbé sortir de la gare assurent qu'il courut comme un fou trente minutes durant, en faisant de grands signes de croix.

Quant à la comtesse, pendant que se reformait le train, elle eut l'idée de demander au chef de gare si l'on avait reçu quelque nouvelle de Paris.

— Je le crois bien, madame, et de fameuses!

M. Thiers est renversé. M. le maréchal duc de Magenta est président de la République.

— Répétez-moi ce que vous venez de dire.

Le chef de gare ne se fit pas prier.

— Ce que vous me dites là est absolument certain ?

— La dépêche est officielle.

— Quand passe le premier train venant de Paris?

— Dans vingt minutes.

— Je descends ici et m'en retourne à la Nigaudière.

Elle le fit comme elle l'avait dit. Je ne jurerais pas que la comtesse rassurée songe encore à accomplir son coup d'État.

— Bah! j'ai le temps! s'est-elle dit dans la gare, en attendant le train. Amédée est absent; je ne fais pas grand mal. Le plus difficile est fait, me voilà confessée. Je songerai plus tard à mériter l'absolution.

INSCRIVONS-NOUS.

Tous ceux qui l'ont vu vous le diront : c'était un imposant spectacle!

L'antichambre de Son Excellence est sous les armes; jamais MM. les valets de pied n'ont eu plus grand air. Leurs cheveux sont imbibés de pommade, enduits de cosmétique. Cette tartine odorante est saupoudrée de farine... C'est à donner envie de la mettre au four. Ces messieurs ont endossé la tenue des grands jours : l'habit à la française au galon d'or armorié; la culotte de panne et les bas de soie rose, de ce beau rose vif « couleur de chair » adopté pour les poupées à trente-neuf sous. Ils ont tous l'air de sortir d'un bain de pieds de moutarde.

Ces messieurs portent des souliers à boucles comme les évêques, et des gants de fil comme les tambours de la garde nationale. Ils forment la haie depuis la porte du perron jusqu'à la table sur laquelle sont déposés les registres d'inscription. Ils sont si raides, si immobiles, si grands, si bien rangés qu'on songe vaguement en les regardant à une allée de peupliers.

Près de la porte reluit le suisse.

Son chapeau rappelle celui du duc d'Angoulême.

Son baudrier, démesurément large, porte encore le chiffre du prédécesseur de Son Excellence. On le changera sans doute au moment où le successeur sera désigné. Toujours trop tard ou trop tôt. La hallebarde résonne à chaque instant sur le marbre, si bien qu'on se croirait à la procession et qu'on se fouille pour la quête. Un nœud agrémenté d'or, aux couleurs ministérielles, pend sur l'épaule droite du compatriote de Guillaume Tell.

Deux huissiers noirs à chaîne d'argent, ventrus comme des mariées de huit mois, importants comme des ânes en foire, insolents comme des valets de bourreau, se prélassent dans des fauteuils mollets, gardiens rigides et grotesques des livres d'inscription.

Les visiteurs vont, viennent, montent, descendent, se coudoient, signent avec un air grave et convaincu qui ferait pouffer de rire un agonisant. Tout ce monde est persuadé qu'il accomplit le plus sacré des devoirs.

— Eh bien ! dit un pékin en uniforme à un officier supérieur, plus encombré de croix que le père La Chaise, avez-vous bientôt fini votre tournée ?

— Ne m'en parlez pas, il me reste encore toute la rive gauche à avaler.

— Je suis logé à la même enseigne. Vous offrirai-je une place dans ma voiture ?

— Ce n'est pas de refus. Il m'a été impossible de mettre la main sur un fiacre. Nous finirons la corvée ensemble.

—

Un monsieur fort élégant vient d'entrer. Il donne une poignée de main à chacun des huissiers avant de

s'inscrire. Quel peut être ce beau monsieur si familier avec l'antichambre? Il écrit son nom, nous allons le savoir.

Le Directeur général
de l'alimentation publique

Comment un directeur général peut-il avoir aussi peu de soin de sa dignité et de l'orthographe?

Rassurez-vous, c'est un domestique en tournée.

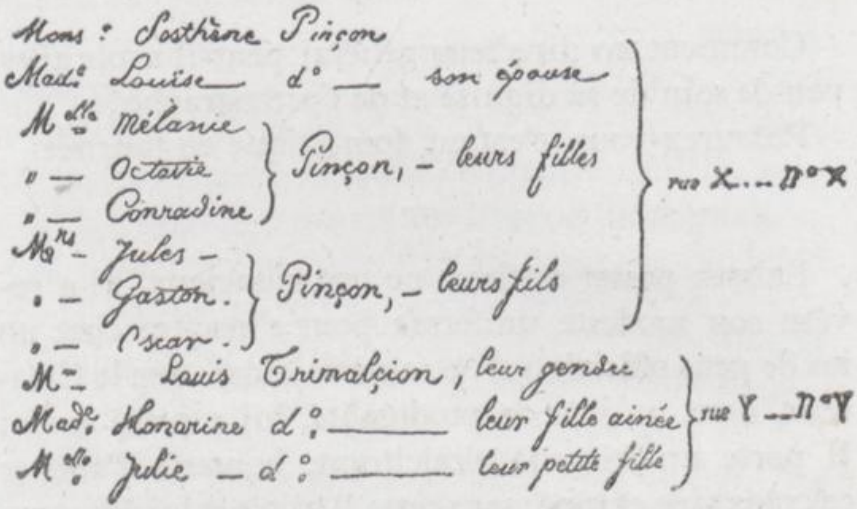
—

Laissez passer cet homme consciencieux. Il a revêtu son modeste uniforme pour s'inscrire chez un tas de gens officiels qui ne sauront jamais que le Créateur, dans un jour de prodigalité, lui a prêté la vie. Il porte un tricorne récalcitrant, honteux d'abriter ce crâne vide et râpé; sans cesse il glisse et lui échappe. La forme toute spéciale de son petit paletot trahit une modeste origine. Il le laisse entr'ouvert pour montrer une petite croix fantaisiste et la poignée nacrée de la plus inoffensive des épées. Pourquoi ce tricorne sur ce front créé et mis au monde pour ceindre le bonnet de coton? Pourquoi cette épée rivée au flanc de ce petit être, au lieu d'un grattoir ou d'un couteau à papier? Pourquoi...? Bah! ne troublons pas la joie de ce mollusque à trois cornes qui, deux jours durant, pour lui les plus beaux de l'année, va s'inscrire sur tous les registres, signer toutes les listes qui se trouveront à sa portée. Laissons-le passer grave et

recueilli devant tous les factionnaires auxquels il adresse un salut militaire qui, de loin en loin, lui vaut le port d'armes d'une recrue. C'est le véritable héros de la fête.

—

Eh ! bon Dieu !... pourquoi ce monsieur inscrit-il tous ces noms à la file ?



Vous retrouverez cette même liste sur tous les registres. Le but auquel tend mondit sieur Pinçon est de recevoir des invitations de bal. Après tout, il se pourrait bien qu'il en reçût. Une erreur est si tôt faite.

—

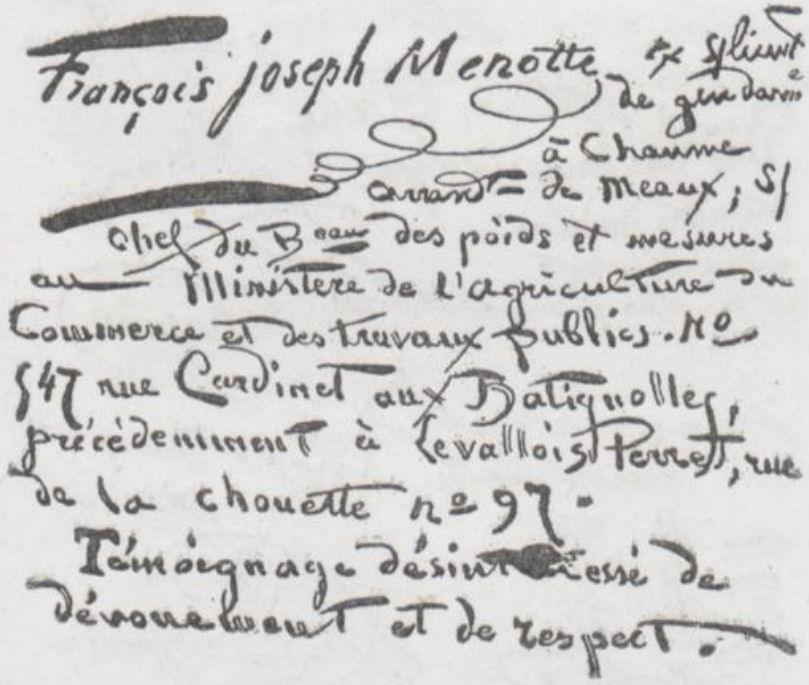
Un équipage arrive au galop et s'arrête brusquement devant le perron. Les deux valets sont à terre avant que les chevaux aient stoppé. En trois temps la portière est ouverte, le marchepied est développé. Place à S. E. l'ambassadeur de Tulipatan. Le corps

diplomatique remplit donc ses obligations en conscience.

Va te faire lanlaire !... encore une illusion perdue. Un attaché inscrit en bloc tout le personnel exotique.

—

Celui qui lui succède ne lâchera pas facilement la plume. Je le connais. Il s'assied ; il s'applique. Avant de rien écrire, il s'assure que la plume est bien fendue. Au besoin, il tire de sa poche un canif et répare les pointes émoussées.

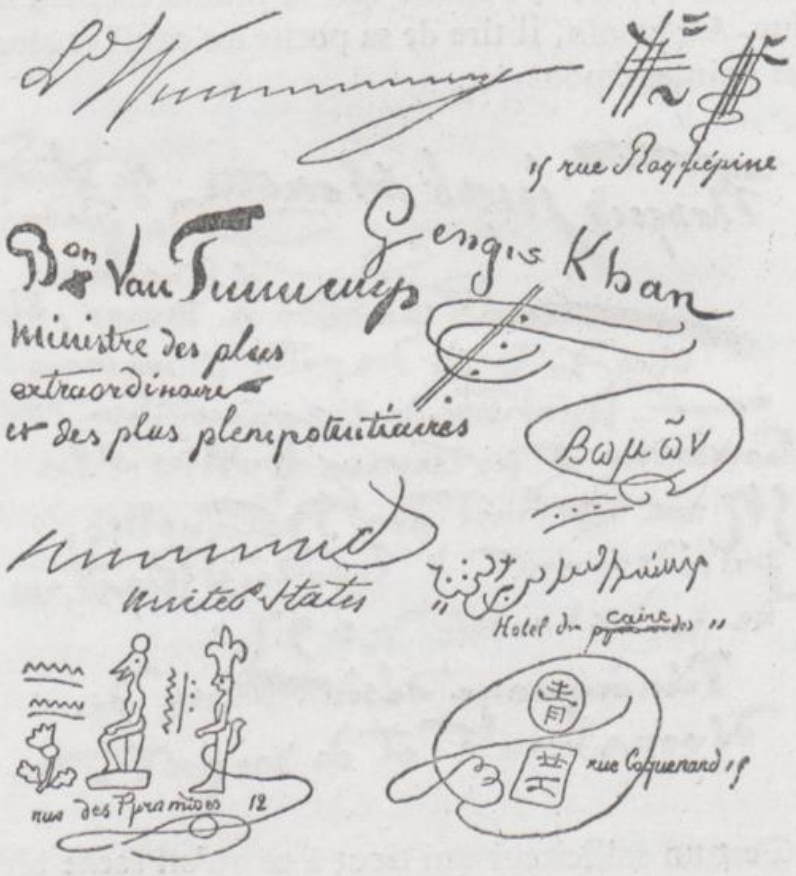

François Joseph Menotte ex Sous-Lieut[enant] de gendarm[erie] à Chaume arrond[issement] de Meaux ; S/ Chef du Bur[eau] des poids et mesures au Ministère de l'agriculture du Commerce et des travaux publics. N° 547 rue Cardinet aux Batignolles précédemment à Levallois Perret, rue de la chouette n° 97.
Témoignage désintéressé de dévouement et de respect.

C'est un solliciteur qui tient à ce qu'on sache bien qu'il s'est inscrit.

Au ministère des affaires étrangères les voitures de gala sont à la file. Il pleut des valets rouges, bleus,

jaunes, chamarrés, bigarrés, pomponnés; des chasseurs gros-vert, barbus et moustachus; des cochers ventrus et des chevaux épileptiques. Les valets de pied ont une raideur cataleptique qui est une des spécialités du ministère. On parle bas. On se recueille. L'absence d'une signature peut faire naître un *casus belli*.

Les écritures sont des plus variées. Les Champollion du ministère peuvent seuls les déchiffrer.



Les huissiers savent leur almanach Gotha sur le bout des doigts. Toujours ils distribuent à propos

les Monseigneur, Votre Altesse, Son Excellence, Votre Éminence, M. le Ministre plénipotentiaire,... et patati... et patata.

Au ministère de l'instruction publique, les pages sont couvertes de pâtés. Les savants sont généralement barbouilleurs.

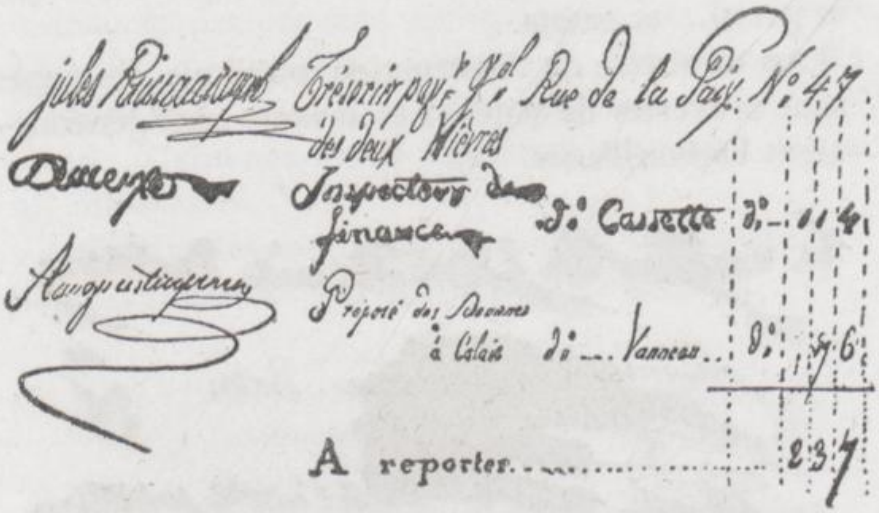


Au ministère de la marine, les écritures sont petites, mais les mains sont lourdes. On a beau blinder les plumes, elles volent en éclats à chaque signature.

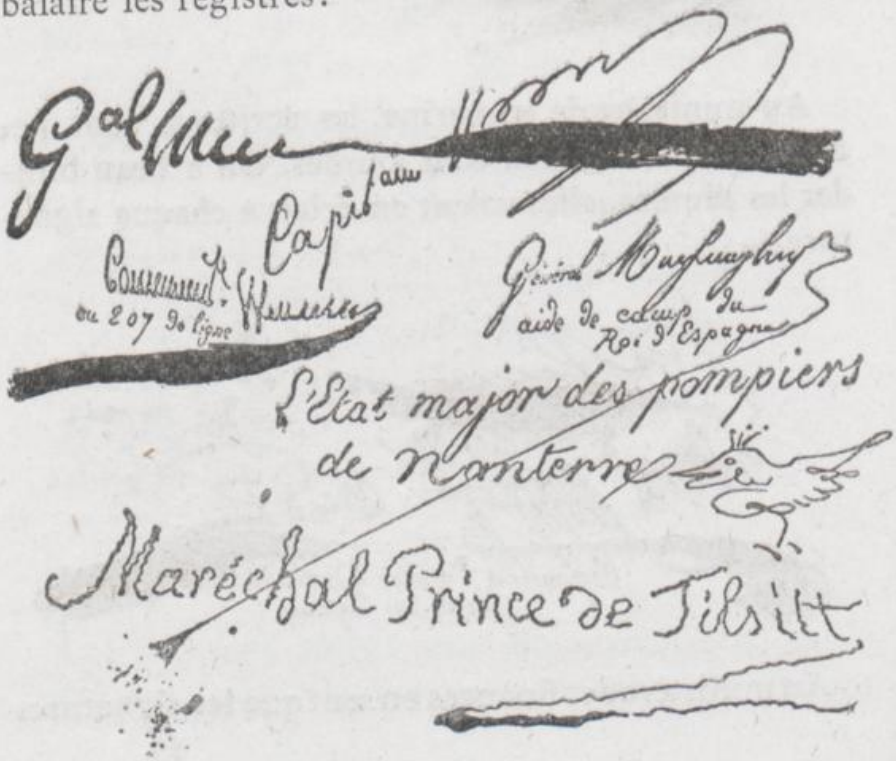


Au ministère des finances on sent que les signatures

valent leur pesant d'or. Le registre a des allures de bordereau.



Au ministère de la guerre, les parafes sillonnent les pages comme des coups de tonnerre. La plume balafre les registres.



Au ministère de la Maison de l'empereur, les garçons tutoient leur public, ou peut s'en faut :

— Mademoiselle Mélanie, ne prenez pas cette plume, elle ne vaut rien ; je vais vous en donner une autre.

— Vous êtes mille fois trop aimable.

— Madame votre mère a-t-elle trouvé un appartement ?

— Elle a vu quelque chose sur le derrière, mais je crains que ce ne soit humide.

— Bonjour, François. Je voudrais m'inscrire pour M. Gautier. Vous avez sa feuille ?

— Elle est là, à votre droite.

— Merci.

— Je vous la souhaite bonne, heureuse et escortée d'un tas de commandes.

— Ne me parlez pas de commandes, François, ou je ne m'inscris pas. Figurez-vous que je n'obtiens qu'une toile à faire, cette année, et il faut que ce soit pour les Quinze-Vingts ! Pas de chance, hein ? Faire de la peinture pour les aveugles !...

— Il faut espérer que cette année sera meilleure.

—

— Qu'est-ce que c'est encore, cela ?

L'antichambre s'agite, les sergents de ville refoulent les voitures. On vient d'emballer un vieux monsieur dans un fiacre. Y est-il entré la tête ou les pieds en l'air ? On ne le saura jamais.

— Circulez !... circulez !... Place au perron !..

Les cochers, furieux de la corvée qu'ils ont à faire, adressent à tout le monde des grossièretés. Les che-

vaux se cabrent, les femmes crient; c'est un joli tohu-bohu!

Par la grande porte arrive au galop un peloton de chasseurs à cheval. Est-ce un coup de main? va-t-on s'emparer du ministère? C'est un cliquetis de sabres, des piaffements de chevaux, des commandements de : — « Garde à vous!... » — poussés par des voix de bataille. Les cavaliers, le sabre au poing, s'engouffrent dans la cour, dans un désordre auquel l'art est absolument étranger. Une voiture de gala entre à son tour, encadrée de soldats, gardée à vue, comme si elle renfermait quelque prisonnier d'État.

C'est Son Excellence qui rentre après la réception des Tuileries.

Pan! pan! pan!... la hallebarde résonne. Trois coups pour Son Excellence. Les valets de pied ont obliqué de la porte au grand escalier. Les visiteurs se poussent; tout le monde veut être sur le premier rang. Le solliciteur vient de passer entre les jambes du suisse qui a failli perdre l'équilibre.

Son Excellence s'avance, distribuant les sourires à droite et à gauche. Deux valets de pied ont débarrassé ses épaules de la pelisse. Le ministre paraît... disparaît avec autant de vivacité que Rotomago à Séraphin.

Puis les soldats s'en vont, la haie se reforme dans l'antichambre, la procession reprend son cours, et tout cela pourquoi? bon Dieu!

La moitié des inscriptions est faite par des intermédiaires. Un valet de chambre inscrit, — un huissier reçoit ce témoignage de politesse, — un commis en prend note, — un employé y répond.

Et les siècles s'entasseront les uns sur les autres, et l'on accomplira des milliers de prodiges, et la république remplacera l'empire, et l'empire remplacera la république qui sera remplacée par n'importe quoi..., et ainsi de suite, avant qu'il surgisse un novateur assez hardi pour supprimer ces politesses d'antichambre.

LE

CHEMIN DE LA CROIX

(LA SCÈNE SE PASSAIT EN 1868).

A MADEMOISELLE HORTENSE DAMAIN.

A MONSIEUR SAINT-GERMAIN.

LE

CHEMIN DE LA CROIX

SCÈNE PREMIÈRE ET UNIQUE.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(La comtesse de Pommerelles est au coin du feu, muette et immobile, enfouie dans un grand fauteuil au dossier renversé. Près d'elle, une table basse sur laquelle son ouvrage est posé. Sur la table, une lampe, des journaux et des brochures.

Le comte entre par la porte du fond.)

LE COMTE. — La voiture est devant le perron. Êtes-vous prête?

LA COMTESSE. — Je n'irai pas aux Italiens.

LE COMTE. — Ah!... Vous avez changé d'avis?

LA COMTESSE. — Oui.

LE COMTE. — Nous ne sortirons pas, alors?

LA COMTESSE. — Non.

LE COMTE. — Tant mieux. (Il entr'ouvre la porte. A la cantonade.) Vous pouvez dételer. (Il referme la porte.)

LA COMTESSE vivement. — Je ne vous retiens pas, vous savez?

LE COMTE. — C'est une grande joie pour moi, ma

mie Toinon, quand nous pouvons demeurer côte à côte, au coin du feu... comme à Pommerelles.

LA COMTESSE. — Joli souvenir !

(Silence.)

LE COMTE. — Vous ne travaillez pas, ce soir ?

LA COMTESSE. — Vous voyez bien que non.

LE COMTE. — Vous n'aurez pas fini cette tapisserie pour la fête de votre mère. Vous serez en retard.

LA COMTESSE. — Je serai en retard, voilà tout.

(Silence.)

LE COMTE. — Tu ne veux pas causer ?

LA COMTESSE. — Non.

LE COMTE. — Tu n'es pas souffrante ?

LA COMTESSE. — Mais non,... mais non.

LE COMTE. — Tu as sommeil ?

LA COMTESSE. — Si cela peut vous décider à me laisser en repos, oui, j'ai sommeil.

LE COMTE. — Tiens, je vais te lire les échos du corps législatif. L'ordre du jour appelait hier la suite de la discussion sur les octrois. On a interrompu tout le temps... C'est très-amusant.

LA COMTESSE. — Lisez votre journal, et laissez-moi.

(Silence pendant lequel le comte a entrepris la lecture de son journal.)

LE COMTE. — Allons, bon !... voilà encore le mariage de la duchesse Candide de la Villette et du général Boisaufrais des Haudryettes qui revient sur le tapis.

LA COMTESSE. — Qu'on le secoue donc une bonne fois, ce tapis ; voilà assez longtemps que la duchesse et le général se prélassent dessus.

LE COMTE. — Décidément, chère, vous devenez très-

mauvaise. Depuis quatre jours, tout vous irrite. A qui en voulez-vous? Est-ce à moi? Si j'ai des torts, prévenez-moi. J'ai hâte de les réparer.

LA COMTESSE. — Vous voulez que je vous dise que vous êtes parfait? Allons, soit! vous êtes parfait.

LE COMTE. — Je n'ai pourtant pas d'autre préoccupation que de vous rendre heureuse.

LA COMTESSE. — Oh! ça!... par exemple!

LE COMTE. — Voyons! Vous avez désiré passer l'hiver à Paris. Sans tenir compte de mes goûts et de mes intérêts qui me conseillaient le séjour de notre terre de Pommerelles, que vous aimiez tant autrefois, je vous ai obéi. Les opinions de ma famille me faisaient un devoir de me tenir à l'écart; je me suis, pour vous plaire, lancé dans le courant. Ce qui, par parenthèse, m'a brouillé avec toutes mes tantes à succession. La vie mondaine que je mène me surmène bien plus que nos grandes chasses à travers plaines et bois. Enfin, l'oisiveté m'épaissit.

LA COMTESSE. — Le fait est que vous devenez terriblement... pataud.

LE COMTE. — Pataud est dur. Vous le voyez, chère femme, je vous ai sacrifié mes goûts, ma santé, mes intérêts, mes opinions, tout... jusqu'à mon élégance. A quoi vous plaît-il que je renonce encore? Dites-le, Antoinette.

LA COMTESSE. — A cette rage de questionner qui vous pique ce soir. Laissez-moi en repos.

LE COMTE. (Il s'accoude sur le dossier du grand fauteuil, au fond duquel s'était blottie la comtesse. Celle-ci fait un mouvement d'impatience et demeure les coudes sur les genoux.) — Quelle bonne soirée nous aurions pu passer côte à côte! Elles

sont si rares, ces heures pendant lesquelles le monde ne vous accapare pas! La maison silencieuse, la lumière discrète, l'air tiède, le bien-être, la tendresse, tout s'était mis d'accord pour nous assurer une adorable soirée. (Il se redresse.) Ah! nous étions plus heureux dans notre terre de Pommerelles.

LA COMTESSE se lève. — Ah! que vous me portez sur les nerfs, mon cher ami, que vous me portez sur les nerfs! Retournez-y, dans votre terre. Faites creuser un grand trou dans le milieu de la pelouse et enfouissez-vous au fond, puisque vous l'aimez tant.

LE COMTE. — Bien obligé.

LA COMTESSE. — J'en ai assez, moi, de ces soirées interminables qui couronnent des jours sans fin; de ces discussions à propos du chemin de grande communication n° 17, ou de l'opportunité de disposer du purin en faveur du potager, ou de vos champs de luzerne.

LE COMTE. — Si tu le veux....

LA COMTESSE. — J'en ai assez, des dîners du dimanche avec le curé, des offices où vos bouviers braillent des antiennes avec un tel mépris de la tonalité que le bétail scandalisé mugit à un kilomètre de l'église.

LE COMTE. — Écoutez-moi donc...

LA COMTESSE. — J'en ai assez, des visites de votre procureur impérial et de vos conseillers municipaux; du whist avec le commandant de la gendarmerie et M. le maire.

LE COMTE. — Antoinette!...

LA COMTESSE. — De vos comices extravagants, de vos tendresses pour la volaille, de votre sollicitude pour le fumier, de vos extases devant un porc gras

et... pataud, que vous aurez élevé. J'en ai assez !... j'en ai assez !...

LE COMTE. — Mais enfin...

LA COMTESSE. — Si tout cela devait vous conduire à quelque chose encore !... Mais non, ces sacrifices n'aboutissent à rien. Ah ! tenez ! voulez-vous que je vous le dise ? Vous me faites honte. Vous n'avez pas ça d'ambition.

(Pendant la fin de cette boutade, le comte a pris le journal, et après en avoir consulté la date.)

LE COMTE. — Très-bien !... parfait !... pas d'ambition !... j'ai compris. C'est aujourd'hui le 14 mars, et votre accès vous reprend. Et dire que, depuis deux jours, je me creuse la tête pour trouver la cause de votre mauvaise humeur. Nous approchons de l'anniversaire de la naissance du prince impérial, et cette année encore...

LA COMTESSE. — Vous n'êtes pas décoré.

LE COMTE. — Ainsi, c'est bien cela ?

LA COMTESSE. — C'est bien cela.

LE COMTE. Mais enfin, ma chère amie, tout le monde ne peut pas avoir la croix.

LA COMTESSE. — La belle raison !

LE COMTE (s'asseyant). — Vous me permettrez de m'asseoir pour vous entendre. Trois fois l'an, j'ai à subir cet assaut : d'abord, le 1er janvier, pour mes étrennes ; — le 16 mars ensuite ; — enfin, le 15 août. C'est votre deuxième accès de l'année ; continuez, ne vous gênez pas... Je sais ce qui m'attend.

LA COMTESSE. — Abusez de l'absence de ma mère pour m'insulter ! Ah ! vraiment, je ne suis pas heureuse.

LE COMTE. — Bon, des larmes à présent! Antoinette, vous n'êtes pas raisonnable.

(Il attire vers lui la comtesse et lui prend les mains.)

LA COMTESSE. — Laissez-moi.

LE COMTE. — Voyons!... Assieds-toi près de moi.

LA COMTESSE. — Oh! non, par exemple.

LE COMTE. — De quoi as-tu peur? Mets-toi là, et dis-moi tout ce que tu as sur le cœur.

LA COMTESSE (s'asseyant). — Vous ne le comprendriez pas.

LE COMTE. — Essaye.

LA COMTESSE. — Non, vous ririez de moi.

LE COMTE. — La méchante femme qui se tait, maintenant qu'on la prie de parler!

LA COMTESSE. — Vous ridiculisez tout, même l'affection que je vous porte. Je serais si fière, si tu avais le ruban rouge! Tu ne peux pas savoir combien je souffre, quand je suis avec toi et que je rencontre une de ces heureuses femmes au bras d'un mari décoré. Je sens ton infériorité, ta dégradation, et il me semble qu'elle rejaillit sur moi.

LE COMTE. — Comment!... comment!... ma dégradation!... Voilà qui est violent, par exemple!

LA COMTESSE. — Tu le vois?... Je te l'avais bien dit, que tu ne me comprendrais pas!

LE COMTE (passant ses bras autour de la taille de sa femme). — Reste, je t'en prie, et dis-moi : — Est-ce parce que je me lève à huit heures, en été, à neuf heures, en hiver, qu'on me décorera? Est-ce parce que j'ai une adorable femme? parce que nous avons quatre-vingt mille livres de rente? parce que je suis abonné au journal officiel?

LA COMTESSE. — Vous ne savez rien dire de sérieux.

LE COMTE. — Voyons, énumère-moi mes hauts faits, détaille-moi mes titres à la décoration de la Légion d'honneur. Si tu parviens à me les désigner, je vais, demain, chez le ministre, me plaindre de l'injustice qui m'est faite.

LA COMTESSE. — Si j'en étais sûre!

LE COMTE. — Je le jure sur tes lèvres, et tu sais que je ne joue pas avec ces serments-là. (Il l'embrasse.)

LA COMTESSE. — Enfin, votre père était militaire.

LE COMTE. — Était-il militaire? Ah! oui... il a fait partie de l'état-major de la garde nationale. Ma mère m'a toujours dit que l'uniforme lui allait à ravir.

LA COMTESSE. — Moquez-vous de votre père, à présent!

LE COMTE. — Pardonne-moi, et continue l'énumération de mes titres. Cela m'intéresse terriblement.

LA COMTESSE. — Votre frère est décoré.

LE COMTE. — A cela, je n'ai rien à dire. Le pauvre garçon a payé sa croix argent comptant; une jambe en principal et un œil pour appoint. Je ne vois pas trop ce qui me revient là-dessus.

LA COMTESSE. — Tu as donné un tableau à l'église de Limais-sur-Yonne.

LE COMTE. — C'est vrai, et je le vois encore, ce pauvre tableau! Il représentait une sole, un merlan et deux harengs couchés sur une table de cuisine. Fatigué de l'avoir toujours devant les yeux, dans la salle à manger, tu l'as envoyé à l'abbé, qui l'a bravement accroché dans son église avec cette inscription: *La pêche miraculeuse, donnée à l'église de Limais par M. le comte Abel de Pommerelles.*

LA COMTESSE. — Un sire Pantaléon de Pommerelles n'a-t-il pas accompagné saint Louis en Palestine?

LE COMTE. — C'est ma foi vrai ! et il est plus que juste de me décorer pour ses hauts faits, puisque saint Louis a négligé de le faire. Me voilà fort ébranlé...

LA COMTESSE. — Enfin, toute ta famille n'est-elle pas légitimiste, et, en acceptant la croix, ne fais-tu pas une concession au pouvoir?

LE COMTE. — Oui, oui, oui, oui, il est évident que je fais une concession.

LA COMTESSE. — Tiens, si tu le veux, nous allons faire une répétition générale de ta visite au ministère. C'est toi qui seras le ministre.

LE COMTE. — Il me sera bien difficile de rester impartial en présence des bras et des épaules que tu as ce soir.

LA COMTESSE. — C'est bon, c'est bon, tu me diras cela plus tard. J'entre... tu te lèves... tu fais deux pas au-devant de moi, et tu me dis...

LE COMTE. — Viens m'embrasser.

LA COMTESSE. — Vous n'avez pas le sens commun. Je voudrais voir quelle figure vous feriez si le ministre vous disait : « Viens m'embrasser! »

LE COMTE. — C'est juste... j'oublie que je suis en face de moi-même. Eh bien, moi, ministre, je ne dis rien, et je me fais signe de m'asseoir. Commence.

LA COMTESSE. — Je viens, monsieur le ministre, vous offrir l'occasion de réparer une grande injustice.

LE COMTE. — Beau début!... La figure du ministre exprime une vive curiosité.

LA COMTESSE. — Je crois avoir quelques titres à la

décoration, et vous en décorez tous les jours qui n'en ont pas fait plus que moi.

LE COMTE. — Oh ! oh ! moi, ministre, je relève vertement cette phrase qui n'a que trop cours sur la place. Quoi !... parce qu'un cuistre se sera fait accorder par surprise un insigne respecté, tous les cuistres se croiront des droits à la même faveur ? Parce qu'il s'est trouvé des larrons sur le chemin de la croix, tous les larrons réclameront l'apothéose, et... Ah ! pardon, chère, je me suis cru ministre et prenais mon rôle trop au sérieux. Pardonne-moi et continue.

LA COMTESSE. — Vous ne m'encouragez guère.

LE COMTE. — Continue. Tu seras contente de Mon Excellence.

LA COMTESSE. — Je ne sais plus où j'en étais... Enfin, je lui ferais comprendre, à ce ministre, que tous les miens sont décorés ; que le dimanche, lorsque nous sommes réunis autour de la table de famille, une seule boutonnière est vierge, et que c'est la mienne. Je laisserais entendre que j'ai une femme jeune et jolie... (c'est toi qui parles, bien entendu), qui m'aime de tout son cœur, qu'elle est affreusement malheureuse de me voir ainsi déclassé, et qu'il serait honteux de refuser à un comte de Pommerelles ce que l'on accorde tous les jours à des paysans.

LE COMTE. — Bravo !... bravo !... voilà qui est dit à merveille, et, si tu plaidais ma cause, je serais certain du succès.

LA COMTESSE. — Si tu le veux, j'irai le voir, moi, ton ministre... Il ne me fait pas peur !...

LE COMTE. — Non, non, grand merci ! Tu m'as

convaincu, entraîné, électrisé, et j'irai demain au ministère.

LA COMTESSE. — Tu me promets d'avoir la croix ?

LE COMTE. — Je ferai tout pour cela, tout... excepté la mériter, par exemple; le temps me manque.

LA COMTESSE. — Je ne t'en demande pas tant. Je partirai avec toi pour Pommerelles... dès que tu auras le ruban.

LE COMTE. — Alors, je ne rentrerai chez moi que décoré.

LA COMTESSE. — Bravo !

LE COMTE. — Ce qu'il nous faudrait trouver, c'est un personnage haut placé qui me recommandât directement à l'empereur.

LA COMTESSE. — Je trouverai cela, n'aie pas peur.

LE COMTE. — Quelqu'un qui l'approchât tous les jours et pût revenir souvent à la charge.

LA COMTESSE. — C'est mon affaire. Occupe-toi du ministre, je ferai le reste.

LE COMTE. — Le marquis de Bellassis, par exemple.

LA COMTESSE. — Oh ! non.

LE COMTE. — Pas Bellassis ?... pourquoi ?

LA COMTESSE. — Il est trop dévoué à Sa Majesté.

LE COMTE. — Je ne te comprends pas.

LA COMTESSE. — Son dévouement lui interdit d'ennuyer son souverain. Si je pouvais te faire appuyer par un membre de l'extrême gauche, ce serait plus adroit.

LE COMTE. — Si adroit que cela en est impossible.

LA COMTESSE. — Bah ! Impossible n'est pas français.

LE COMTE. — Dis donc... Si je suis décoré, rien ne m'empêche plus d'entrer dans le conseil municipal.

LA COMTESSE. — Assurément. Du moment que tu romps avec le passé...

LE COMTE. — C'est bien le moins que j'en aie les bénéfices.

LA COMTESSE. — Du conseil municipal au conseil général, il n'y a qu'un pas.

LE COMTE. — Il n'y en a qu'un; un tout petit, même! Là, je pourrai m'occuper de la voie de grande communication n° 17.

LA COMTESSE. — Assurément. Vois comme ce serait avantageux!

LE COMTE. — Si on adoptait le tracé que j'ai proposé, la valeur de notre domaine de la Pintade doublerait du jour au lendemain. Il suffirait de deux ou trois amis à la chambre, pour...

LA COMTESSE. — Pourquoi n'y entrerais-tu pas, toi, à la chambre?

LE COMTE. — Au fait!... Pourquoi donc est-ce que je n'y entrerais pas?

LA COMTESSE. — Tu parles... volontiers

LE COMTE. — Facilement, fort et longtemps. Au comice, tu te le rappelles..., j'ai gardé la parole deux heures, sans boire.

LA COMTESSE. — Et à la chambre, il y a de l'eau sucrée.

LE COMTE. — Ainsi!

LA COMTESSE. — Tu seras toujours bien aussi fort que le député actuel.

LE COMTE. — Ce serait tout de même drôle, si j'étais nommé député.

LA COMTESSE. — Drôle... drôle...

LE COMTE. — C'est étonnant comme je me familiarise vite avec cette idée.

LA COMTESSE. — Voilà bien la preuve d'une vocation.

LE COMTE. — Il me semble que je suis déjà au Palais Bourbon. « *Messieurs!... Messieurs!...* »

LA COMTESSE. — Tu sais... si tu t'embrouilles, tu peux boire.

LE COMTE. —Oui, mais je ne m'embrouillerai pas. « *Messieurs...,* » c'est cela, je tiens mon idée... « *Messieurs, si vous me voyez occuper avec autant* « *d'assurance cette tribune... cette tribune illus-* « *trée par tant... d'illustrations...* »

LA COMTESSE. — Il y a une répétition, mais cela ne fait rien. On prépare toujours un peu son commencement. Ne te décourage pas.

LE COMTE. — Je reprends.

LA COMTESSE. — C'est inutile. Il est tard, ne reprends pas.

LE COMTE. — Je veux m'exercer. « *Messieurs, si* « *vous me voyez occuper avec autant d'assurance* « *cette illustre tribune...* »

LA COMTESSE. — C'est mieux.

LE COMTE. — Ce n'est pas encore tout à fait bien, mais cela viendra. « *C'est que la cause que je viens* « *défendre est de celles qui s'imposent à l'opinion* « *publique. L'on est fort, Messieurs, quand on* « *parle au nom de la vérité, au nom du peuple, au* « *nom du droit!* » (La comtesse prépare un verre d'eau sucrée.) « *La voie de grande communication n° 17, desti-* « *née à relier la lande des Terres-Cuites au marais* « *de la Pataugière, est réclamée par les intérêts*

« *de la France entière. Elle a trois kilomètres de* « *parcours.* »

LA COMTESSE. — Presque une lieue !

LE COMTE. — Presque une lieue! « *Elle ne dé-* « *place aucun intérêt, puisqu'elle traverse un pays* « *inculte et inhabité... En vain, je le répète ; en* « *vain, je le répète encore; en vain... m'oppose-* « *rait-on les charges du budget... les charges du* « *budget.* »

LA COMTESSE (lui presentant un verre). — Bois.

LE COMTE. — Pas encore. « *Les charges du bud-* « *get... la stérilité du sol... l'inutilité d'un chemin* « *que personne ne suivra,... qui,... que... quand.* »

LA COMTESSE. — Bois donc.

LE COMTE. — Laisse-moi essayer de parler sans boire. « *D'un chemin qui part d'un endroit inculte* « *pour aboutir à un marais... L'exemple...* » Il me semble que cela ne va pas?

LA COMTESSE. — Tu t'y feras, bois un peu.

LE COMTE. — J'ai trop chaud. « *L'exemple que* « *nous donne l'Amérique... l'Amérique, cette* « *terre... ce sol... ce pays, je dirai même : cette* « *contrée..., je dirai plus : ces régions..., l'Amé-* « *rique enfin...* (Découragé.) Ça n'ira jamais.

LA COMTESSE. — Que tu es enfant ! Pendant la première année, borne-toi à interrompre. Tu parleras quand tu seras plus maître de toi. Des interruptions habilement exploitées valent cent discours. C'est la petite monnaie de l'éloquence.

LE COMTE. — Et puis, tu sais? si je ne réussis pas à la Chambre, j'ai la ressource du Conseil d'État.

LA COMTESSE. — Assurément. Parler dans une com-

mission ou dans une assemblée publique, c'est bien différent.

LE COMTE. — Mes connaissances spéciales me désignent pour la section de l'agriculture et du commerce.

LA COMTESSE. — Je te prédis que tu ne feras que traverser le Conseil d'État pour arriver au Sénat.

LE COMTE (modestement). Oh! oh! tu vas peut-être un peu vite.

LA COMTESSE. — A moins que tu ne fasses partie du ministère.

LE COMTE. — Ça ne me ferait pas peur, tu sais? un portefeuille.

LA COMTESSE. — Je voudrais te voir aux affaires étrangères.

LE COMTE. — Je suis peut-être, pour cela, un peu trop étranger aux affaires?

LA COMTESSE. — Tu n'as pas assez confiance en toi, tu as beaucoup de valeur.

LE COMTE. — En portefeuille.

LA COMTESSE. — C'est bien quelque chose.

LE COMTE. — Et puis enfin, on ne sait pas ce qui peut arriver. Le tout est de mettre le pied dans l'étrier. Une fois connu de l'empereur, apprécié par l'impératrice, bien accueilli par le prince impérial, je puis arriver...

LA COMTESSE (étonnée). — Où donc?

LE COMTE: — A quelque poste exceptionnel!... Celui de grand connétable, par exemple!...

LE COMTESSE. — Mon ami, mon ami!... tu vas trop loin.

LE COMTE. — Pourquoi donc? J'aurais bien des choses à dire à l'empereur.

LA COMTESSE. — Sois ministre, c'est tout ce que je te demande.

LE COMTE. — Tu crois que je dois m'en tenir là?

LA COMTESSE. — Dame!... tu sais?... nous verrons. Ce qu'il faut pour le moment, c'est qu'on te décore.

LE COMTE. — Tiens, c'est vrai!... Je ne suis pas décoré. Je me croyais déjà... Excellence.

LA COMTESSE. — Il n'y a pas de temps à perdre.

LE COMTE. — Demain, à sept heures du matin, je serai chez le ministre.

LA COMTESSE. — C'est trop tôt.

LE COMTE. — J'attendrai.

LA COMTESSE. — Cela fera un mauvais effet dans l'antichambre.

LE COMTE. — J'attendrai dans la cour.

LA COMTESSE. — Par le temps qu'il fait?

LE COMTE. — J'attendrai dans ma voiture.

LA COMTESSE. — Pour qu'on voie notre livrée en permanence devant le ministère?

LE COMTE. — J'attendrai en fiacre.

LA COMTESSE. — Ce n'est pas raisonnable.

LE COMTE. — J'attendrai je ne sais pas où, mais j'attendrai.

LA COMTESSE. — Je t'assure...

LE COMTE. — Voilà bien les femmes! hardies avant la lutte, timides à l'heure du combat. Cela ne te ferait donc pas plaisir de me voir décoré?

LA COMTESSE. — Mais si, mon ami.

LE COMTE. — Je te trouve d'un froid!.. d'un froid!...

Il ne me fait pas peur, à moi, ton ministre. Je lui dirai : « Mon cher collègue... »

LA COMTESSE. — Collègue? c'est trop tôt, un peu trop tôt.

LE COMTE. — C'est juste. « Monsieur le ministre, « je viens vous offrir l'occasion de réparer une in- « justice... » C'est crâne, cela... Voilà un début !

LA COMTESSE. — Je tombe de sommeil. Si nous allions nous coucher?

LE COMTE. — Nous coucher!... Tu pourrais dormir, toi?

LA COMTESSE. — Parfaitement.

LE COMTE. — Il s'agit bien de dormir ! Il y a mille choses auxquelles il faut que nous songions.

LA COMTESSE à part. — Je l'ai trop lancé. Il dépasse le but. (Haut.) Mon ami, je t'assure que je tombe de sommeil.

LE COMTE. — Tant pis!... Nous avons notre apprentissage à faire. Et puis, tu sais? je me sens monté, moi!... Il ne faut pas laisser tomber l'inspiration.

LA COMTESSE (avec un soupir). — Allons!

LE COMTE. — Je te vois déjà, présidant nos dîners politiques. Seule femme au milieu de quarante à soixante maréchaux, cardinaux, amiraux....

LA COMTESSE. — Assez!...

LE COMTE. — Sénateurs, conseillers d'État, députés.

LA COMTESSE. — Assez!... assez!... assez!

LE COMTE. — Tu auras à tes côtés les deux doyens.

LA COMTESSE. — Ah !... les doyens? Toujours des doyens?

LE COMTE. — C'est leur droit. Un des grands avantages de ces dîners-là, c'est que rien n'est laissé à

l'imprévu. Tous les soirs, sans exception, entre 7h 30m et 9 heures, de grands laquais te souffleront dans les oreilles : « Bisque aux écrevisses ou printanier? Bisque aux écrevisses ou printanier? Bisque aux écrevisses ou printanier? » Puis viendra le tour de : « turbot sauce crevettes? turbot sauce crevettes? » agréablement coupé par un « château Laffitte ou Corton?... château Laff... »

LA COMTESSE. — C'est lugubre!

LE COMTE. — Pour être bien agréable à tes voisins de table...

LA COMTESSE. — Les doyens!

LE COMTE. — Les doyens... Tu te mettras au courant de leurs travaux. C'est une centaine de volumes d'économie politique, de jurisprudence, de sciences, de théologie et d'administration à avaler.

LA COMTESSE (épouvantée). — Je ne pourrai jamais!

LE COMTE. — Bah!... Les dix premiers volumes t'ennuieront, et puis les autres...

LA COMTESSE. — Les autres aussi. Sais-tu ce que nous ferons?

LE COMTE. — Non.

LA COMTESSE. — Le soir, tu me liras tout cela au coin du feu.

LE COMTE. — Le soir?... chez nous? le coin du feu?... Mais, malheureuse enfant, nous ne serons chez nous, le soir, que les jours de réception.

LA COMTESSE. — Comment?

LE COMTE. — Tu crois que nous allons nous acoquiner au coin de l'âtre comme à Pommerelles, lorsque, désertant la grande salle à manger, nous faisions la dînette sur une table basse, dans le petit salon?

LA COMTESSE. — Nous revenions mourants de faim après une chevauchée à travers bois. Les couverts, mis d'abord bien correctement l'un vis-à-vis de l'autre, faisaient petit à petit le tour de la table, et se trouvaient l'un près de l'autre au dessert.

LE COMTE. — Et puis, après le dîner, tu ouvrais une partition et nous faisions de la musique.

LA COMTESSE. — C'était gentil, cela!

LE COMTE. — Mais tu en entendras bien davantage, de la musique. On t'en fera... beaucoup, énormément, en gros, en détail, la nuit, le jour. Tu auras des aubades à 300 francs pièce, des concerts de bienfaisance, des...

LA COMTESSE. — Brrrr! tu me donnes le frisson. Je sais bien ce que je ferai, moi, les jours où cela m'ennuiera...

LE COMTE. — Tu en entendras tout de même.

LA COMTESSE. — Pourquoi donc cela?

LE COMTE. — Parce qu'il y a des amusements qui deviennent des devoirs. Tu apprendras à t'amuser.

LA COMTESSE. — Mais je le sais.

LE COMTE. — Tu crois le savoir.

LA COMTESSE. — Je me rattraperai au théâtre.

LE COMTE. — Là, c'est une autre affaire.

LE COMTESSE (satisfaite). — Ah!

LE COMTE. — Après avoir dîné en ville, à 10 heures et demie ou 11 heures, tu entreras dans ta loge. Car nous aurons nos loges.

LA COMTESSE. — Comment?... comment? de 10 à 11 heures? Mais ma vie va se passer à assister à des dénouements, alors?

LE COMTE. — Plains-toi donc! Il n'y a que cela

d'intéressant au théâtre. Les premiers actes ne sont faits que pour préparer le dénouement. De temps en temps, j'irai te reprendre.

LA COMTESSE. — Tu resteras avec moi, tiens ! tout le temps.

LE COMTE. — Tu n'y penses pas ! J'aurai du travail par-dessus la tête. Ce n'est pas toujours, toujours, toujours amusant d'être ministre, va !

LA COMTESSE. — Quand te verrai-je alors ?

LE COMTE. — Dans les réceptions.

LA COMTESSE. — C'est tout?

LE COMTE. — Et puis... en passant.

LA COMTESSE. — Après ?

LE COMTE. — Quand je serai malade, tu me soigneras.

LA COMTESSE. — Mais le soir,.., tout à fait le soir... en rentrant?

LE COMTE. — Si, par hasard, nous revenons ensemble, je te dirai bonne nuit ! avant de rentrer dans ma chambre, où mon chef du cabinet m'attendra avec la correspondance des derniers courriers.

LA COMTESSE. — Est-ce que je ne pourrais pas te la lire, moi, ta correspondance? Ton chef du cabinet ne demandera pas mieux que d'aller se coucher.

LE COMTE. — Oh ! ma chère petite, il faut renoncer à tous ces enfantillages-là.

LA COMTESSE (effrayée). — Comment?

LE COMTE. — Nous devenons des gens sérieux.

LA COMTESSE. — Alors... il faut dire adieu aux enfantillages?

LE COMTE. — Absolument.

LA COMTESSE (passant ses bras autour du cou de son mari). —

Te rappelles-tu, l'année dernière, le 18 mars?...

LE COMTE. — Le jour de ma fête? oui.

LA COMTESSE. — La surprise que je t'ai faite?

LE COMTE. — Attends donc... attends donc... C'est que j'ai déjà la tête à autre chose, tu sais?

LA COMTESSE. — Ingrat! Nous étions seuls à Pommerelles. Tu ne pensais guère à saint Alexandre. Nous menions cette bonne vie toute à la tendresse, insoucieuse, insouciante, que tu dédaignes ce soir. Je n'avais pas oublié ton patron, moi, et je résolus de te faire une surprise.

LE COMTE. — Une surprise? Est-ce drôle que j'aie déjà oublié ça?

LA COMTESSE. — Je ne te dis rien de la journée, et, pourtant, Dieu et saint Alexandre savent si j'avais, pour toi, des baisers tout prêts sur les lèvres. On servit lentement le dîner. Tu remarquas l'absence de deux ou trois domestiques... mes complices. Je prétendis les avoir envoyés à la ferme. Un bruit de marteau faillit tout perdre, et je ne sais plus ce que je te dis à ce sujet.

LE COMTE. — Parbleu! je me le rappelle. Tu me soutins qu'on remettait, dans le salon, un carreau que tu avais cassé.

LA COMTESSE. — Là!... Tu vois bien que tu n'as pas perdu la mémoire.

LE COMTE. — Je suis si peu ministre encore!

LA COMTESSE. — Joseph entra dans la salle à manger. Il me fit signe, du coin de l'œil, que tout était prêt, et nous passâmes dans le salon.

LE COMTE. — Où l'on avait dressé un théâtre.

LA COMTESSE. — Et je jouai pour toi seul : « *Sous clé* », que j'avais appris en cachette.

LE COMTE. — Je t'écoutai ravi, dans mon fauteuil, me tenant à quatre pour ne pas escalader la scène et t'applaudir à coups de baisers.

LA COMTESSE. — Tu ne faisais pas fi des... enfantillages, en ce temps-là! Tu me le prouvas bien.

LE COMTE. — Antoinette, si vous voulez que je sois ministre, laissez-moi oublier tout cela.

LA COMTESSE. — Ma foi! c'est payer trop cher la perte de tant de douces heures. J'ai bien envie de renoncer au ministère. Qu'en dis-tu ?

LE COMTE. — Je me rabattrai sur le sénat.

LA COMTESSE (dédaigneuse). — Ah!... pas même.

LE COMTE. — Sur le Conseil d'État?

LA COMTESSE. — Retournons vite à Pommerelles. Tout nous attend pour refleurir.

LE COMTE. — C'est cela!... Je m'occuperai de ma candidature.

LA COMTESSE. — Tu t'y occuperas... de moi, qui t'aime, qui étais folle, et que tu as corrigée.

LE COMTE. — Alors, je donne toutes mes démissions?

LA COMTESSE. — Plutôt cent fois qu'une.

LE COMTE (prenant la comtesse dans ses bras). — Bravo! (Il l'embrasse. — Au public.) En voilà jusqu'au 15 août.

UNE NUIT AU LOUVRE

HISTOIRE INVRAISEMBLABLE

(1867)

UNE NUIT AU LOUVRE

Tout le monde se souvient encore du formidable succès qu'obtint à l'exposition de 18.. le Hollandais Van Koukeback avec une toile d'un pouce carré, représentant le jugement dernier. Pendant trois mois, — pour Paris, trois éternités, — dans les salons, dans les ateliers, dans les boudoirs, dans les journaux, dans les coulisses, dans les gares, dans les théâtres, dans les omnibus, dans les académies, dans les clubs, dans les pensionnats de demoiselles, partout enfin où l'on discute, cause ou bavarde, on s'entretint bruyamment de ce petit étranger, qui n'en était pour cela ni plus fier ni moins flegmatique.

De son même pas tranquille, de sa même allure pesante, de son même habit vert-bronze, du même sourire inaltérable et placide, de sa même face émerillonnée, Van Koukeback s'en allait à la postérité, comme il serait allé manger une saucisse de Francfort à la taverne. Il se livrait aux caresses de la vogue parisienne avec la froideur du vieux David accueillant la vierge Abizaïg.

Ni les folles nuitées, ni les soupers fins, ni les joyeuses fantaisies de la vie pseudo-artistique, ni le

fumet des vins et des belles épaules, ni les cristaux, ni les nappes damassées, ni l'Opéra, ni les Bouffes, ni Thérésa, ni les démolitions, rien ne troubla, même une seconde, l'inconcevable sérénité de cet étrange oiseau de la Hollande, qui jusque-là n'avait pas mis une fois le bec hors des faubourgs de Rotterdam. Pour les prouesses de Gladiateur, pour le dôme des Invalides et les bras de la Ristori, pour cela, le reste et bien d'autres choses encore, le Hollandais avait toujours un même « peuh! » un « peuh! » superbe, un « peuh! » dédaigneux et sonore qu'il lançait entre deux bouffées de tabac, en clignant ses yeux d'albinos et en avançant sa lèvre inférieure.

« — Qu'ont donc tous ces gens? — se disait Van Koukeback en allumant sa grosse pipe. — Qu'ont donc tous ces gens à m'aduler ainsi? Le même tableautin qui m'eût valu là-bas une poignée de main de notre bourgmestre, une chope d'honneur offerte par le directeur du musée, une aubade de la Société philharmonique, trois ou quatre cents gosiers à rafraîchir, me vaut ici de ridicules ovations. Depuis quatre-vingt-dix jours, les salons parisiens se disputent ma personne, comme les églises catholiques s'arrachent un morceau de la vraie croix. Les bonnes fortunes les plus excentriques n'ont cessé de m'obséder, et j'ai dû refuser par lassitude l'amitié d'un prince, les faveurs d'une favorite et les complaisances de tout un corps de ballet. Si j'ai le malheur de retenir une stalle au théâtre, les journaux ne manquent pas d'imprimer en tête du programme : « Le célèbre Van Koukeback assistera à cette représentation. » Peuh!... ce peuple est fou! Ne peut-il pas

se borner à trouver mon tableau admirable et à m'en commander de nouveaux ? »

Il advint cependant que Van Koukeback fut, quelque temps avant de quitter Paris, le héros d'une étrange aventure qui déconcerta son impassibilité hollandaise et lui fit rentrer à deux pieds dans la gorge ses insolents « peuh !... » d'autrefois.

Van Koukeback, le dédaigneux, fut invité par le comte de Nieuwerkerke à passer la soirée au Louvre.

Le Hollandais accepta, mais ce ne fut pas sans embarras ; car il s'agissait d'un bal costumé, et le costume était de rigueur. Van Koukeback ne pouvait pas endosser le premier travestissement venu. La vogue impose des devoirs dont on ne saurait impunément s'affranchir. L'homme à la mode ne peut rien faire à la légère. Se mouche-t-il en public, il lui est interdit de se moucher d'une façon banale. Du haut de toutes les pyramides, quarante siècles le contemplent. Bien pénétré de cette vérité, Van Koukeback se laboura la cervelle dans tous les sens pour trouver un déguisement digne de sa renommée. Il prit enfin le parti d'adopter le costume de quelque type populaire des galeries du Louvre, et, dans ce but, il parcourut les musées pendant plusieurs jours avec le Worth du moment. Le gros homme n'osa pas choisir les attributs de Silène, qui lui parurent insuffisants. Le pourpoint de Charles Ier lui eût convenu, mais Charles Ier n'a jamais eu de ventre. Van Koukeback finit par adopter le costume de l'amiral Ruyter[1] ; puis, le

[1] N° 257. Jordaens.

fameux jour venu, une fois équipé de pied en cap, notre Hollandais partit pour le bal.

Lorsque Van Koukeback arriva au Louvre, la fête était déjà fort animée. Il s'attendait à faire sensation et il ne produisit aucun effet. Le comte de Nieuwerkerke eut pour lui un sourire de première classe, un mot gracieux et une poignée de main, mais ne fut pas moins prodigue pour ses autres invités. Van Koukeback pataugeait inaperçu au milieu de ces flots de beauté, d'élégance, de célébrité, de distinction et de talent. Il souffrait de se voir ainsi effacé, lui qui d'ordinaire prétendait souffrir d'un excès opposé. Le bal ne tarda pas à lui paraître froid, monotone, étouffant, insupportable, et il résolut de s'en aller.

Voulant faire une sortie à l'anglaise, il ouvrit une première porte qui donnait dans un couloir, une seconde porte qui donnait dans un salon, une troisième porte qui donnait dans une galerie, une quatrième porte qui donnait dans une pièce obscure. Là il s'arrêta inquiet et voulut revenir sur ses pas, mais il ne retrouva pas son chemin. Honteux de s'être égaré, il perdit la tête, et à tâtons, ouvrant, fermant des portes par vingtaines, traversant des salons et des galeries immenses, montant et descendant des escaliers éclairés de loin en loin par quelque rayon de lune, il arriva dans le Salon carré. Son cœur battait la chamade, ses oreilles étaient remplies de carillons, ses yeux d'étincelles, et il tomba presque sans connaissance sur une banquette.

Ses regards, qui cherchaient à percer l'obscurité,

ne tardèrent pas à être attirés par un point lumineux qui grandit et devint plus intense de seconde en seconde. D'autres étincelles jaillirent de part et d'autre, les murs pétillèrent, et bientôt des Rembrandt, des Ruysdaël, des Claude Lorrain, des Ostade s'échappèrent des flots de soleil. Les Girodet, les Prud'hon, les Marot se remplirent de rayons de lune et de clartés d'étoiles. Les phares se reflétèrent dans les eaux agitées des J. Vernet, des Van de Velde et des Backhuisen. Les croissants étincelèrent sous les pieds des Vierges, et, d'un paysage de Rubens[1], l'arc-en-ciel s'élança à son tour. De cet ensemble de lueurs si diverses résulta une clarté fantastique inconnue aux hommes. Une brise douce et pleine d'aromes se mit à courir dans les feuillages, et les oiseaux s'essayèrent à chanter. Van Koukeback, effrayé, stupéfait, se colla le long du mur, plus plat qu'une affiche, n'osant ni avancer, ni reculer, ni rester, ni s'en aller.

Un roulement se fit entendre dans le lointain, et bientôt parurent au bout de la grande galerie le Tambour républicain de Léon Cognet[2], le Tambour d'Angeli[3] battant le rappel, et derrière eux les trois Anges de Sigalon[4] soufflant l'air de « la Casquette » dans les trompettes du Jugement dernier. Des bâillements prolongés suivis de craquements répondirent à cet appel; puis de tous côtés, petit à petit, tous les personnages que le génie des écoles italienne, espagnole, française et hollandaise fit naître sur des toiles devenues immortelles, mirent pied à terre.

[1] N° 465. Rubens.
[2] Plafond.
[3] N° 41. Angeli.
[4] 498. Sigalon.

JUPITER[1] éternue en descendant de son cadre.

Atchum!...

ISIS[2]. — Dieu vous bénisse!

JUPITER. — Merci!... à charge de revanche. (A Charles Ier.)[3].Vous êtes bien heureux de loger sur la cimaise. Nous avons là-haut une poussière de tous les diables... Atchum!... Bon! .. Quand je commence à éternuer, j'en ai pour une demi-heure.

CHARLES Ier. — Avez-vous remarqué cette petite brune qui travaille ici depuis hier?

JUPITER. — Ne la pas remarquer serait de l'ingratitude. Elle vient pour moi.

CHARLES Ier. — Allons donc!... j'ai bien vu à la manière dont elle me lorgne qu'elle a su m'apprécier. Si elle vous copie, c'est que vous êtes un dieu sans conséquence, et qu'elle a peur de se compromettre en reproduisant mes traits. — Elle m'a fait un œil d'enfer, mon cher ami.

JUPITER. — Charlot, vous êtes un fat. Cette enfant ne pense pas à vous.

(Charles V[4] passe au bout de la galerie.)

FRANÇOIS Ier[5] court après lui. — Sire, me permettrez-vous de vous faire les honneurs du Louvre?

CHARLES V. — Je vous rends grâce, mon cousin. J'ai donné rendez-vous à Marot et à Rabelais et vais les rejoindre de ce pas.

FRANÇOIS Ier. — Permettez-moi, cependant...

[1] N° 434. Rubens.
[2] Plafond du musée égyptien.
[3] N° 142. Van Dyck.
[4] N° 276. Gros.
[5] N° 276. Gros.

CHARLES V. — Ah! vous devenez fatigant à la fin. Gros a tenu à ce que vous me fissiez visiter les caveaux de Saint-Denis; je n'ai pas pu m'y opposer. Mais cela dure depuis 1812, et j'en ai assez.

SAINT CHRISTOPHE [1] à Charles Ier [2] et à Goliath [3]. — Vous n'oubliez pas, mes enfants, que c'est aujourd'hui que nous formons le bureau de notre *Club des Décollés.*

BRUTUS JUNIOR [4]. — Je vais recueillir les votes pour la composition du bureau.

SAINT PROTHAIS [5]. — J'ai lu l'autre jour par-dessus l'épaule d'un de nos gardiens un fort bel article contre la peine de mort.

CHARLES Ier. — La peine de mort a du bon.

SAINT DENIS. — Pouvez-vous dire une chose pareille!...

CHARLES Ier. — Entre nous, maintenant que c'est fait, je sais gré à cette mauvaise tête de Cromwell de m'avoir décapité. Mon ingratitude à l'égard de Strafford, la reddition de Bristol, mon attitude vis-à-vis du parlement, mes théories sur l'infaillibilité royale... tout cela me préparait une assez piteuse page dans l'histoire. Le martyre m'a réhabilité.

GOLIATH. — Vous tenez donc à l'opinion publique, vous? — C'est moi qui m'en moque!

HOLOPHERNE [6]. — Ne dites pas cela, Goliath, vous

[1] N° 408. Spada.
[2] N° 142. Van Dyck.
[3] N° 347. Dan. de Volterre.
[4] N° 321. Lethière.
[5] N° 520. Le Sueur.
[6] N° 248. Manfredi.

y teniez tout comme un autre, quand vous fanfaronniez devant le camp d'Israël.

GOLIATH. — Je vous conseille de parler, ivrogne!

SAINT JEAN-BAPTISTE [1]. — Messieurs!... des hommes comme il faut!...

BRUTUS JUNIOR. — Monsieur Holopherne, vous n'avez pas voté.

HOLOPHERNE. — Voilà, mon ami. (Il lui remet un bulletin de vote.) Goliath a raison de m'humilier à propos de mon intempérance; c'est elle qui m'a perdu. Mais, parole d'honneur! messieurs, ce serait à refaire, je me risquerais. Ah! quelle femme, cette Judith! Nabuchodonosor n'en avait pas de pareille en ses harems. (A Judith [2] qui passe.) Sans rancune, veuve Manassès. La seule chose que je te reproche, c'est d'avoir emporté ma tête dans le sac aux provisions.

BRUTUS JUNIOR. — Messieurs, voilà le résultat du vote.

TOUS. — Écoutez!... écoutez!...

BRUTUS JUNIOR. — Dépouillement du scrutin.

Président, — Mgr saint Denis.

(*Applaudissements prolongés.* Le premier évêque de Paris salue. Sa tête tombe. Saint Christophe la ramasse et la lui rend. — Sensation prolongée.)

Vice-présidents : LL. MM. Charles Ier et Cyrus [3], de leur vivant rois d'Angleterre et de Perse. — Secrétaire du bureau : Thomas More, grand chancelier d'Angleterre [4]. — Le bureau va se constituer immé-

[1] N° 574. Taunay.
[2] N° 248. Manfredi.
[3] N° 433. Rubens.
[4] N° 210. Holbein.

diatement, salle des Cariatides. Le rapport sera imprimé et distribué.

(La séance est levée à une heure du matin.)

PUTIPHAR[1]. — Dites donc, Joseph, j'ai toujours votre manteau chez moi. Si jamais vous aviez envie de venir le reprendre, ne vous gênez pas, mon ami.

JOSEPH, froidement. — Je l'enverrai chercher par mon domestique, madame.

PUTIPHAR. Insolent!... (Après un instant de réflexion.) Joseph! est-il bien ce garçon?

(La *Vénus* de l'Albane[2] s'habille sur une terrasse au bord de la mer. La *Joconde*[3] et la *Madeleine* de Nattier[4] sont assises à ses côtés.)

LA JOCONDE. — Je suis assez contente de l'hôtel du Louvre. Une seule chose m'exaspère ici, c'est d'être exposée sans cesse aux critiques des femmes d'à présent. Avez-vous remarqué avec quelle insolence ces créatures nous lorgnent?

VÉNUS. — Cela fait pitié! — J'ai toutes les peines du monde à garder mon sérieux en voyant comme elles sont badigeonnées.

LA JOCONDE. — Si c'est pour nous ressembler qu'elles se plâtrent de la sorte, c'est trop d'effronterie.

VÉNUS. — Dites donc, Monna Lisa, on leur en donnera des maquilleurs comme l'Albane et comme da Vinci!

[1] N° 559. Van der Werff.
[2] N° 9. Albani.
[3] N° 484. L. da Vinci.
[4] N° 382. Nattier.

LA MADELEINE. — Avez-vous vu, mes mignonnes, comme elles sont fagotées?

VÉNUS. — On n'a pas idée de cela! Je payerais cher pour leur voir essayer mes toilettes. Celle, par exemple, qui me valut la pomme à l'Exposition du mont Ida. Qu'elles consultent donc, au lieu de leur journal de modes, les statues que la Grèce m'a élevées. Cela pourra leur donner à réfléchir.

L'AMOUR. — Vous avez raison, chère mère; si ces dames veulent jouter, que ce soit à armes égales. Plus de fer, de baleines, de crin, de bois, de cuir, de carton... Ah! que, de mon temps, les choses se passaient mieux! La femme est devenue l'accessoire de sa toilette, et le cavalier qui la promène ne voit en elle qu'un ressort destiné à mettre en mouvement un amas de chiffons. C'est immoral... parole d'honneur!

LA MADELEINE. — Vous poussez les choses un peu loin, jeune homme. Il paraît qu'il existe maintenant un magistrat qu'on nomme... attendez donc... le... le .. le... le préfet de police, c'est cela, et ce préfet ne veut pas qu'on sorte... à l'antique.

L'AMOUR. — C'est scandaleux.

LA MADELEINE. — Les femmes pourraient du moins adopter quelque déshabillé galant dans le genre de celui-ci.

(Elle s'ajuste devant un miroir.)

LA JOCONDE. — Ces mules à talons et ce peignoir de satin blanc ne sont-ils pas un peu galants pour une pénitente?

LA MADELEINE. — Bah!... pour s'être repentie, est-ce à dire qu'on sera moins belle, et « *vertu* » doit-il être

synonyme de « *laideur* » ? Pour moi, j'estime qu'une belle vertu est plus appétissante et doit être plus encouragée qu'une vertu laide et crottée. Le beau mérite d'être honnête à quatre-vingt-dix ans ou à vingt ans avec des yeux louches, des dents malsaines et des guenilles ! (A l'Amour.) Petit, mets-moi une rose dans les cheveux.

VÉNUS. — Si jamais je me repens, je ne veux être habillée que par un peintre de l'école française. Ils ont une façon de comprendre le repentir tout à fait engageante.

LA MADELEINE. — Je vous recommanderai à Nattier si vous en venez là.

FRANÇOIS Ier, courant après Charles V. — Sire, voulez-vous que je vous fasse les honneurs du musée des Souverains?

CHARLES V. — Vous étiez moins assommant à Marignan, ma parole d'honneur!

(Il se sauve.)

(Une grande agitation règne dans le Salon carré. On fuit, on se presse, on se pousse, on crie... Les *pestiférés de Jaffa* [1] veulent entrer.)

LOUIS XIV [2]. — A la porte!... à la porte!...

MADAME RÉCAMIER [3]. On ne va pas dans le monde quand on est dans cet état.

MARIE LECZINSKA [4]. — Condé, débarrassez-nous de cette canaille.

[1] N° 274. Gros.
[2] N° 475. Rigaud.
[3] N° 160. David.
[4] N° 577. Tocqué.

CONDÉ [1]. — A moi, mes braves de Lens et de Fribourg !

BONAPARTE [2]. — Qui parle de chasser mes vaillants de l'armée d'Égypte ?

CONDÉ. — Moi !

HENRI IV [3]. — Et moi, par la messe !... A moi, mes compagnons d'Arques et d'Ivry !... Ne voyez-vous pas que les dames se pâment ?

RICHELIEU [4]. — Messieurs, songez que c'est la guerre civile...

MARIE DE MÉDICIS [5]. — Je vous conseille de parler : vous n'avez pas fait autre chose toute votre vie.

BONAPARTE. — A moi, mes braves troupes d'Eylau! Venez défendre vos frères d'Égypte.

(Encore tout couverts de neige, les vainqueurs de la coalition de 1807 arrivent au pas de course. *Les Philistins frappés de la peste* [6] s'élancent de leur cadre et prennent fait et cause pour leurs confrères de Jaffa. *Le Cuirassier* [7], *le Carabinier* [8], *le Chasseur à cheval* [9] de Géricault se mettent à leur tête.

Vénus profite de la bagarre pour se trouver mal dans les bras de quelqu'un ; *Suzanne* [10] se met sous la protection des vieillards. *Esculape* [11] ne sait où donner de la tête. Il cause vivement avec *Desgenettes* [12] et *Fagon* [13], qui le traitent de « vieux routinier ».

On va en venir aux mains quand *Salomon* [14] se précipite entre les combattants. Son grand air, sa réputation, imposent aux plus acharnés. Il offre un arbitrage.)

[1] N° 92. Casanova.
[2] N° 174. Gros.
[3] N° 394. Porbus.
[4] Plafond d'Alaux.
[5] N° 443. Rubens.
[6] N° 421. Poussin.
[7] N° 244. Géricault.
[8] N° 245. Géricault.
[9] N° 243. Géricault.
[10] N° 496. Santerre.
[11] N° 278. Guérin.
[12] N° 274. Gros.
[13] N° 306. Jouvenet.
[14] N° 422. N. Poussin.

HENRI III[1]. — Chargez-vous, de grâce, de mettre tout ce monde-là d'accord, que nous dansions une sarabande.

(Salomon fait signe qu'il va parler. Il parle en effet pour offrir de couper en deux les épaves de l'armée d'Égypte. Quelques sifflets se font entendre. C'est que 2900 ans défraîchissent furieusement une idée.

Bonaparte choisit *saint Louis*[2] pour arbitre. Tout le monde se presse autour du plus chrétien de nos rois.)

LOUIS IX. — Mes enfants, je ne demande pas mieux que de rendre la justice; on sait que j'ai toujours beaucoup aimé cela. Seulement, il me faut un chêne. Sans chêne je ne suis bon à rien. Je n'ai jamais rendu la justice qu'à l'ombre et je craindrais ailleurs de n'être pas digne de mon passé.

(Tout le monde se rend dans *la Forêt* de Ruysdael[3]. Saint Louis s'assied au pied de son arbre favori.)

LOUIS IX. — Messieurs, pardonnez-moi mon émotion. En présence d'un pareil auditoire, elle est facile à comprendre. Je m'attendais peu à siéger aujourd'hui, aussi n'ai-je pas préparé de discours de rentrée. Je ne sais si un intervalle de six cents ans dans l'exercice des pratiques de la justice m'a quelque peu rouillé, mais j'avoue que je ne me sens pas à mon aise. Peut-être allez-vous me trouver maniaque, messieurs, mais j'ai l'habitude des chênes de Vincennes, et cet arbre flamand ne m'inspire pas du tout. Je passe la parole à *saint Pierre*[4]. C'est un homme de bon conseil.

[1] N° 656. Inconnu.
[2] Plafond de Blondel.
[3] N° 470. Ruysdael.
[4] N° 284. L. de La Hyre.

(Saint-Pierre se récuse.)

LE PARALYTIQUE [1], donnant le bras à la Femme hydropique [2].

— C'était bien la peine de nous faire marcher jusqu'en Hollande.

Ils sortent en clopinant du cadre de Ruysdael.)

La confusion est à son comble. Par bonheur *Notre-Seigneur* a levé la main et les pestiférés seront guéris jusqu'à l'aube.

L'armée d'Égypte exécute immédiatement une danse de caractère en signe de reconnaissance. Cette ébauche de débauche entraîne *Terpsichore* [3], des faunes et des nymphes [4]. Plusieurs quadrilles sont aussitôt organisés. *Henri III* [5], donnant la main à *Proserpine* [6], fait vis-à-vis à *Putiphar* [7] qui danse avec *Hercule* [8]. *Endymion* [9] et *Élisabeth d'Autriche* [10] gambadent en face de *Richelieu* [11] et de *madame Vigée Le Brun* [12].

Dans la salle des États, *la Kermesse* [13] de Rubens roule et déroule sa chaîne immense.

Les Buveurs d'Ostade et de Teniers sont venus rejoindre leurs confrères. C'est de ce côté une effroyable cohue. On se trémousse, on se roule, on se presse. On s'embrasse à bouche que veux-tu. Tandis que les cotillons voltigent, les corsages glissent le long des épaules. Les cheveux des danseuses ne savent ce qu'ils font; ils ont roulé épars et volent à tous les vents.

Heureusement pour la morale que la fumée est épaisse et cache une partie de tout cela.

Pendant ce temps *sainte Cécile* [14] a organisé un concert dont voici le programme.

[1] N° 469. Restout.
[2] N° 121. G. Dow.
[3] N° 561. Le Sueur.
[4] N° 593. Van der Werff.
[5] N° 656. Inconnu.
[6] N° 479. Schalken.
[7] N° 559. Van der Werff.
[8] N° 335. G. Reni.
[9] N° 251. Girodet.
[10] N° 108. Clouet.
[11] Plafond d'Alaux.
[12] N° 82. V. Le Brun.
[13] N° 462. Rubens.
[14] N° 494. Zampieri.

PREMIÈRE PARTIE

1° *Ave, Maria*, chanté par. . . . . SAINTE CÉCILE [1]

2° *Scherzo du concerto en la bémol*, pour la basse de viole, composé et exécuté par. . . . . APOLLON [2]

Dédié à S. M. Marie de Médicis.

3° *Marche du Stathouder*, exécuté pour la première fois par l'orchestre de Van der Venne [3].

DEUXIÈME PARTIE

4° *Romance,* chantée par. . . . . EUTERPE [4]

Premier prix du conservatoire du mont Parnasse.

5° *Air de danse*, exécuté sur la harpe et dansé par. . . . . LE ROI DAVID [5]

6° Air : *J'ai perdu mon Eurydice*, chanté par. . . . . ORPHÉE [6]

(Entre les deux parties une quête sera faite par Moïse [7] au profit des victimes des plaies d'Égypte.)

[1] N° 494. Zampieri.
[2] N° 436. Rubens.
[3] N° 545. Van der Venne.
N° 558. Le Sueur.
[5] N° 490. Zampieri.
[6] N° 452. N. Poussin.
[7] N° 418. N. Poussin.

FRANÇOIS Ier, à Charles V. — Voulez-vous, sire, que je vous fasse les honneurs du musée Napoléon III?

CHARLES V. — Ah! cousin... cela devient de la persécution. Si je vous tenais encore sous les verrous, je jure Dieu que vous n'en sortiriez plus.

(Il se perd dans la foule.)

ACTÉON [1] (s'approche de Diane [2], qui cause avec Endymion [3]). — Dis donc, belle biche aux bois, si on t'avait changée en cerf quand tu contemplais Endymion sans voile, avoue que c'eût été bien fait.

DIANE. — Mon cher ami, vous n'avez pas le sens commun, la rancune vous aveugle. Je ne faisais rien de mal, puisque personne ne me voyait.

LUCRÈCE [4] passe, au bras de Caton [5]. — (A Endymion.) Ne pourriez-vous pas, monsieur, lorsque nous sommes entre nous, vous habiller un peu plus que cela?

DIANE. — Bégueule, va! — Si Sextus était ici, qui sait si tu ferais autant la prude?

MUTIUS SCÉVOLA, indigné [6]. — Oh! Diane!... pouvez-vous douter de Lucrèce?

DIANE. — Mettrais-tu au feu pour elle la main qui te reste?

(Mutius Scévola n'a sans doute pas entendu l'apostrophe de la déesse, car il s'éloigne sans répondre.)

LE PETIT POUILLEUX [7] s'approchant des *Treize Gentilhommes* de Velasquez [8]. — La charita, mes bons mouchias.

[1] N° 171. Cesari.
[2] N° 171. Cesari.
[3] N° 251. Girodet.
[4] N° 23. Albane (d'après l').
[5] N° 69. Le Brun.
[6] N° 68. Id.
[7] N° 551. Murillo.
[8] N° 557. Velasquez.

LES GENTILSHOMMES. — Veux-tu bien aller te gratter plus loin, petit Savoyard!

LE POUILLEUX, à Noé[1]. — Dites donc, père Noé, faites rentrer ces messieurs dans l'arche.

(Au bout de la grande galerie, à droite, sur la piazzetta, *les Bateleurs* de Guardi[2] font leurs tours merveilleux, tandis qu'à gauche *le Marchand d'Orviétan*[3] de Karel Dujardin appelle les pratiques, sans se laisser troubler par les lazzi que lui adressent *les Fous* de Mor[4], de Van der Venne[5] et du Titien[6]. Scaramouche parade, Arlequin chatouille sa guitare aux applaudissements de Marie de Médicis à laquelle ces divertissements rappellent les bords de l'Arno. Les *Cavaliers* de Salvator Rosa[7] encore tout sanglants sont descendus de cheval. Les gamins d'Ostade ont fait *l'École buissonnière*[8]. Les multitudes de Breughel ont abandonné *la Bataille d'Arbelles*[9] laissant Darius et Alexandre aux prises. Tous se pressent à l'envi devant les tréteaux.

Pendant ce temps, sur la *Place Navone*[10] s'achèvent les illuminations préparées par Panini, et la *Procession du Doge*[11] se rend à Saint-Zacharie.

D'instant en instant la fête devient plus animée.

Les Arbalétriers d'Amsterdam[12] s'exercent dans une des allées du *Paradis*[13]. Un jeune enfant ailé a, sur sa tête, la pomme fatale, et la compagnie s'évertue à atteindre ce but sans blesser l'Amour. Les juges choisis par Van der Helst sont prêts à distribuer les prix.

Tous les cabarets, toutes les tabagies de l'école hollandaise son encombrés. Sur la *Plage de Scheveningen*[14] se promène le prince d'Orange dans son carrosse à six chevaux. Son Altesse, guidée par

[1] N° 490, Snyders.
[2] N° 221. Guardi.
[3] N° 243. Karel du Jardin.
[4] N° 343. Mor.
[5] N° 545. Van der Venne.
[6] N° 103. Caliari (L. Véronèse).
[7] N° 360. S. Rosa.
[8] N° 370. A. Van Ostade.
[9] N° 60. Breughel de Velours.
[10] N° 287. Panini.
[11] N° 224. Guardi.
[12] N° 197. Van der Helst.
[13] N° 448. N. Poussin.
[14] N° 536. A. Van de Velde

J. Vernet, se propose de visiter avant le jour les principaux *Ports de France* [1].

Les causeries deviennent plus intimes, les duos amoureux s'improvisent de tous côtés. Les couples disparaissent dans les clairières tracées par *Hobbéma* [2] ou sur les routes sinueuses de *Ruysdael* [3] et de *Both d'Italie* [4].

Un train de plaisir s'organise et voilà que de larges affiches se posent sur tous les piliers.)

VOYAGE A CYTHÈRE [5]

—

COMPAGNIE WATTEAU

—

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

(Vénus est au bureau ; on s'arrache les billets. *La Courtisane* de Sigalon [6] reçoit l'argent. Les dames accompagnées d'un cavalier voyagent gratis. Les militaires payent demi-place quand on les tient sur les genoux.)

ESCULAPE [7], à plusieurs bacchantes qui viennent de danser. — Prenez garde, mes filles, n'allez pas de ce côté de la galerie pendant que vous êtes en nage. Il vente à décorner un faune. Ruysdael a déchaîné un ouragan terrible sur *les Digues de la Hollande* [8], et une embarcation vient de chavirer dans un des cadres de Backhuisen. Nous aurons de l'eau demain.

[1] Nos 592-630. J. Vernet.
[2] No 205. Hobbéma.
[3] No 470-475. Ruysdael.
[4] No 43. Both d'Italie.
[5] No 649. Watteau.
[6] No 499. Sigalon.
[7] No 278. Guérin.
[8] No 471. Ruysdael.

LE CUIRASSIER DE GÉRICAULT [1]. — Vous avez raison, docteur. J'ai ce soir un diable de cor qui me fait damner.

ATALANTE [2]. — Oh! l'affreux petit vieillard qui trotte là-bas, une lanterne à la main!

MÉLÉAGRE [3]. — Quoi! vous ne reconnaissez pas Diogène [4]? Voilà plus de deux mille ans qu'il cherche « un homme ».

MINERVE [5], dédaigneusement. — Un homme!... quelque chose de précieux pour courir après!

MÉLÉAGRE. — N'en dégoûtez donc pas les autres, déesse, si vous n'en voulez pas. (Appelant.) Diogène!... Hé! Diogène!...

DIOGÈNE. — Quoi?

MÉLÉAGRE. — As-tu été plus heureux, ce soir?

DIOGÈNE. — Ne m'en parlez pas! Il n'y a que moi pour avoir une aussi mauvaise chance. Je croyais avoir enfin trouvé l'homme de mes rêves. Jamais type plus parfait ne s'était révélé à moi. Intelligence, droiture, vertu, abnégation, génie, enthousiasme, raison, courage, beauté, force, sang-froid, élégance, énergie, persévérance, charité... que sais-je?... Aucune vertu, aucun charme ne lui faisaient défaut. Et quand je demandai : — « Quel est cet homme? » — On me répondit : — « C'est un Dieu. » — Ces choses-là sont faites pour moi.

MÉLÉAGRE. — Et tu te remets en quête?

[1] N° 244. Géricault.
[2] N° 163. Van der Faes.
[3] N° 163. Id.
[4] N° 453. N. Poussin.
[5] N° 444. Rubens.

DIOGÈNE. — Il le faut bien ! Je paye cher, allez ! les deux ou trois mots que l'histoire m'a prêtés.

MÉLÉAGRE. — Au revoir, pauvre Juif errant de la philosophie ! Continue tes voyages de découvertes.

DIOGÈNE, vivement. — Adieu !... Je viens de voir là-bas un visage inconnu... courons ! .. (Il met sa lanterne sous le nez d'un passant.) Ton nom ?

LE PASSANT. — Hermaphrodite !...

DIOGÈNE, découragé. — Je joue de malheur !...

BONAPARTE [1], à Napoléon Ier [2]. — Vous avez eu tort, sire, de vous livrer aux Anglais. Je vous ai prévenu bien des fois que vous n'auriez pas de plus mortels ennemis. Alexandre vous eût mieux traité.

NAPOLÉON, lui offrant une prise. — En usez-vous ?

BONAPARTE. — Non, merci, pas encore. Après Wagram.

(Des cris interrompent cette causerie intime. On se bat à l'entrée du Salon carré. Trois femmes poursuivent *Hercule* [3]. Ce sont les Grâces [4]. Le fils d'Alcmène a un œil en sang.)

AGLAÉ. — Je t'apprendrai à me prendre la taille, propre à rien !... Tu croyais avoir affaire à quelque Déjanire ?

EUPHROSYNE. — On t'en fricotera, des filles comme nous !

(Elle lui casse trois dents.)

HERCULE. — Voulez-vous bien me laisser tranquille ! Je le dirai à Jupiter.

[1] N° 274. Gros.
[2] N° 275. Gros.
[3] N° 335. Guido Reni.
[4] N° 436. Rubens.

THALIE. — Va le lui dire, capon! et ne te frotte plus aux femmes de Rubens.

(Hercule, poursuivi par les gamins de l'École d'Ostade, se perd dans la foule.)

LE FOU DE CHARLES V [1], à saint Michel [2]. — Dis donc, saint Michel, est-ce que tu vas passer toute la soirée sur une jambe?

L'ARCHANGE. — Je ne sais comment faire. Si je m'en vais, Satan fera le diable, et j'ai une crampe dans le mollet.

LE FOU. — Veux-tu que je te remplace un moment?

L'ARCHANGE. — Toi? Quelle drôle d'idée!

(Le Fou saute sur le dos de Satan et s'y assied. L'Archange met pied à terre.)

L'ARCHANGE. — Ouf! tu me promets de ne pas bouger, au moins?

LE FOU. — Parole d'honneur.

(Saint Michel s'éloigne.)

SATAN. — Dis donc, l'ami, tu as l'air d'un bon enfant; veux-tu que nous allions boire ensemble? J'ai le gosier desséché.

LE FOU. — Merci; je viens de mordre à *la Grappe de la Terre promise* [3], qu'on portait du tableau du

[1] N° 343. Mor.
[2] N° 382. Raffaello Sanzio.
[3] N° 450. N. Poussin.

Poussin sur celui de Véronèse pour le dessert de Notre-Seigneur.

SATAN. — Ne vois-tu pas d'ici ces *Femmes qui sortent du bain* [1] ? Allons les surprendre.

LE FOU. — La belle merveille! et le diable est-il si novice qu'il prenne plaisir à ces contemplations? J'estime que la femme n'a de prix qu'habillée d'illusions. Le noyau vaut-il l'écorce?

SATAN. — Mon menton me brûle. Allons chez *le Barbier* de Meel [2], nous faire accommoder.

LE FOU. — Pour ceci, j'y consens. Rien n'est aussi intéressant à suivre que les progrès d'une belle perruque sous les doigts d'un artiste habile. Tantôt les cheveux floconnent sous le peigne comme l'écume sur la bière de Flandre ; tantôt, imprégnés de pommade, ils s'aplatissent sur un front niais. La raie s'allonge comme une allée sablée entre deux plates-bandes luisantes qui ont gardé l'empreinte du râteau. D'autres fois, les cheveux se tordent sur la nuque d'une belle créature. Ah! les plus maîtres d'eux-mêmes ne peuvent regarder cela six secondes sans en venir aux baisers. Il est évident que, si la joie réside sur terre, c'est dans une mèche de cheveux qu'elle s'est blottie. Allons chez le barbier de Meel!

(Le diable et le fou s'en vont bras dessus bras dessous.

Un rayon de soleil traverse la fenêtre ouverte par Rembrandt dans l'*Atelier de menuisier* [3] et vient éclairer les fleurs tressées par Zampieri autour du *Char de l'Amour* [4]. Des papillons, des oiseaux, des

[1] N° 386. Poelenburg.
[2] N° 383. Meel.
[3] N° 410. Rembrandt.
[4] N°s 329-334. Ab. Mignon.

insectes s'échappent des toiles d'Abraham Mignon[1] et viennent, en bourdonnant, sifflant et gazouillant, se poser au soleil. Deux pinsons chantent sur le haut du cadre.

Les vierges sont réunies dans le Salon des Sept-Cheminées. *La Vierge au Voile*[2] berce son Jésus, *la Belle Jardinière*[3] conte au sien une histoire qui le ravit, *la Notre-Dame*[4] caresse son enfantelet qu'adore sainte Élisabeth. *La Vierge aux Anges*[5], *la Vierge aux Rochers*[6], *la Vierge au Chapelet*[7], *la Vierge aux Donateurs*[8], *la Vierge aux Cerises*[9]... cent vierges sont là, prodiguant leurs soins à leur divin Enfant. Chaque Jésus a son Saint Jean, chaque Saint Jean a son Agneau, et, miracle sans pareil, cent Christ sont réunis, guérissant d'un geste ou d'un regard leurs adeptes martyrisés. Les flèches de *saint Sébastien*[10] sont éparses autour de lui; *sainte Catherine d'Alexandrie*[11] foule aux pieds la roue qui l'a déchirée. La *Madeleine* est souriante et les Apôtres consultent le Sauveur sur les points de dogme qui leur paraissent avoir besoin d'être éclaircis.)

— Sainte épouse, — dit Joseph à la Mère de Dieu, — ne voudriez-vous pas voir un peu Sanzio qui vous a faite si belle, et le remercier de sa dévotion pour vous?

— De tout mon cœur, — répond la bonne Dame.

— Va, — dit saint Joseph à saint Jean-Baptiste, — va, et nous ramène notre peintre préféré.

(*Raphaël*[12] ne tarde pas à entrer dans la salle. Les Vierges l'entourent aussitôt.)

— Sanzio, retouche-nous! — lui disent-elles.

— Regarde comme je suis laide, — dit *la Vierge*

[1] Nos 329-33 Ab. Mignon.
[2] No 376. R. Sanzio.
[3] No 375. Id.
[4] No 377. Id.
[5] No 174. Cimabue.
[6] No 482. L. de Vinci.
[7] No 547. Murillo.
[8] No 137. Van Dyck.
[9] No 136. A. Carracci.
[10] No 139. Van Dyck.
[11] No 459. Le Titien.
[12] No 385. R. Sanzio.

de Cimabue [1]; — mon teint est verdâtre comme la malachite, retouche-moi.

— Profaner l'œuvre d'un de nos plus anciens maîtres! y pensez-vous, sainte Mère?

— Vois mes cheveux roux, Raphaël, — dit *la Vierge* de Solari [2]. — Ne peux-tu pas changer ma coiffure? Retouche-moi!

— Toucher à l'œuvre d'un camarade! Je ne le puis, Mère divine, et d'ailleurs le roux vous sied si bien!

— Prenez garde, ma mère, — dit le Christ à *la Vierge* de Fra Giovanni [3]. On vous a fait des plis si pointus et si coupants que vous éraillez toutes les boiseries. M. de Nieuwerkerke ne sera pas content.

LA SAINTE ANNE [4] de Léonard de Vinci à sa fille, qui est sur ses genoux. — Ma chère fille, levez-vous un peu. Voilà quatre cents ans que vous ne quittez pas mes genoux. C'est une fort mauvaise habitude que vous a donnée là Leonardo da Vinci. Je ne suis plus jeune, tant s'en faut! et vous n'êtes plus d'âge à vous faire dorloter de la sorte. Une grande fille comme vous n'a-t-elle pas honte? Pour peu que Jésus prenne son mouton dans ses bras et que vous preniez votre Jésus dans les vôtres, comme vous paraissez vouloir le faire, qu'est-ce que je vais devenir, bon Dieu?

(Le dialogue suivant s'engage à quelques pas de la fenêtre par laquelle Charles IX a tiré ou n'a pas tiré sur les Huguenots.)

[1] N° 174. Cimabue.
[2] N° 403. Solari.
[3] N° 214. Fra Giovanni.
[4] N° 481. L. de Vinci.

CATHERINE DE MÉDICIS [1]. — Je vous soutiens que la Saint-Barthélemy était nécessaire et que cette mesure fut essentiellement libérale.

ÉRASME [2]. — C'est trop fort, par exemple!

HÉRODE. — Mais oui, mon cher, Sa Majesté a raison. Vous passez votre vie dans les nuages, vous autres philosophes, et ne comprenez rien à la pratique gouvernementale.

ÉRASME. — Ne remarquez-vous donc pas que les peuples se modifient de siècle en siècle? Ils étaient chenilles de votre temps; les voilà chrysalides, ils seront papillons.

CATHERINE DE MÉDICIS. — Vous n'êtes bon qu'à faire des phrases.

HÉRODE. — Nous purgions la société de temps en temps, avant Jésus-Christ, et les choses n'en allaient pas plus mal pour cela.

CATHERINE DE MÉDICIS. — Les nations ne sont pas des pensionnats de demoiselles, et...

ÉRASME. — Brisons là, je vous prie; nous n'avons aucune chance de tomber d'accord. Ne disiez-vous pas que la Saint-Barthélemy est une preuve des tendances libérales de votre Charles IX?

CATHERINE DE MÉDICIS. — Certes! Contre qui étaient tournées les arquebuses catholiques dans la nuit du 24 août 1572?

ÉRASME. — Contre la plus vaillante noblesse du monde.

CATHERINE DE MÉDICIS. — Vous voyez bien!... Et qui nous a prêté main-forte?

[1] N° 124. Clouet (école du).

[2] N° 208. Holbein.

ÉRASME. — Le peuple le plus féroce de la terre.

CATHERINE DE MÉDICIS, triomphante. — Ah! le peuple était avec nous... Je ne vous l'ai pas fait dire. Vous voyez donc bien que cette Saint-Barthélemy tant décriée répondait à un besoin populaire, et que Charles IX fut un souverain démocratique!

ÉRASME, exaspéré. — Vous me faites pitié.

HÉRODE. — Ne répondez pas à cet illuminé, cara mia. Vous ne ferez jamais comprendre à ces brutes la nécessité de la Saint-Barthélemy.

CATHERINE DE MÉDICIS. — L'urgence du massacre des Innocents. Ah! Hérode!

HÉRODE. — Ah! Catherine!...

CATHERINE DE MÉDICIS. — Pourquoi la destinée ne nous a-t-elle pas placés sur le même trône? — Nous aurions empêché la Ligue.

LE FOU DE CHARLES V. — Je le crois pardieu bien! La France eût été déserte.

(Une jeune fille passe. A son corsage s'effeuille une rose[1].)

UNE SABINE[2]. — Bonsoir, la cruche.

LA JEUNE FILLE. — Bonsoir, madame.

EUROPE[3]. — Dis-moi, petite, qui a fêlé ton cruchon?

LA JEUNE FILLE. — Un passant passait. — « La jolie cruche vous avez là! » m'a-t-il dit. — « A votre service, » — ai-je répondu. Il me l'a prise et me l'a cassée.

[1] N° 263, Greuze.
[2] N° 149. David.
[3] N° 535. Inconnu.

DÉJANIRE [1]. — Tu as dû être bien désolée, quand cet accident est arrivé?

LA JEUNE FILLE. — Ni satisfaite ni désolée. Les cruches sont cassées tôt ou tard.

EUROPE. — Ta mère te malmènera, sans doute.

LA JEUNE FILLE. — Elle aura donc oublié qu'en sa jeunesse elle n'a pas eu la main plus heureuse.

LA COURTISANE DE SIGALON. — Que t'a donné le passant en échange de ta cruche?

LA JEUNE FILLE. — Il ne m'a rien donné, madame.

LA COURTISANE. — Rien? — Tu n'es qu'une niaise. Bonsoir, la cruche.

LA JEUNE FILLE. — Bonsoir, mesdames.

(Deux heures viennent de sonner, on dispose tout pour le souper.)

La Cuisinière de Gérard Dow [2] part pour *le Marché aux herbes d'Amsterdam* [3]. Elle marchande un lièvre pendu à l'entrée d'une échoppe, tandis que la bourgeoise va faire ses emplettes à l'*Épicière* de Gérard Dow [4], à *la Marchande de poissons* d'Ostade [5] et au *Marchand de gibier* de Miéris [6]. *Le Marché aux poissons* de Boudewyns [7] est encombré.

Agar [8], qui s'est empressée de quitter le désert, marchande un turbot magnifique qu'elle se propose d'accommoder à la sauce piquante, pour dédommager Ismaël de son jeûne infiniment trop prolongé.

Les tableaux de Wienix [9] sont dévalisés. Les fruits et le gibier en-

[1] N° 373. G. Reni.
[2] N° 125. Gérard Dow.
[3] N° 292. Metsu.
[4] N° 123. Gérard Dow.
[5] N° 371. A. Van Ostade.
[6] N° 327. Miéris.
[7] N° 46. Boudewyns.
[8] N° 226. Lanfranchi.
[9] N° 554. Wienix.

tassés par Fyt[1], par Chardin[2], par Van Huysum[3], par Snyders[4], sont insuffisants, et les *Anges* de Murillo[5] ne savent plus où donner de la tête. Ils vont, viennent et reviennent dans leur *cuisine*, surveillant d'un œil inquiet leurs fourneaux sur lesquels fument les casseroles. *La Cuisinière* de Pierre de Hooch[6] et celle de Miéris[7] sont cependant venues leur donner un coup de main. Elles épluchent, grattent, taillent, lavent et fricassent de leur mieux.

Léda[8] suit d'un œil inquiet la cuisinière de Metsu[9], qui plume un cygne pour le souper de la famille d'Adriaan van Ostade[10].

LA BELLE HÉLÈNE. « — Prenez garde, ma bonne!.. Ne craignez-vous pas de plumer mon père?... »

(De tous côtés les tables se dressent.

Paul Véronèse et sa femme surveillent à la fois les préparatifs qui s'achèvent chez *Simon le Pharisien*[11], à *Emmaüs* en Judée[12] et à *Cana* en Galilée[13]. On a lancé beaucoup d'invitations pour ce dernier repas. Les noces seront brillantes. *Notre-Seigneur, la Vierge Marie, don Alphonse d'Avalos, marquis de Guast* et *la marquise de Guast, Éléonore d'Autriche* et *François Ier, Marie d'Angleterre* et *Soliman Ier, Victoire Colonna, marquise de Pescaire* et *Charles V, le Tintoret, le Titien, le Bassan, Benedetto Caliari* et cent autres dont les noms m'échappent ont promis de signer le contrat et de prendre part au repas. En effet, à deux heures et demie tous les convives ont pris place, et voilà que *Bacchus*[14] qui passait par là cherche à ameuter les passants.)

— « Oh! les tristes buveurs! — dit-il. — Le dernier de mes satyres sécherait ces pots et ces bouteilles en un instant. Je parie qu'avant une heure tout le vin qui est ici m'aura passé par le gosier sans que j'en demeure moins ingambe. »

[1] Nos 177-178. Fyt.
[2] Nos 96-102. Chardin.
[3] Nos 237-238. Van Huysum.
[4] Nos 494-495. Snyders.
[5] Nos 550 *bis*. Murillo.
[6] Nos 223 P. de Hooch.
[7] Nos 328. Miéris.
[8] No 316. Landon.
[9] No 297. Metsu.
[10] No 369. A. Van Ostade.
[11] No 104. Véronèse.
[12] No 107. Id.
[13] No 103. Id.
[14] No 485. L. da Vinci.

(Jésus en souriant accepte le défi, puis il fait approcher six vases de pierre d'une contenance de dix hectolitres que l'on avait remplis d'eau avant le repas. Dès la première jarre, Bacchus roule entre les jambes de Véronèse.

Silène prend son nourrisson par les épaules, Pan [1] le prend par les jambes, et tous deux l'emportent, au milieu des huées de la foule. Les faux dieux ne se relèveront pas de cet échec.

Leonardo da Vinci dispose treize couverts pour *la Cène* [2], tandis qu'autour d'une table copieusement servie, une famille de Hollande, à la trogne écarlate, fête *les Rois* [3]. Plus loin des seigneurs et des dames de la cour de Louis XV dînent sur l'herbe après une journée de chasse [4]. La pieuse bourgeoise de Chardin fait réciter à ses filles leur *Benedicite* [5], pendant que *les Bohémiens* de Bourdon [6] préparent en plein air leur maigre souper.

De tous côtés on demande des cabinets particuliers. *L'Enfant prodigue* [7], faute d'en trouver un, fait ripaille devant une auberge avec deux courtisanes. Il tue le faisan truffé en attendant le veau paternel. *Loth* [8] n'a malheureusement pas été plus heureux.

Pages, laquais, servantes, officiers, valets, échansons, affranchis, maritornes, maîtres-queux, marmitons, esclaves, etc., vont, viennent et se démènent. Les vins ont illuminé tous les visages, adouci toutes les rancunes, rapproché toutes les distances, mis toutes les vérités à nu.)

BRUTUS, à ses fils. — Vous ne m'en voulez pas, au moins, mes chers petits?

BRUTUS FILS CADET. — Vous en vouloir!... et de quoi, papa?

BRUTUS PÈRE. — Mais... de votre supplice.

BRUTUS FILS AINÉ. — Bah!... Nous n'avons pas eu plus tôt la tête tranchée que nous n'y pensions plus.

[1] N° 70. Paul Bril.
[2] N° 486. L. da Vinci.
[3] N° 255. Jordaens.
[4] N° 329. C. Van Loo.
[5] N° 99. Chardin.
[6] N° 45. Bourdon.
[7] N° 512. D. Teniers.
[8] N° 425. Rubens.

BRUTUS PÈRE. — A votre santé, mes petits.

BRUTUS FILS. — A la vôtre, papa.

(Des clameurs se font entendre du côté de Cana. Une quinzaine de malheureux au visage livide, aux membres décharnés, guidés par un nègre gigantesque, ont fait irruption dans le Salon carré et se sont rués sur le souper. Ce sont *les Naufragés de la Méduse* [1]. Les pauvres affamés se jettent sur les plats, en dépit des conseils du chirurgien Savigny, leur compagnon.)

VÉRONÈSE. — Voulez-vous bien vous en aller, vagabonds! Vous allez tout briser ici.

M. CORRÉARD. — Nous nous soucions bien de ta vaisselle. Il y a douze jours que nous n'avons mangé.

CHARLES V. — Tas de canailles!... entre-t-on ainsi chez les gens sans se faire annoncer?

L'ASPIRANT DE MARINE COUDIN. — Je vais t'apprendre à nous appeler canailles.

(Le Sauveur a levé la main. Tout s'apaise. M. Corréard prend place à sa droite, M. Savigny s'assied à la gauche de la bonne Vierge.

L'exemple donné par Notre-Seigneur est aussitôt suivi et l'on s'arrache les débris de la frégate *la Méduse*.)

ÉLÉONORE D'AUTRICHE [2], à Soliman Ier [3]. — Veuillez me passer cette carafe, je vous prie. Je donnerais bien des choses pour un verre d'eau glacée.

SOLIMAN Ier. — Vous allez en avoir à l'instant, madame. (A un page.) Petit, va jusqu'à Eylau et prends sur le champ de bataille de la glace pour la reine.

(*Homère* [4] vient chanter devant un cabaret flamand. Il s'accompagne sur la harpe. *Les Aveugles de Jéricho* [5] le suivent en nasillant la complainte du Juif errant.)

[1] N° 242. Géricault.
[2] N° 103. Véronèse.
[3] Id.
[4] Plafond de Ingres.
[5] N° 426. N. Poussin.

HOMÈRE.

Laissez les enfants à leurs mères,
Laissez les ro-ze-zo rosiers.
. . . . . .

LE GARÇON. — Allez plus loin... on ne chante pas ici.

HOMÈRE.

Fils de bourreau, bourreau moi-même,
Je me suis vu réduit, hélas!
A quitter un métier que j'aime
Vu qu'les affaires ne vont pas.

(Le garçon chasse Homère à coups de torchon.)

TOBIE PÈRE [1] et BÉLISAIRE [2], chantant.

Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mo-o-ortes,
Si vous m'avez aimé, vous...

LE GARÇON. — Ah ça! vous n'allez pas bientôt finir avec vos chansons à porter le diable en terre? Tous les aveugles se sont donc donné rendez-vous ici? Allez, allez, vous devez savoir que la mendicité est interdite dans toute l'étendue du Louvre.

CHARLES Ier entre furieux dans la cuisine des anges. — Quelle atroce cuisine nous avez-vous faite là? N'avez-vous pas quelque pudding, quelque roastbeef à me donner?

PREMIER ANGE. — Nous n'avons rien de cela, sire.

CHARLES Ier. — J'ai été si mal traité pendant ma captivité que je me faisais une fête de ce souper, et voilà que vos fruits empoisonnent la térébenthine, que vos ragoûts sentent l'huile à plein nez.

[1] N° 515. Le Sueur.

[2] N° 152. David.

DEUXIÈME ANGE. — Votre Majesté oublie que nous sommes des anges espagnols et que d'ailleurs les peintres font tout à l'huile.

(Quatre heures sonnent ; la grande orgie commence.

Les saints personnages s'éloignent en se cachant la face.

Le Crime de Prud'hon [1] trinque avec *la Justice*. Le meurtrier allume une pipe à la torche de *la Vengeance*. Le cadavre lui même a tant bu qu'on se demande si ce n'est pas du vin plutôt que du sang, que bavent ses blessures.

Cimon [2], las du laitage que sa fille lui prodiguait dans sa prison, se rattrape et tient tête au nègre de la Méduse.

Énée [3] ronfle entre les bras de *Didon* indignée.

Partout on chante, on danse, on boit. Les lèvres appellent les lèvres ; les bras se tendent amoureusement et se referment dès qu'ils ont saisi une proie.

Qui a dénoué ces chevelures ? qui a fait tomber ces ceintures ? qui a brisé ces agrafes, rompu ces liens ? qui a guidé ces groupes enlacés qui se perdent dans l'ombre des paysages ? qui a lassé ces bacchantes, énervé ces courtisanes ? qui a rendu ces chairs moites et frissonnantes ? qui a allumé tant de désirs, rendu les yeux humides et les lèvres impatientes ? — C'est ce Baby à l'air candide qui conduit la grande ronde, la ronde amoureuse, la ronde terrible, la ronde sans fin.

Héros, bacchantes, rois, enfants, savants, buveurs, fillettes, guerriers, courtisans, courtisanes, sorcières, esclaves, forment les anneaux d'une chaîne immense qui tournoie, hurle et bondit. Les chants de toutes les contrées et de tous les siècles, les cris les plus sauvages, se croisent dans l'air sans souci des discordances.)

— Fuyons ! — se dit Van Koukeback. — Le vertige me prend, je me sens entraîné. Si je ne pars pas, Dieu sait ce que je deviendrai !

[1] N° 459. Prud'hon.
[2] N° 4. Bachelier.
[3] N° 281. Guérin.

(Il ouvre une porte qui se trouve près de lui et s'élance, sans souci du but; mais il s'arrête aussitôt, car l'obscurité est profonde. La nuit lui paraît d'autant plus noire que les salons qu'il vient de quitter étaient éblouissants de clarté.

Van Koukeback avance à tâtons, uniquement préoccupé de mettre le plus d'espace possible entre la bacchanale et lui. Des clameurs confuses arrivent encore à ses oreilles, mais bientôt elles s'éteignent et sont remplacées par des chants harmonieux. C'est la phalange sainte qui a fui le tumulte et qui, pour empêcher les bruits de l'orgie de parvenir jusqu'à elle, entonne des cantiques et des chants sacrés.

Le peintre continue son chemin au hasard. Bientôt il n'entend plus que le son de ses pas. La lune ne ménage pas ses rayons; tantôt ils tombent d'aplomb par les plafonds vitrés, tantôt ils descendent obliquement sur les parquets et étendent devant chaque croisée de larges tapis de lumière. Van Koukeback s'arrête tremblant à l'entrée d'une galerie qu'il n'a pas de peine à reconnaître. Il est dans le Musée des Souverains.

Ce qu'il voit lui rend le vertige. Il entend les battements de son cœur, son sang secoue ses artères, son gosier se dessèche, la sueur perle sur son front. Dans le fond de la galerie, de grandes figures blanches vont et viennent. Les plis de leurs vêtements font entendre en se heurtant un cliquetis étrange, leurs pas font craquer le parquet et la lune leur prête des clartés sinistres. Van Koukeback se demande s'il ne se trouve pas en présence de la famille de la statue du commandeur.

Si la peur tient notre Hollandais à la gorge, la curiosité le tient aussi, et cette dernière est la plus forte. Il avance doucement, rasant les murailles, évitant les stries lumineuses tracées par la lune. Au détour d'une porte, il se trouve nez à nez avec la statue de l'*Hermaphrodite* [1]. Son pied botté a heurté le pied nu du fils d'Hermès. Van

[1] N° 461 du catalogue.

Koukeback se confond en excuses, mais l'amant de Salmacis ne l'entend pas et continue à examiner les curiosités rangées dans les vitrines. Il reconnaît alors d'autres marbres célèbres qui circulent de tous côtés, mais aucun d'eux ne paraît l'apercevoir.)

HERMAPHRODITE, à Mercure. — Père, voulez-vous satisfaire un caprice de votre enfant?

MERCURE [1]. — Cela dépend, cher petit, car, depuis votre aventure avec Salmacis, vous avez des fantaisies on ne peut plus variées. De quoi s'agit-il?

HERMAPHRODITE. — Plusieurs de mes amis et moi, nous voudrions contempler de plus près les objets contenus dans ces vitrines. Vous êtes le dieu des larrons, cher père, et sous vos doigts toutes les serrures s'humanisent.

MERCURE. — S'il ne s'agit que de forcer quelques gâches et de crocheter quelques pênes, j'y consens. Mais vous remettrez tout en place avec soin?

ANTINOUS, en Hercule [2]. — Nous vous le promettons.

(Mercure touche les serrures. Les portes s'ouvrent et les statues se précipitent sur les trésors contenus dans les vitrines.)

ANTINOUS met la main sur le chapeau de Napoléon Ier. — Ah! le drôle de petit chapeau!

VÉNUS GENITRIX [3]. — Mets-le donc sur ta tête.

ANTINOUS. — Dieux! qu'il est lourd!... Jamais je ne pourrai...

(Il le pose avec peine sur sa tête, son poids est tel que le favori d'Adrien courbe le front et fléchit les genoux.)

Que veut dire ceci?

[1] N° 263.
[2] N° 234.
[3] N° 46.

ALEXANDRE [1]. — Ne jouez pas avec cela, mon petit ami. Contentez-vous de la peau de lion dont vous vous affublez en l'absence d'Hercule. Ce chapeau est celui d'un mien collègue. Son ombre épouvantait le monde, et vous n'êtes pas le seul auquel il ait fait ployer les genoux.

(*Mars* [2] s'empare de l'épée de Charlemagne, *Hercule* [3] endosse l'armure de François Ier et le *Gladiateur* [4] celle de Henri III. *Diane* [5] essaye en vain de chausser le soulier de Marie-Antoinette. Tandis qu'*Euterpe* [6] et *Thalie* [7] feuillettent les missels et les psautiers, *Néron* [8] se prélasse sur le trône de Dagobert.

Van Koukeback veut descendre le grand escalier, dans l'espoir de trouver au rez-de-chaussée quelque issue pour fuir. Mais il distingue avec horreur, sur le palier, un *Sphinx femelle* que poursuivent deux *Sphinx assyriens* à la barbe soigneusement frisée. Les trois colosses se pourchassent, se roulent, s'enlacent, se mordent, se caressent avec des mouvements félins dignes de tigres en rut. — La *Diane* de Gabie voudrait descendre. Malgré tout son courage, la chasseresse n'ose pas s'exposer au choc de ces amoureux de granit. Elle hésite et cherche du regard un protecteur. L'*Apollon du Belvédère* voit son embarras.)

— Ici, sottes bêtes!... — crie le dieu.

(A sa voix, les sphinx arrivent en rampant. Mais lui, d'un coup de pied olympien, leur fait rouler les deux étages.)

— Passez, Diane. La route est libre.

(Van Koukeback suit la fille de Latone et arrive sans encombre dans les salles réservées aux chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne. Quatre Vénus causent dans un coin.)

[1] N° 684.
[2] N° 260.
[3] N° 87.
[4] N° 262.
[5] N° 199.
[6] N° 61.
[7] N° 158.
[8] N° 31.

VÉNUS MARINE. — Il faut être barbares, vraiment, pour laisser grelotter ainsi de pauvres femmes.

VÉNUS VULGAIRE. — Je dois avoir le nez tout rouge.

VÉNUS D'ARLES. — Mes dents claquent et mes bras sont marbrés.

VÉNUS GENITRIX. — J'ai beau être du plus pur paros, je suis certaine d'avoir la chair de poule.

VÉNUS MARINE. — Je demande un péplos.

VÉNUS D'ARLES. — Je demande une chlamyde.

VÉNUS GENITRIX. — Je demande à retourner en Grèce.

VÉNUS VULGAIRE. — Je demande une chaufferette.

VÉNUS MARINE. — Que faire pour nous réchauffer?

VÉNUS D'ARLES. — Faisons venir Éros. Il est de bon conseil.

LES QUATRE VÉNUS. — Éros! Éros! Éros!

L'AMOUR. — Me voilà, chères mères.

VÉNUS VULGAIRE. — Nous grelottons; peux-tu nous réchauffer?

L'AMOUR. — Irai-je vous chercher Mars, Mercure, Bacchus et Adonis?

VÉNUS MARINE. — Éros, vous n'êtes qu'un insolent.

VÉNUS D'ARLES. — Vous manquez trop souvent de respect à vos mères.

VÉNUS VULGAIRE. — Pour quelques coups de canifs donnés de ci de là dans les contrats de vos pères!...

ÉROS. — Enfin, que voulez-vous?

VÉNUS GENITRIX. — Fais-nous connaître un jeu qui nous réchauffe.

ÉROS. — Jouons aux quatre coins, le voulez-vous?

LES QUATRE VÉNUS. — C'est cela! jouons aux quatre coins.

(L'Amour écrit cinq noms de fleuves sur cinq morceaux de papier et les jette dans un casque.)

Tirez!

VÉNUS MARINE. — Le Tessin.

VÉNUS D'ARLES. — Le Tibre.

VÉNUS GENITRIX. — L'Arno.

VÉNUS VULGAIRE. — Le Mincio.

ÉROS. — Le Pô me reste. Bandez-moi donc les yeux, et placez-vous aux quatre coins de la salle.

(La *Vénus marine* attache sa ceinture sur les yeux de l'Amour.)

ÉROS. — Commençons!

(La partie s'engage. Passe Adonis.)

ADONIS, bas à la Vénus d'Arles. — Es-tu libre?

VÉNUS D'ARLES. — Pourquoi?

ADONIS. — J'ai découvert là-haut une retraite charmante qui semble préparée pour ceux qui s'aiment.

VÉNUS D'ARLES. — Je te suis.

(La partie de trois coins continue. Passe Bacchus.)

BACCHUS, bas à la Vénus marine. — Que fais-tu ce soir?

VÉNUS MARINE. — Tu le vois, je joue en famille pour tuer le temps et me réchauffer.

BACCHUS. — Je sais un endroit retiré où l'on peut souper à merveille. Le falerne est tiré...

VÉNUS MARINE. — Il faut le boire!... Partons.

(La partie de deux coins continue. Passe Mercure.)

MERCURE, bas à la Vénus populaire. — Je te cherchais.

VÉNUS POPULAIRE. — Pourquoi faire?

MERCURE. — Coquette!

VÉNUS POPULAIRE, prenant son bras. — Je suis à vous.

MERCURE. — J'y compte.

(La partie d'un coin continue. Passe Mars.)

MARS, bas à Vénus Genitrix. — Vulcain est parti.

VÉNUS GENITRIX. — En êtes-vous sûr? Je ne voudrais pas recommencer l'histoire des filets.

MARS. — Soyez sans crainte. Venez.

VÉNUS GENITRIX. — Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

ÉROS, seul. — Vous êtes par trop agiles, chères mères. Si je vous prends... gare à vous!

(*Psyché*, qui a entendu l'Amour, s'approche doucement et se fait prendre.)

ÉROS, croyant tenir Vénus, la couvre de baisers. — Tant pis pour vous!

PSYCHÉ. — Éros, c'est Psyché qui vous aime.

ÉROS, ôte son bandeau, reconnaît sa femme et se sauve. — Tant pis pour moi!...

SILÈNE ramasse la ceinture de Vénus que l'Amour a jetée. — Jupiter!... merci de cette aubaine! La ceinture de Vénus à moi. (Il cherche à ajuster la ceinture.) Ventre maudit! m'empêcheras-tu d'être heureux? Bah! sois-moi collier, ruban de Vénus, puisque tu ne peux m'être ceinture.

(Il attache le ruban autour de son cou et rejoint la foule.)

POLYMNIE. — Qui vient là? — Quel est ce cavalier robuste, à la démarche fière, aux yeux langoureux.

SILÈNE, à Polymnie. — C'est Silène qui t'adore.

POLYMNIE. — Toi, Silène? Toi, ce sac à vin, cet

ivrogne, ce vieillard stupide? Non, cher adoré, tu n'as rien de semblable à ce monstre.

SILÈNE. — Doucement, ma très-chérie, ne déchirez pas Silène l'ancien, par amour pour Silène nouveau.

MESSALINE, voyant Silène. — Ah!... la merveille des merveilles!... Quel est cet échantillon de toutes les beautés? Mes rêves, auriez-vous pris un corps? Quelle prestance de héros!

SILÈNE. — Messaline, ma mie, ne reconnais-tu pas Silène?

MESSALINE. — Pouah! Ne me parle pas de cette brute abjecte. Son nom déshonore tes lèvres de pourpre.

SILÈNE. — Tout beau, mégère, respecte Silène pour l'amour de moi.

POLYMNIE, lui prenant le bras droit. — Je te défends de parler à cette impure.

MESSALINE. — Je te défends de regarder cette pas grand'chose.

MINERVE, EUTERPE, FLORE, THALIE, ETC. — Aime-moi!... Aime-moi!... Aime-moi!...

(Elles se précipitent toutes sur le père nourricier de Bacchus.)

POLYMNIE. — Plutôt que de permettre que ces beaux yeux en regardent d'autres que moi, je t'aveuglerai.

(Elle cherche à lui crever les yeux.)

SILÈNE. — Holà! oh!...

MINERVE. — Plutôt que de permettre à tes oreilles

d'écouter d'autres aveux que les miens, je les couperai !

(Elle prend le sabre de Mars et menace Silène.)

SILÈNE. — Calmez-vous, furies !...

FLORE. — Ces lèvres ne donneront de baisers qu'à moi.

(Elle égratigne Silène.)

SILÈNE enlève sa ceinture. Les déesses prennent la fuite. — Fuyez, fuyez, mégères; fuyez, harpies; fuyez, furies! Je ne soupçonnais pas qu'il fût si dangereux d'être beau.

(*Osiris* est assis sur un trône de marbre blanc. Ses yeux à fleur de tête, retroussés vers les tempes, son nez déprimé, ses lèvres saillantes et souriantes, lui donnent un air de grande bonté. Un serpent de basalte se tord dans sa chevelure. Sur le dossier de son trône *un épervier* de marbre noir s'est perché, tandis qu'à ses pieds dorment enlacés deux *chacals* de bronze.

Auprès du dieu repose *Isis à tête de lionne*. Un disque surmonte sa coiffure ; sa main droite tient le « Tau ». A ses côtés est étendu un *Cynocéphale* de basalte vert. Le babouin à tête de chien a posé son museau sur la hanche de la déesse. Ses yeux se ferment et s'entr'ouvrent voluptueusement en recevant chaque caresse. Un troupeau de sphinx veille autour des dieux.

Isis regarde amoureusement celui qu'elle a tant chéri. Conçue dans le même sein que son époux, mariée et grosse avant de naître, elle n'a aimé qu'Osiris. Elle ne peut pas se rappeler sans émotion ce tête-à-tête de neuf mois. Jamais depuis, au milieu des splendeurs de l'Égypte et de l'Inde, elle n'a retrouvé les joies intimes de ce doux passé.

L'*Isis-Neïth*, le *Ramsès II* au corps d'onyx, des *Thalaméphores* de granit noir ponctué, des *Dieux inférieurs*, des *Égyptiens*, des *Égyptiennes* de granit rose et noir, des *Prêtres* de basalte vert et gris, sont rangés autour du trône d'Isis et d'Osiris.

Un *nègre polychrome* vient d'introduire deux *momies*. Ses vête-

ments d'albâtre oriental fleuri font ressortir les contours nerveux de ses bras de noir antique.)

OSIRIS, à la première momie. — Ton nom?

PREMIÈRE MOMIE. — Ouahé-Psoï.

OSIRIS. — Ton âge?

PREMIÈRE MOMIE, minaudant. — Deux mille ans environ.

(Les chacals de bronze poussent des hurlements sonores. L'épervier bat des ailes en piaulant affreusement.)

OSIRIS. — Tu as menti.

PREMIÈRE MOMIE, effrayée. — Trois mille neuf cent quatorze ans, seigneur suprême.

(Les chacals se recouchent. L'épervier croise ses ailes et se rendort.)

OSIRIS. — Bien! — Ta profession?

PREMIÈRE MOMIE. — Thalaméphore.

OSIRIS. — Quel dieu servais-tu?

PREMIÈRE MOMIE. — Hephæstobula, principe femelle de tout ce qui existe.

OSIRIS. — Quel nome habitais-tu?

PREMIÈRE MOMIE. — Crocodilopolite dans l'Heptanomide.

OSIRIS. — Où es-tu morte?

PREMIÈRE MOMIE. — A Thèbes.

OSIRIS. — Donne-nous des nouvelles de notre ville chérie.

PREMIÈRE MOMIE. — Seigneur de justice! bien-aimé du soleil! dieu seigneur des trois zones de l'univers!... au moment où j'ai quitté la terre, le peuple se plaignait du peu de cas que faisait de lui Misphragmou-

tosis, et il regrettait ses rois pasteurs. Il disait que les faubourgs de Thèbes n'étaient pas entretenus avec soin, et, lorsqu'il passait devant la demeure des riches, il proférait de sourdes menaces. Tandis que dans les eaux du Nil se doublaient les palais gigantesques et les jardins enchantés des Pharaons, dans les faubourgs de la ville aux cent portes, la peste s'était installée en reine, moissonnant les pauvres sans trêve ni pitié.

ISIS. — En voilà assez sur ce triste sujet. Dis-nous plutôt quelles sont les modes nouvelles.

PREMIÈRE MOMIE. — Le « calasiris » se porte traînant; ses franges doivent laisser un sillon dans la poussière. De lourds anneaux pendent aux oreilles des femmes et les déforment. La grue sacrée a cessé d'orner le front des jeunes Égyptiennes, à cause de je ne sais quel rapprochement que l'on a fait et qu'elles redoutent. Les ceintures sont larges, et les boucles, extravagantes, ont assez l'air de serrures qui ne demandent qu'à être crochetées. Le luxe à outrance est la loi. Tout le monde le déplore et tout le monde y persiste.

OSIRIS. — Quels étaient les divertissements les plus recherchés?

PREMIÈRE MOMIE. — La foule n'avait de bravos que pour une danseuse fameuse : la « Ghazié » *Rigolbochopolibia*.

OSIRIS. — Allez vous asseoir. (A la deuxième momie.) Ton nom?

DEUXIÈME MOMIE. — Psamasis.

OSIRIS. — Ta profession?

DEUXIÈME MOMIE. — Pédicure de Sésostris.

OSIRIS. — Ton âge?

DEUXIÈME MOMIE. — Trois mille trois cent trente-deux ans.

OSIRIS. — Tu as alors des nouvelles toutes fraîches à nous donner de notre chère patrie.

ISIS. — Parle-moi de mon pays.

DEUXIÈME MOMIE. — Déesse sans pareille, préférée de la lune, maîtresse sans conteste du visible et de l'invisible!... lorsque j'ai quitté la terre, le peuple se plaignait du peu de cas que Ramsès VI faisait de lui. Il disait que l'on embellissait trop le berceau de l'Égypte. L'allée des six cents sphinx, le palais de Karnak, les quartiers malsains remplacés par des milliers d'habitations salubres, la peste chassée de la capitale, les bras du Nil canalisés, et mille autres travaux gigantesques semblaient à Sésostris ses plus beaux titres de gloire. Mais le peuple se prit à regretter la peste, et il cria qu'on faisait hausser les loyers.

OSIRIS. — Dis-nous quelles fêtes attiraient la jeunesse thébaine.

DEUXIÈME MOMIE. — Une chanteuse : *Thérésapolibula,* attire la foule dans un jardin public. Jeunes et vieux, riches et pauvres, se pressent pour l'entendre débiter des chants dont le mérite est l'inconvenance.

OSIRIS. — Mais les lettres, les sciences?...

DEUXIÈME MOMIE. — Thérésapolibula...

ISIS. — J'entends bien; mais les arts?

DEUXIÈME MOMIE. — Thérésapoli...

OSIRIS. — Assez!

UN ESCLAVE, entrant. — Monsieur et madame Osiris sont servis!...

(Les Dieux et leur cour se lèvent et se perdent dans les galeries égyptiennes.)

VÉNUS GENITRIX. — Et moi je vous dis que l'Amour est mon fils. N'est-ce pas, Éros?

L'AMOUR. — Oui, maman.

VÉNUS SORTANT DU BAIN. — Que lui suis-je donc alors?

VÉNUS GENITRIX. — Ce que vous lui êtes m'est fort indifférent.

VÉNUS SORTANT DU BAIN. — Cupidon, venez ici. N'êtes-vous pas le sang de mon sang?

L'AMOUR. — Oui, maman.

VÉNUS VICTORIEUSE. — Vous êtes deux mijaurées. L'Amour est le fruit de mes flancs. Viens me baiser, mon fils.

L'AMOUR. — Oui, maman.

VÉNUS D'ARLES. — Mars vous mettra d'accord. Il vous prouvera que je suis la mère du petit.

VÉNUS VULGAIRE. — C'est ce que nous verrons. Je suis bien certaine de l'avoir mis au monde.

L'AMOUR. — Oui, maman.

VÉNUS DE MILO. — C'est moi qui suis sa mère. Je l'ai eu assez longtemps sur les bras, ce petiot, pour savoir à quoi m'en tenir.

VÉNUS GENITRIX. — Minerve, bonne Minerve, vous seule pouvez nous tirer d'embarras. A qui donnez-vous l'enfant?

MINERVE. — Un sage nommé Salomon a, dans un

cas semblable, proposé de trancher le différend par la moitié. Ce moyen lui réussit. Voulez-vous partager l'Amour?

VÉNUS VULGAIRE. — Je ne comprends pas...

MINERVE. — Que vous importe?... Vous en rapportez-vous à moi?

LES VÉNUS. — Oui! oui!...

(Les Dieux se rassemblent en comité secret sous la présidence de Minerve. Après mûre délibération, ils ordonnent à l'*Athlète* et au *Gladiateur* de lier l'Amour sur l'autel de Bacchus. Sans écouter les Vénus éplorées, Mars tire son épée de combat, et vli! vlan!... en cinq temps il a détaché la tête et les quatre membres du chérubin. A ce spectacle affreux, les six mères poussent des cris terribles, elles se meurtrissent la chair avec leurs ongles de marbre et s'arrachent les cheveux. Alors Minerve ramasse la tête de Cupidon, souffle et la transforme. Un Amour nouveau s'échappe de ses mains et vole dans les bras de la Vénus Genitrix.)

JUPITER. — A vous, ma fille, l'*Amour conjugal.*

VÉNUS GENITRIX. — Je le garde en attendant mieux. J'en tirerai le meilleur parti possible.

(Le *Génie du repos éternel* anime la jambe gauche de Cupidon. Le nouveau venu va se poser en baissant les yeux auprès de la Vénus d'Arles.)

JUPITER. — A vous, l'Arlésienne, le *parfait Amour.*

VÉNUS D'ARLES. — C'est là un méchant tour dont je me vengerai.

(*Mercure* souffle à son tour sur le bras droit du mutilé. Un Amour pédant, roide et compassé, s'approche de la *Vénus sortant du bain.*)

VÉNUS SORTANT DU BAIN. — Miséricorde!... Que m'envoyez-vous là?

JUPITER. — A vous, la baigneuse éternelle, l'*Amour-propre.*

VÉNUS, rassurée. — L'Amour-propre ! à la bonne heure. Viens ici, mon cher enfant. A nous deux, nous ferons des hommes ce que bon nous semblera.

(A peine Mars a-t-il soufflé sur le bras gauche de Cupidon, qu'un Amour à l'air hardi s'élance à l'assaut de la *Vénus victorieuse.*)

JUPITER. — A vous, la belliqueuse déesse, l'*Amour de la patrie.*

VÉNUS VICTORIEUSE. — Fi ! le méchant père !... Que ferai-je de cela ? Je veux bien me charger de l'enfant, mais donnez-m'en quelque autre par-dessus le marché.

(*Diane pudique* ramasse la jambe droite de l'Amour et souffle sur elle. Aussitôt un petit être réservé, frileux, timide, gauche et guindé s'approche de la *Vénus de Milo.*)

VÉNUS DE MILO, effrayée. — Qu'est-ce que c'est que cela, Maître tout-puissant ?...

JUPITER. — C'est l'*Amour platonique*, mon enfant.

VÉNUS. — Ouf !...

(Priape anime ce qui reste : le torse du chérubin. Un Amour échevelé s'élance sur la *Vénus vulgaire* et la couvre de baisers.)

JUPITER, à l'Amour. — Voulez-vous bien finir, petit brigand !...

VÉNUS VULGAIRE. — Laissez-le faire, ce cher petit ; il s'y prend à merveille pour me plaire.

JUPITER. — A vous l'*Amour charnel.*

VÉNUS VULGAIRE. — A moi le gros lot !

(Plusieurs Vénus s'éloignent en grommelant : « Toujours des préférences ! »)

JUPITER. — Bravo, Minerve! Salomon ne s'en fût pas mieux tiré.

(*Melpomène* a organisé des charades. *Euripide* s'est chargé de la partie tragique et *Néron* a saisi cette occasion de remonter sur les planches. *Polymnie* leur donnera la réplique. *Épicure* prépare une farce à gros sel pour terminer le spectacle; *Thalie* le secondera. Entre les deux pièces *Démosthène* fera un speech; *Thalie* chantera des chansonnettes.

Un parterre d'empereurs a déjà pris place dans la salle du Tibre: *Marc-Aurèle*, *Trajan*, *Caligula*, *Auguste*, *Tibère*, *Alexandre*, *Claude*, *Titus*, *Commode* et *Vitellius* sont tous d'humeur charmante.

Némésis se charge de la critique.

Dans la salle des Romains, le *Discobole*, le *Gladiateur* et les *deux Athlètes* s'exercent à des jeux d'adresse.

Tout à coup *Mercure* arrive pâle et essoufflé:)

— Alerte!... Alerte!... Voici la ronde de nuit!..

(Il continue sa course rapide dans toutes les galeries.)

En effet, une porte a grincé sur ses gonds, et des gardiens, armés de lanternes, commencent leur tournée de chaque nuit.

Les marbres regagnent leurs piédestaux en toute hâte, prenant pour marchepied des banquettes qui se brisent sous leur poids. C'est un tohu-bohu, un salmigondis sans précédents, un pêle-mêle grotesque de dieux, de déesses et d'empereurs.

Flore enjambe *Silène* pour regagner sa place. Le *Germanicus*, trouvant la sienne occupée, se jette dans les bras de *Diane*, qui consent à former un groupe. La *Vénus de Milo* se lamente devant le

socle qu'elle ne peut escalader. Comment regagnera-t-elle sa place? *Melpomène* passe heureusement de ce côté. Le colosse prend la céleste invalide sous les aisselles et la pose sur son piédestal. Mais les draperies ont glissé le long des hanches de la déesse, et Vénus, faute de pouvoir les relever, est réduite à laisser voir ce qu'elle avait toujours si bien caché. La *Vénus accroupie,* trop petite pour grimper dans sa coquille, se cache derrière une pierre sépulcrale. Chacun se place comme il peut. *La Pudicité* rougit de se trouver sur le socle de *Messaline; la Providence* remplace provisoirement *Vénus* dans les bras de *Mars. Le Génie du Repos éternel* s'est étendu sur le matelas de *l'Hermaphrodite,* et *l'Enfant à l'Oie,* qui a égaré sa volaille, presse *Ariane* dans ses bras. Quant à l'oiseau sauveur du Capitole, il se prélasse sur le piédestal de *la Diane de Gabies.*

Puis tout redevient silencieux.

La ronde avance lentement. Les gardiens dirigent de tous côtés la clarté de leurs falots. Mais voilà que le brigadier qui les devance lâche sa lanterne et tombe en poussant un de ces jurons à tenter la foudre.

La patrouille accourt et trouve deux corps à ramasser au lieu d'un. Près du gardien est étendu un gros homme au menton binaire, à la moustache en croissant, au ventre abondant enveloppé dans un pourpoint chocolat, aux jambes haut-bottées, aux mains gantées de buffle, au large baudrier terminé par une lourde épée.

— T.... de D...! qu'est cela? Qu'a-t-on laissé traîner sur le chemin?

— C'est un homme, brigadier.

— Un homme?

— S'il est vivant, il ne l'est guère, par exemple.

Le chef est sur pieds en une seconde. Il tâte, retourne, palpe, secoue le corps et finit par reconnaître qu'il appartient à un homme évanoui.

— Où porter cela?

— Au poste, — répond d'un ton bourru le brigadier, furieux d'avoir fait la culbute devant ses subordonnés.

— Voyez donc quel singulier costume il a. Vous ferez bien d'y regarder à deux fois avant de le mettre au violon. Si c'était un des invités de là-haut, le patron ne serait pas flatté d'apprendre où vous logez ses amis.

Cette remarque adoucit singulièrement le brigadier. On prend le corps par les jambes et par les épaules et on le porte en magasin.

Le bal touchait à sa fin; quatre heures venaient de sonner et les invités regagnaient leurs voitures. Le brigadier rencontra dans l'escalier Arago qui descendait.

— Monsieur l'inspecteur général, voudriez-vous, s'il vous plaît, venir reconnaître un monsieur cos-

tumé que nous venons de ramasser dans les galeries?

Arago suivit le gardien. A peine eut-il jeté les yeux sur le corps qui gisait sur une table, qu'il s'écria :

— Mais, je ne me trompe pas!... c'est Van Koukeback!... l'illustre Van Koukeback!... Qui a pu le mettre dans cet état? Faites vite descendre Cabarrus... il est encore dans les salons et vous le reconnaîtrez facilement. Il a un costume de pêcheur napolitain sous la Restauration.

Van Koukeback n'attendit pas le docteur pour ouvrir les yeux, mais on ne put rien lui faire articuler de sensé. Tout ce qu'on obtint de lui, ce fut qu'il montât en voiture, qu'il rentrât chez lui et qu'il se mît au lit. Arago ne le quitta qu'après s'être assuré qu'aucun soin ne lui manquerait.

Deux mois après, Van Koukeback était assis sur le perron d'une charmante maison de campagne : une maisonnette proprette à moitié cachée sous une vigne folle. Un vrai joujou de Nuremberg que cette maison!... Les pierres reluisaient, les ferrures brillaient, les cuivres étincelaient, les vitres flamboyaient sous les rayons de ce joli petit soleil jaune d'œuf que Dieu a fait tout exprès pour la Hollande. Pardessus les arbres du jardin pointait la tour de l'église Saint-Laurent de Rotterdam.

Dans un fauteuil monumental, au milieu de coussins et d'oreillers, un pauvre homme jaune et maigre était étendu. Si je ne vous avais pas nommé Van Koukeback, vous ne l'auriez certainement pas reconnu. Il ne lui restait plus qu'un menton; un pauvre menton vide, qui ballottait sous l'os maxillaire comme la crête inférieure d'un coq mal portant. Le ventre, — ce beau ventre des jours heureux, — s'était affaissé sur lui-même, comme une omelette soufflée dans laquelle on a mis la cuiller. Des membres grêles, des traits décharnés, un teint de cuivre, des yeux ternes, des dents mates, voilà le triste inventaire de celui qui fut Van Koukeback, Van Koukeback le victorieux!

A sa droite était assise Gudule. Vous savez bien... Gudule? la sœur de Van Koukeback? — Je me suis laissé dire que tout Hollandais qui se respecte a une sœur qui s'appelle Gudule. — La Gudule de Van Koukeback était faite à ravir Rubens. En bas, en haut, à droite, à gauche, au milieu, devant et derrière, ce n'étaient que rondeurs, que blancheurs rosées. Elle avait, je crois, les cheveux roses.

Gudule tenait la main droite de son frère.

A gauche était assis meinheer Van Yssel-Zuiderzuid, bourgmestre de Rotterdam. Cet excellent homme, — je me suis laissé dire que tous les Hollandais étaient d'excellentes gens, — cet excellent homme était de petite taille. Ses jambes ne touchaient pas le parquet, ce qui ravissait sa femme, parce qu'il usait, de la sorte, fort peu de chaussures. Ses cheveux étaient jaunes, ses lunettes bleues, son nez rouge,

sa cravate blanche, son gilet marron, sa conscience immaculée et son pantalon gris ardoise.

Meinheer Van Yssel-Zuiderzuid tenait la main gauche de Van Koukeback.

L'artiste venait de parler longuement. Pendant toute la durée de son récit Gudule et le bourgmestre avaient échangé des regards et des gestes peu faits pour ravir le malade s'il les avait surpris. C'étaient des regards qui montaient au ciel en même temps que se haussaient les épaules et qui retombaient à l'unisson ; des soupirs, des hochements de tête, des coups d'œil d'intelligence lancés par-dessus les lunettes, enfin tout ce qui signifie : — « Le pauvre garçon !... sa cervelle a fait la culbute. Un homme si raisonnable autrefois a-t-il pu en arriver là ! Je vois bien qu'il demeurera perclus du côté de l'intelligence. »

Il faut dire que, pour la première fois, Van Koukeback venait de faire le terrible récit de l'orgie à laquelle il avait assisté.

« — Vous comprenez maintenant, chers compagnons de mes nuits fiévreuses, — ajouta le malade, — pourquoi j'ai renoncé pour toujours à la peinture que j'aimais tant. C'est que les tableaux vivent, les marbres parlent. Vous comprenez pourquoi j'ai fait enlever ces objets d'art, ces statuettes, ces toiles, ces gravures, ces dessins que je m'étais plu à entasser ici. C'est que, la nuit, tout cela s'anime et que je n'aurais pas la force de subir une épreuve semblable à celle que j'ai traversée. »

Meinheer Van Yssel-Zuiderzuid et Gudule firent de la tête un signe d'assentiment.

« — Surtout, ne redites à personne le récit que je vous ai fait, car on me traiterait de visionnaire. Au revoir, cher ami, retournez à votre bourgmestrie; à bientôt, Gudule, retournez à votre lingerie. Moi, je me sens las d'avoir tant parlé; je vais dormir un peu sous ce bon et modeste soleil qui me caresse. »

Et Van Koukeback ayant fermé les yeux, Gudule reconduisit jusqu'à la porte du jardin meinheer Van Yssel-Zuiderzuid. Sur le seuil, le digne magistrat dit à voix basse :

« — C'est horrible à dire, demoiselle Gudule... mais il n'y a plus d'espoir! Voilà ce que c'est que d'avoir voulu aller en France. »

La vieille fit un signe qui signifiait : — Vous êtes témoin que j'ai tout fait pour le retenir.

« — La France, voyez-vous, est un pays de fous et d'hérétiques. Adieu, demoiselle Gudule. Dieu vous garde! »

La santé de Van Koukeback allait de mal en pis. D'heure en heure, le pauvre artiste perdait ses forces.

« — Il faut le distraire, — disait le docteur; —

si vous ne changez pas le cours de ses idées, il est perdu. »

Gudule entreprit de lui faire la lecture; mais elle ne connaissait que la Bible, et les récits sacrés rappelaient à chaque instant au malade quelque scène de sa nuit au Louvre. Il fallut y renoncer. La musique n'eut pas plus de succès, et les visites le fatiguèrent.

Meinheer Van Yssel-Zuiderzuid décida un jour Van Koukeback à faire une partie de piquet.

« — Nous jouerons une belle robe de soie noire pour votre sœur, — dit le bourgmestre. — Celui qui gagnera aura le plaisir de la lui offrir. »

Le malade était ce soir-là de charmante humeur; la partie commença le plus gaiement du monde. Meinheer Van Yssel-Zuiderzuid rayonnait. Tout à coup le peintre poussa un cri strident, jeta les cartes loin de lui, et, se redressant blême et les yeux hagards, il s'en alla à reculons jusqu'à la muraille.

« — Qu'avez-vous?... Au nom du ciel... répondez! » — s'écrièrent à la fois Gudule et le bourgmestre en s'élançant vers le malade.

« — Les cartes vivent!... voyez!... Le valet de pique m'a mordu! »

Et Van Koukeback agitait avec effroi sa main au-dessus de sa tête.

La fièvre chaude ne le quitta que trois jours après, lorsqu'on lui apporta le saint-chrême.

TABLE.

Pages.

Préface en deux actes et six tableaux. 1

La Pomme verte. 19

La messe de une heure à Saint-Hilarion. 39

Un corps sans âme. 49

Les volontaires de 1873. 67

Le Numéro 36, s'il vous plaît. 81

La révision des listes. 99

La prévoyante madame Véronique. 111

Pour la sainte cause.. 125

In extremis.. 149

Inscrivons-nous.. 163

Pages.

Le chemin de la croix. 175

Une nuit au Louvre (Histoire invraisemblable 1867.). 199

FIN DE LA TABLE.

COLLECTION J. HETZEL & Cie

HISTOIRE, POÉSIE, VOYAGES, ROMANS, LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Volumes in-18 à 3 francs.

vol.

AUDEVAL. Les Demi-Dots 1
— La Dernière 1
BENTZON (Th.). Un Divorce.. 1
BIART (Lucien). Le Bizco.... 1
— Benito Vasquez 1
— La Terre chaude..... 1
— La Terre tempérée..... 1
— Pile et face..... 1
— Les Clientes du docteur Bernagius..... 1
CHAMFORT (édition Stahl)... 1
CHEVREUX (Mme, André-Marie et J.-J. Ampère..... 1
COLOMBEY. Esprit des voleurs. 1
DAUDET (A.). Le petit Chose. 1
— Lettres de mon moulin.... 1
DEVIC (M.). Le Roman d'Antar. 1
DOMENECH (l'abbé). La Chaussée des Géants..... 1
— Voyage et Aventures en Irlande..... 1
DROZ (G.). Monsieur, Madame et Bébé..... 1
— Entre nous..... 1
— Le Cahier bleu de Mlle Cibot..... 1
— Autour d'une source..... 1
— Un Paquet de lettres. (*Pr., 1 f.; sur papier vergé, 3 f.*) 1
— Babolain..... 1
DURANDE (A.). Carl, Joseph et Horace Vernet..... 1
ERCKMANN-CHATRIAN. Le Blocus..... 1
— Une Campagne en Kabylie. 1
— Confidences d'un joueur de clarinette..... 1
— Contes de la montagne. 1
— Contes des bords du Rhin. 1
— Contes populaires..... 1
— Le Fou Yegof..... 1
— La Guerre..... 1
— Histoire d'un conscrit de 1813..... 1
— Histoire d'un homme du peuple..... 1
— Histoire d'un paysan, complète..... 4
— Histoire d'un sous-maître. 1
— L'illustre docteur Mathéus. 1
— Madame Thérèse..... 1
— *Edition allemande, avec les dessins hors texte, 1 v., 3 fr.*
— La Maison forestière..... 1
— Maître Daniel Rock..... 1
— Waterloo..... 1
— Histoire du pébliscite..... 1
— Les Deux Frères..... 1
— Le Juif polonais, pièce à 1 50..... 1
ESQUIROS (A.). L'Angleterre et la Vie anglaise..... 5
FAVRE (J.). Discours du bâtonnat..... 1

vol.

FLAVIO. Où mènent les chemins de traverse..... 1
GENEVRAY. Une Cause secrète. 1
GOURNOT. Essai sur la jeunesse contemporaine..... 1
GOZLAN (L.). Émotions de Polydore Marasquin..... 1
GRAMONT (comte DE). Les Gentilshommes pauvres 1
— Les Gentilshommes riches. 1
JANIN (J.). Variétés littéraires. 1
— La Fin d'un monde. Le neveu de Rameau..... 1
LAVALLÉE (Th.). Jean sans Peur..... 1
MALOT (H.). Un Beau-Frère.. 1
MULLER (E.). La Mionette... 1
MORALE UNIVERSELLE. Esprit des Allemands..... 1
— Esprit des Anglais..... 1
— — Espagnols..... 1
— — Grecs..... 1
— — Italiens..... 1
— — Latins..... 1
— — Orientaux..... 1
OLIVIER (J.) Le Batelier de Clarens..... 2
PICHAT (L.). Gaston 1
— Les Poëtes de combat 1
— Le Secret de Polichinelle.. 1
POUJARD'HIEU. Les Chemins de fer..... 1
— La Liberté et les Intérêts matériels..... 1
PRINCESSE PALATINE. Lettres inédites (traduites par Rolland)..... 1
QUATRELLES. Voyage autour du grand monde..... 1
— La Vie à grand orchestre. 1
— Sans Queue ni Tête..... 1
RIVE (DE LA). Souvenirs sur M. de Cavour..... 1
ROBERT (Adrien). Le Nouveau Roman comique..... 1
ROQUEPLAN. Parisine..... 1
SAND (George). Promenade autour d'un village..... 1
STAHL (P.-J.). LES BONNES FORTUNES PARISIENNES :
— — Les Amours d'un pierrot..... 1
— — Les Amours d'un notaire..... 1
— Histoire d'un homme enrhume 1
— Voyage d'un étudiant.... 1
TEXIER et KÆMPFEN. Paris, capitale du monde..... 1
TOURGUÉNEFF. (J.) Dimitri Roudine 1
— Fumée (préface de MÉRIMÉE). 1
— Une Nichée de gentilshom.. 1
— Nouvelles moscovites..... 1

vol.

TOURGUÉNEFF. Histoires é
ges .....
— Les Eaux printanières
WILKIE COLLINS. La Femm
blanc.....
— Sans nom .....

Livres in-18 en commissio

ANONYME, Mary Briant...
ARAGO (Étienne). Les B
et les Blancs.....
BAIGNIÈRES. Histoires
dernes.....
— Histoires anciennes...
BASTIDE (A.). Le Christian
et l'Esprit moderne..
BERCHÈRE. L'Isthme de S
BOULLON (E.). Chez nous.
BUGEAUD (Jérôme). Jacq
Jacques.....
CARTERON (C.). Voyage
Algérie.....
CHAUFFOUR. Les Réfor
teurs du XVIe siècle...
DOLLFUS (Charles). La Co
sion de Madeleine. -
DUVERNET. La Canne
Me Desrieux.....
FAVIER (F.). L'Héritage
misanthrope.....
FOS (MARIA DE). Les Cet
de feu.....
GRENIER. Poëmes dra
tiques.....
HABENECK (Ch.). Chefs-d
vre du théâtre espagn
HUET (F.). Histoire de Bo
Dumoulin.....
LANCRET (A.). Les Fausses
sions.....
LAVALLEY (Gaston). Aure
LAVERDANT (Désiré).
Juan converti.....
— Les Renaissances de
Juan.....
LEFÈVRE (A.). La Flûte de
— La Lyre intime.....
— Les Bucoliques de Vir
LEZAACK (Dr). Les Eaux
Spa.....
NAGRIEN (X.). Prodigieuse
couverte.....
PAULIN PARIS. Garin le
hérain .....
RÉAL (Antony). Les Ato
SIMONIN (Louis). Les
lointains.....
STEEL. Haôma.....
VALLORY (Mme). A l'aven
en Algérie.....
WORMS DE ROMILLY. Ho
(traduction).....

Paris. — Imp. Gauthier-Villars.

PGB
4014

